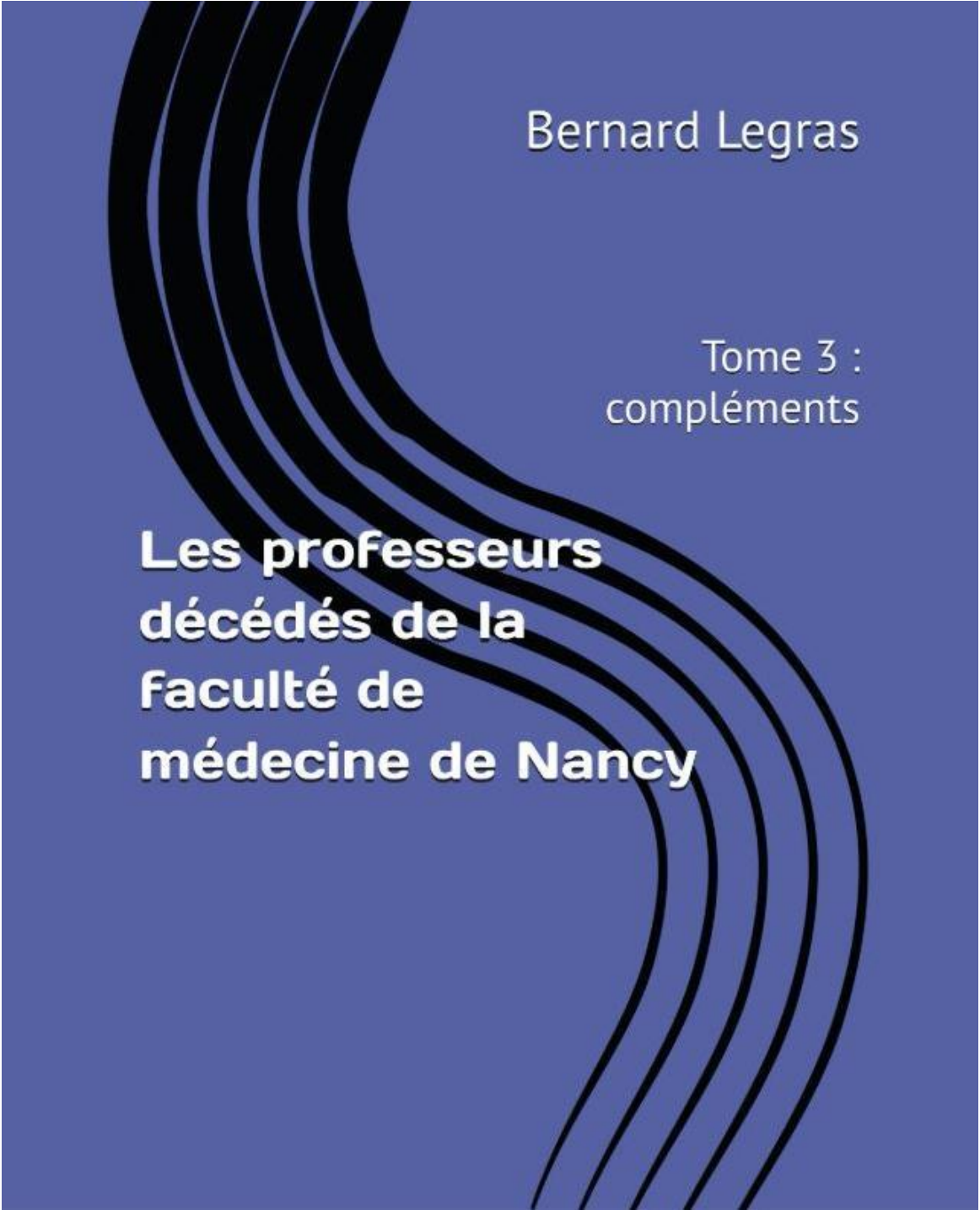




Bernard Legras

Tome 3 :
compléments

**Les professeurs
décédés de la
faculté de
médecine de Nancy**

Présentation de divers compléments concernant les professeurs décédés depuis 1872 et d'autres médecins de la faculté de médecine de Nancy.
Troisième tome de la série.
Préface du professeur Etienne Aliot.

Bernard Legras est
professeur honoraire de
la faculté de médecine de
Nancy



Faculté de médecine de Nancy

Les professeurs décédés

Compléments

BERNARD LEGRAS

Faculté de médecine

Les professeurs décédés

TOME III

Compléments

Préface du Professeur Etienne Aliot

Remerciements

Je remercie vivement mon ami le Professeur Etienne Aliot qui a accepté d'écrire la préface de cet ouvrage complémentaire.

Couverture

Vue partielle du portrait du Professeur Jacques Parisot (1882-1967) par Scherbeck¹.
Dessin sur papier au crayon noir (Musée de la Santé de Lorraine).

¹ Jean Scherbeck (1898-1989) est un artiste lorrain, élève d'Emile Friant, mais aussi de Henri Royer, avec lequel il travaille le pastel et la peinture à Audierne en Bretagne jusqu'en 1935. Plus tard, il se consacre presque exclusivement aux portraits d'hommes ou de femmes, d'un certain âge, dits « têtes de caractère ». Ses mamiches sont célèbres. Outre des pastels, fusains, crayons, il s'est également exercé à la lithographie. Il a signé plusieurs portraits de professeurs de médecine de Nancy : Abel, Collin, Drouet, Etienne, Froelich, Jeandelize, Parisot.

Cet ouvrage est dédié au Professeur Alain Larcen (1931-2012)
qui fut aussi un historien de la médecine et des hôpitaux de Nancy²
Et avec qui j'ai eu le très grand plaisir de collaborer.



² Voir le texte du Professeur Pierre Labrude. Alain Larcen et Jacques Parisot sont les deux seuls professeurs de médecine de Nancy ayant reçu la Grand Croix de la Légion d'Honneur.

Sommaire

Préface du Professeur Etienne Aliot.....	10
Avant-propos	12
TOTALITE DES PROFESSEURS PAR SPECIALITE.....	14
LES DOYENS.....	19
LE PROFESSEUR ALAIN LARCAN	20
AUTRES MEDECINS	28
<i>PROFESSEURS « DE PASSAGE »</i>	28
<i>MEDECINS CHEFS DE SERVICE (non professeurs agrégés)</i>	40
<i>AUTRES MEDECINS EMINENTS</i>	50
<i>INTERNES MORTS POUR LA FRANCE</i>	79
PHOTOS D’INTERNAT	84
LES CARICATURES DE FRANCOIS JABOT	120
LA FRESQUE “CARABINE” DE L’INTERNAT.....	148
UNE COURTE SELECTION DE TEXTES PRESENTS SUR LE SITE DE MEDECINE DE L’AUTEUR.....	150

Préface du Professeur Etienne Aliot³

La plus belle faculté de l'homme est celle de pouvoir se représenter par la mémoire ceux qui ne sont plus, de se les figurer, de vivre avec eux pour ainsi dire comme s'ils étaient encore parmi nous.

Mary Sarah Newton, *Les journaux et les souvenirs* (1855)

Ce « petit ouvrage », comme le qualifie Bernard Legras dans son avant-propos témoigne une nouvelle fois de la méticulosité et de la précision de son travail de mémoire de notre Faculté.

Après son superbe ouvrage sur l'histoire de notre Faculté depuis 1872, l'auteur a en effet récemment publié un volumineux document consacré à nos professeurs décédés et il s'agit ici d'un complément à cet ouvrage princeps. Le travail de recherche a été une nouvelle fois celui d'une fourmi afin de retrouver une trace écrite sur le parcours de chacun de nos aînés à travers tous les moyens à notre disposition, et y compris jusqu'aux fiches écrites ou autres articles quand cela était nécessaire, afin de les faire revivre au mieux.

Parmi tous ceux qui ont connu une carrière exceptionnelle, l'un d'entre eux est particulièrement distingué ici : Alain Larcan.

Le parcours de médecin d'Alain Larcan impressionne : agrégé à 27 ans, ce pupille de la nation a brillé sur tous les fronts : la médecine, enseignement, l'art militaire, et la culture artistique. Père de la réanimation et de la médecine de catastrophe, président de l'Académie Nationale de médecine, cet érudit Lorrain et exégète gaullien est également, exemple rarissime en France pour un médecin, Général dans l'armée française et... Grand-Croix de la Légion d'Honneur ..!

Les temps ont à l'évidence changé mais comment ne pas s'inspirer, à la lecture des morceaux de vie de ces anciens maîtres. *"Si j'ai pu voir si loin, c'est parce que j'étais juché sur les épaules de géants"* écrivait Newton et nous avons tous besoin des épaules d'ainés de cette trempe.

Au mot, le livre ajoute l'image. Les photographies des promotions d'Internat de 1885 à 1971, témoignent une nouvelle fois du travail colossal de recherche puisque qu'il ne manque aucun nom des internes sur près d'un siècle. Enfin, deux clins d'œil humoristiques complètent cet ouvrage, pour notre plus grand plaisir : de nombreuses images, nées sous la plume de notre médecin caricaturiste, le talentueux François Jabot ; enfin, souvenir des premières années du CHU de

³ Professeur Emérite de Cardiologie, Faculté de médecine de Nancy.

Brabois, la fresque libertine de l'Internat qui faisait sourire les uns et les unes, et ne se doutait certainement pas qu'elle serait cinquante ans plus tard, à l'image de ses semblables, l'objet de violentes attaques.

Merci une fois de plus à Bernard Legras d'avoir continué son travail de souvenir indispensable. Il est décidément la mémoire vivante de notre faculté. Alors souhaitons-lui longue vie !

Avant-propos

Cette nouvelle version des professeurs décédés s'étend maintenant de la date de création de la « nouvelle » Faculté de médecine de Nancy jusqu'en 2025, mais compte-tenu des limites du nombre de pages autorisées par le système d'autoédition utilisé⁴, l'ensemble a dû être scindé en trois tomes :

Les deux premiers (1872 à 2000 et 2000 à 2025) comprennent uniquement les professeurs disparus présentés selon l'ordre alphabétique avec, en général, pour chacun, une photo et un texte provenant souvent des *Annales Médicales de L'Est* ou de *Nancy* :

Ce troisième tome renferme divers compléments.

Le lecteur découvrira dans ce petit ouvrage d'autres médecins éminents : des professeurs « de passage » ayant exercé peu de temps à la Faculté de médecine de Nancy, des enseignants devenus Chefs de Service mais n'ayant pas passé le concours de l'Agrégation et enfin un certain nombre de médecins remarquables.

Y figurent aussi : une liste des professeurs disposés par spécialité ; les doyens de la faculté depuis l'origine. Mais aussi un article du Professeur Labrude sur Alain Larcen, des photos d'internat avec les noms réalisées par le Professeur Denis Régent, une série de caricatures croquées par le Docteur François Jabot et enfin le souvenir d'une fresque « carabine » au CHU.

⁴ Système KDP (*Kindle Direct Publishing*) .

TOTALITE DES PROFESSEURS PAR SPECIALITE⁵

BIOLOGIE

ANCEL	PAUL	Anatomie
BEAU	ANTOINE	Anatomie
CAYOTTE	JACQUES	Anatomie
LALLEMENT	EDMOND	Anatomie
LUCIEN	MAURICE	Anatomie
NICOLAS	ADOLPHE	Anatomie
BARABAN	LEON	Anatomie pathologique
CORNIL	LUCIEN	Anatomie pathologique
DUPREZ	ADRIEN	Anatomie pathologique
FELTZ	VICTOR	Anatomie pathologique
FLOQUET	JEAN	Anatomie pathologique
FLORENTIN	PIERRE	Anatomie pathologique
RAUBER	GUY	Anatomie pathologique
HOCHE	LEON	Anatomie pathologique
SIMONIN	JACQUES	Anatomie pathologique
DE LAVERGNE	EMILE	Bactériologie
DE LAVERGNE	PAULIN	Bactériologie
ENGEL	LOUIS	Bactériologie
FORTIER	BERNARD	Bactériologie
HELLUY	JOSEPH	Bactériologie
MACE	EUGENE	Bactériologie
PERCEBOIS	GILBERT	Bactériologie
THIRY	GEORGES	Bactériologie
VUILLEMIN	JEAN-PAUL	Bactériologie
BURDIN	JEAN-CLAUDE	Bactériologie
ALEXANDRE	JEAN-PIERRE	Chimie
BLONDLOT	NICOLAS	Chimie
GARNIER	LEON	Chimie
GUERIN	GABRIEL	Chimie
JANOT	CHRISTIAN	Chimie
NABET	FRANCINE	Chimie
PAYSANT	PIERRE	Chimie
RITTER	EUGENE	Chimie
ROBERT	HENRI	Chimie
WOLFF	RENE	Chimie
DOLLANDER	ALEXIS	Embryologie
BURLET	CLAUDE	Génétique
BOUIN	POL	Histologie
COLLIN	REMY	Histologie
GRIGNON	GEORGES	Histologie

⁵ Le choix de la spécialité est parfois discutable du fait des changements en cours de carrière. Exemple : le Professeur MARTIN qui fut le Maître de l'auteur a débuté sa carrière comme Professeur en Biophysique puis fut nommé Professeur en Statistique et Informatique médicale. C'est cette dernière spécialité qui figure dans cette liste.

LEGAIT	ETIENNE	Histologie
MOREL	CHARLES	Histologie
PRENANT	AUGUSTE	Histologie
DUHEILLE	JEAN	Immunologie
BURG	CONSTANT	Physique
CHARPENTIER	AUGUSTE	Physique
DUFOUR	MARCEL	Physique
GUILLOZ	THEODORE	Physique
LAMY	GEORGES	Physique
RAMEAUX	JEAN-FRANCOIS	Physique
ARNOULD	PIERRE	Physiologie
BEAUNIS	HENRI	Physiologie
BOULANGE	MICHEL	Physiologie
BOURA	MICHEL	Physiologie
BOUVEROT	PIERRE	Physiologie
CHAILLEY-BERT	PAUL	Physiologie
FRANCK	CLAUDE	Physiologie
GRANDPIERRE	ROBERT	Physiologie
LAMBERT	MAYER	Physiologie
MERKLEN	LOUIS	Physiologie
MEYER	EDOUARD	Physiologie
SANTENOISE	DANIEL	Physiologie
LAMARCHE	MAURICE	Pharmacologie
ROYER	RENE	Pharmacologie
BERNADAC	PIERRE	Radiologie
CLAUDON	MICHEL	Radiologie
HOEFFEL	JEAN-CLAUDE	Radiologie
PICARD	LUC	Radiologie
ROUSSEL	JEAN	Radiologie
TREHEUX	AUGUSTA	Radiologie
UFFHOLTZ	HUBERT	Radiologie

SANTE PUBLIQUE

FOLIGUET	JEAN-MARIE	Hygiène
MANCIAUX	MICHEL	Hygiène
MELNOTTE	PIERRE	Hygiène
PARISOT	JACQUES	Hygiène
POINCARÉ	EMILE	Hygiène
SENAULT	RAOUL	Hygiène
DE REN	GERARD	Médecine légale
DEMANGE	EMILE	Médecine légale
MUTEL	MAURICE	Médecine légale
PARISOT	PIERRE	Médecine légale
PETIET	GUY	Médecine légale
TOURDES	GABRIEL	Médecine légale
PIERQUIN	LOUIS	Réadaptation
MARTIN	JEAN	Statistique et informatique

MEDECINE

ABEL	EMILE	Médecine
------	-------	----------

BACH	MARIE-JOSEPH	Médecine
BERNHEIM	HIPPOLYTE	Médecine
CANTON	PHILIPPE	Médecine
COZE	LEON	Médecine
DEMANGE	CHARLES	Médecine
DROUET	PAUL-LOUIS	Médecine
DUC	MICHEL	Médecine
ETIENNE	GEORGES	Médecine
HARTEMANN	PIERRE	Médecine
HECHT	LOUIS-EMILE	Médecine
HIRTZ	MATTHIEU	Médecine
KAMINSKY	PIERRE	Médecine
KISSEL	PIERRE	Médecine
MICHON	PAUL	Médecine
PARISOT	VICTOR	Médecine
PERRIN	MAURICE	Médecine
RICHON	LOUIS	Médecine
SCHMITT	JEAN	Médecine
SCHMITT	JOSEPH	Médecine
SIMON	PAUL	Médecine
SPILLMANN	PAUL	Médecine
ZILGIEN	HENRY	Médecine
CAUSSADE	LOUIS	Pédiatrie
HAUSHALTER	PAUL	Pédiatrie
NEIMANN	NATHAN	Pédiatrie
PIERSON	MICHEL	Pédiatrie
SOMMELET	DANIELE	Pédiatrie
VIDAILHET	MICHEL	Pédiatrie
VERT	PAUL	Pédiatrie
CUNY	GERARD	Gériatrie
PENIN	FRANCIS	Gériatrie
BEUREY	JEAN	Dermatologie
SPILLMANN	LOUIS	Dermatologie
WATRIN	JULES	Dermatologie
WEBER	MAX	Dermatologie
ANTHOINE	DANIEL	Pneumologie
GIRARD	JEAN	Pneumologie
GRILLIAT	JEAN-PIERRE	Pneumologie
LACOSTE	JACQUES	Pneumologie
LAMY	PIERRE	Pneumologie
SADOUL	PAUL	Pneumologie
SIMONIN	PIERRE	Pneumologie
VAILLANT	GERARD	Pneumologie
MONERET-VAUTRIN	DENISE	Allergologie
PICARD	JEAN-MARIE	Anesthésiologie
FAIVRE	GABRIEL	Cardiologie
JUILLIERE	YVES	Cardiologie
PERNOT	CLAUDE	Cardiologie
GILGENKRANTZ	JEAN-MARIE	Cardiologie
GAUCHER	PIERRE	Gastro-entérologie
HEULLY	FRANCOIS	Gastro-entérologie

GUERCI	OLIERO	Hématologie
HERBEUVAL	RENE	Hématologie
STOLTZ	JEAN-FRANCOIS	Hématologie
STREIFF	FRANCOIS	Hématologie
GROSS	ANDRE	Néphrologie
HURIET	CLAUDE	Néphrologie
LAXENAIRE	MICHEL	Psychiatrie
TRIDON	PIERRE	Psychiatrie
ARNOULD	GEORGES	Neurologie
WEBER	MICHEL	Neurologie
DEBRY	GERARD	Nutrition
DROUIN	PIERRE	Nutrition
LAMBERT	HENRI	Réanimation
LARCAN	ALAIN	Réanimation
BOLLAERT	PIERRE-EDOUARD	Réanimation
GAUCHER	ALAIN	Rhumatologie
LOUYOT	PIERRE	Rhumatologie
POUREL	JACQUES	Rhumatologie

CHIRURGIE

BARTHELEMY	MARC	Chir. générale
BERTRAND	PIERRE	Chir. générale
BESSOT	MICHEL	Chir. générale
BINET	ANDRE	Chir. générale
BODART	ANDRE	Chir. générale
CHALNOT	PIERRE	Chir. générale
CHARDOT	CLAUDE	Chir. générale
CHRETIEN	HENRI	Chir. générale
FRISCH	ROBERT	Chir. générale
GROSS	FREDERIC	Chir. générale
GROSS	GEORGES	Chir. générale
GUILLEMIN	FRANCOIS	Chir. générale
HAMANT	AIME	Chir. générale
HEYDENREICH	ALBERT	Chir. générale
MICHEL	EUGENE	Chir. générale
MICHEL	GASTON	Chir. générale
MIDON	JACQUES	Chir. générale
RIGAUD	PHILIPPE	Chir. générale
SENCERT	LOUIS	Chir. générale
SIMONIN	EDMOND	Chir. générale
VAUTRIN	ALEXIS	Chir. générale
WEISS	THEODORE	Chir. générale
DELAGOUTTE	JEAN-PIERRE	Chir. osseuse
MICHON	JACQUES	Chir. osseuse
SOMMELET	JEAN	Chir. osseuse
GROSDIDIER	JEAN	Chir. viscérale
FROELICH	RENE	Chir. infantile
PREVOT	JEAN	Chir. infantile
BENICHOUX	ROGER	Chir. thoracique

BORRELLY	JACQUES	Chir. thoracique
CARTEAUX	JEAN-PIERRE	Chir. thoracique
LOCHARD	JEAN	Chir. thoracique
HEPNER	HENRI	Neurochirurgie
LEPOIRE	JEAN	Neurochirurgie
MONTAUT	JACQUES	Neurochirurgie
RENARD	MICHEL	Neurochirurgie
ROUSSEAUX	RENE	Neurochirurgie
ALGAN	BERNARD	Ophtalmologie
CORDIER	JACQUES	Ophtalmologie
JEANDELIZE	PAUL	Ophtalmologie
MONOYER	CHARLES	Ophtalmologie
RENY	ANDRE	Ophtalmologie
ROHMER	JOSEPH	Ophtalmologie
THOMAS	CHARLES	Ophtalmologie
GRIMAUD	RENE	ORL
JACQUES	PAUL	ORL
WAYOFF	MICHEL	ORL
CHASSAGNE	JEAN-FRANCOIS	Stomatologie
GOSSEREZ	MAURICE	Stomatologie
HOUPERT	LOUIS	Stomatologie
ANDRE	PAUL	Urologie
ANDRE	PIERRE	Urologie
GUILLEMIN	ANDRE	Urologie
GUILLEMIN	PAUL	Urologie
MANGIN	PHILIPPE	Urologie

OBSTETRIQUE

FRUHINSHOLZ	ALBERT
HARTEMANN	JEAN
HERRGOTT	ALPHONSE
HERRGOTT	FRANCOIS-JOSEPH
JOB	LOUIS
REMY	SEBASTIEN
RIBON	MARCEL
RICHON	JEAN
SCHUHL	EMILE
STOLTZ	JOSEPH
VERMELIN	HENRI

LES DOYENS

STOLTZ	JOSEPH	1872-1879	décédé
TOURDES	GABRIEL	1879-1888	décédé
HEYDENREICH	ALBERT	1888-1898	décédé
GROSS	FREDERIC	1898-1913	décédé
MEYER	EDOUARD	1913-1923	décédé
SPILLMANN	LOUIS	1923-1940	décédé
LUCIEN	MAURICE	1940-1946	décédé
MERKLEN	LOUIS	1946-1949	décédé
PARISOT	JACQUES	1949-1955	décédé
SIMONIN	PIERRE	1955-1960	décédé
BEAU	ANTOINE	1960-1971	décédé
DUPREZ	ADRIEN	1971-1976	(Faculté A) décédé
DUREUX	JEAN-BERNARD	1971-1976	(Faculté B) décédé
GRIGNON	GEORGES	1976-1989	(Faculté B) décédé
STREIFF	FRANCOIS	1976-1993	(Faculté A 1976-89) décédé
ROLAND	JACQUES	1993-2003	
NETTER	PATRICK	2003-2008	
COUDANE	HENRY	2008-2014	
BRAUN	MARC	2014-2024	
ZUILY	STEPHANE	2024-	

LE PROFESSEUR ALAIN LARCAN

Historien de la médecine et des hôpitaux de Nancy

Professeur Pierre LABRUDE

Communication présentée le 30 novembre 2013 dans le grand salon de l'hôtel de ville de Nancy, à l'occasion de la journée organisée en hommage au Professeur Larcane par l'Académie de Stanislas, dont il fut deux fois le président.

Au cours de sa riche existence, le Professeur Alain Larcane ne s'est pas contenté, si l'on ose dire, de son immense activité de médecin ; il a aussi été un historien, et en particulier un historien du Service de santé militaire et un historien de la médecine. Attaché comme il l'était, et comme il l'a écrit dans ses Titres et travaux, à sa Lorraine natale et à son histoire, mais aussi à sa Faculté de médecine et à ses Hôpitaux, il a consacré l'essentiel de ces écrits médico-historiques à des personnalités médicales et chirurgicales de Lorraine, à des maladies qui ont régné dans la région, à sa faculté et à ses hôpitaux, sans oublier bien sûr l'histoire et les techniques de sa discipline hospitalo-universitaire, la réanimation. Pour M. Larcane, l'histoire de la médecine « est à la fois celle des idées, des structures et institutions, et surtout celle des hommes ».

Fondateur et président du Comité historique du CHU de Nancy, il a été le maître d'œuvre de la rédaction et de la publication de trois ouvrages qui leur sont dévolus. Un quatrième, paru en 1975, peut leur être associé, nous verrons pourquoi. A tout cela s'ajoutent les éloges et les préfaces, la direction des thèses associée à la présidence ou à la participation à leurs jurys.

Dans cette présentation des travaux d'histoire de la médecine du Maître qu'il a été, j'ai choisi de ne prendre en considération aucun de ceux qu'il a consacré aux personnalités et aux structures du Service de santé militaire en Lorraine. C'est ainsi que je n'évoquerai ni son travail sur Maillot, ni ses publications sur les formations du Service de santé militaire présentes à Nancy et sur l'hôpital militaire Sédillot. Une contribution leur est dévolue au cours de ce colloque.

Aspect quantitatif de l'œuvre

Sur quelle durée M. Larcane a-t-il fait de l'histoire ? La réponse à cette question est de grande importance : il en a toujours fait ! Sa première publication, en association avec son maître Herbeuval, date de 1956. Il termine son internat et n'a pas encore soutenu sa thèse. La dernière publication que j'ai relevée est de 2012.

Dans quelles revues M. Larcane a-t-il publié le résultat de ses recherches ? Quatre titres sont présents plusieurs fois : *Histoire des sciences médicales*, organe de la Société française d'histoire de la médecine (8 fois), *Annales médicales de Nancy* (ou son titre précédent), organe de la Société de médecine de Nancy (5 fois), *Journal des maladies vasculaires* (3 fois) et *Le Pays*

lorrain (3 fois). Deux colloques de l'Académie de Stanislas et deux chapitres d'ouvrages sont aussi présents.

Très attaché à l'Académie de Stanislas, M. Larcan y a présenté plusieurs communications portant sur l'histoire de la médecine, dont les textes n'ont pas été publiés dans ses « Mémoires » : « Progrès et organisation de la réanimation d'urgence » (1965), « Description et traitement de l'intoxication oxycarbonée à Nancy au XVIII^e siècle et un précurseur oublié : D.B. Harmant » (1967), « La Peyronie en Lorraine, la fistule du Duc Léopold » (1982). Il faut mentionner aussi en 1996 l'éloge du Doyen Beau, son collègue, son confrère et son ami, qui était aussi un historien de la médecine.

M. Larcan publie t-il seul ou en association ? Il est le plus souvent seul, mais plusieurs de ses maîtres et collègues ont été associés : son maître Herbeuval, et ses collègues les Professeurs Percebois et Fievé, mais aussi deux de ses élèves : Brullard, trois fois dans des travaux sur l'histoire de la réanimation, et Maufroy à propos de l'ergotisme en Lorraine. Ils ont tous les deux réalisé leur thèse sous la direction de M. Larcan.

Etude analytique des thèmes étudiés.

La clarté de la présentation nécessite une classification, tout en sachant qu'une telle opération est toujours arbitraire et réductrice, d'autant que certains sujets recoupent plusieurs thèmes. Pour cette raison, j'ai choisi de me limiter à quatre thèmes majeurs : la Lorraine, la Faculté de médecine de Nancy, ses hôpitaux et la réanimation. Les publications relevant d'autres thèmes seront étudiées ensuite, et les quelques chapitres d'ouvrages et les ouvrages réalisés dans le cadre du Comité historique du CHU seront envisagés à part.

La médecine et la pathologie en Lorraine

Les travaux sont peu nombreux ici : « La Peyronie, chirurgien du duc Léopold » et « Le mal des ardents en Lorraine », parus tous les deux dans la revue *Le Pays lorrain*, respectivement en 1981 et 2002.

La Faculté de médecine de Nancy

Le thème est beaucoup plus riche que le précédent. M. Larcan s'est intéressé à plusieurs aspects de l'activité de cet établissement, qu'il considérait comme essentielle, et estimant qu'au cours de sa carrière, il avait surtout été un professeur. Il a étudié plusieurs professeurs, plusieurs écoles d'enseignement et la presse médicale nancéienne, qui « appartient » à la fois à la faculté et aux hôpitaux.

Les professeurs qui ont attiré son attention sont Vuillemin, Professeur d'histoire naturelle, qui a été étudié en collaboration avec le Professeur Percebois ; et son collègue, confrère et ami Paul Sadoul auquel il consacre en 2011 une longue notice nécrologique qui est également un éloge. A cette catégorie se rattache le travail qu'il consacre au Professeur Nicolas Jadelot, qui a enseigné à Pont-à-Mousson puis à Nancy au XVIII^e siècle, à l'occasion d'un colloque de l'Académie de Stanislas. Jadelot, anatomiste et physiologiste, est surtout considéré ici en qualité de promoteur d'une réforme des études médicales au moment de la Révolution. On sait

l'attachement qu'avait M. Larcen pour l'enseignement et la pédagogie, auxquels il a consacré divers travaux, entre autres dans le cadre de cette académie.

Plusieurs « écoles » ont été étudiées par le professeur qu'il était et son premier travail historique, en 1956, avec le Professeur Herbeuval, porte sur « l'école gérontologique nancéienne ». Vient ensuite en 1979 une étude sur le développement à Nancy de l'angéiologie. M. Larcen a consacré plusieurs études historiques à cette discipline. Les vaisseaux et le sang l'ont toujours intéressé et il a beaucoup travaillé avec les services du Centre régional de transfusion sanguine et d'hématologie que dirigeait son collègue le Professeur Streiff. L'« école chirurgicale nancéienne » passionne aussi M. Larcen car elle met en relation avec le Service de santé militaire. Deux publications sont dévolues au Professeur Sencert, l'une avec son collègue Fievé dans le Journal des maladies vasculaires en 1986, une seconde dans Histoire des sciences médicales, en 1989. L'« Ecole de chirurgie de guerre de la faculté... » avec le Professeur Weiss, fait l'objet d'une troisième étude, qui paraît dans la même revue.

La presse médicale lorraine a retenu toute son attention. Ceci s'explique par son grand intérêt pour l'étude et pour l'écriture, et par le fait qu'il a été longtemps le rédacteur en chef des *Annales médicales de Nancy*, qui ont précédemment porté d'autres noms. La *presse médicale de Nancy* naît en 1874 à la suite du transfèrement de la Faculté de médecine de Strasbourg en 1872. Pour marquer son centenaire, un numéro spécial des *Annales*, retraçant tous les événements importants du siècle écoulé, paraît en 1975. M. Larcen y est l'auteur d'un important article sur l'« Histoire du journal médical de Nancy ». Beaucoup plus récemment, en 2009, à l'occasion de la séance du 17 janvier de la Société française d'histoire de la médecine consacrée aux journaux médicaux, ce sujet est actualisé sous le titre « De la *Revue médicale de l'Est* aux *Annales médicales de Nancy*, 130 ans de presse médicale lorraine ». L'étude paraît en 2010 dans Histoire des sciences médicales.

Les hôpitaux de Nancy

L'histoire des hôpitaux de Nancy, tant militaires que civils, intéresse beaucoup M. Larcen. En 1984, à l'occasion du centenaire de l'Hôpital central, il publie un court article sous cet intitulé dans la revue Médecins de Lorraine. Sa participation à la rédaction du numéro du centenaire de la revue de médecine, déjà signalée, en constitue un autre témoignage. Toutefois, c'est plus tard, dans le cadre du Comité historique du CHU, que ce thème atteindra son plein développement, avec la publication de trois ouvrages entre 2006 et 2012. Ils seront envisagés plus loin.

La réanimation

Un nombre significatif de publications historiques est consacré à la réanimation, et ceci est bien normal. La plus ancienne, est issue d'une communication à l'Académie de Stanislas publiée aux *Annales médicales*. Elle étudie la description de l'intoxication oxycarbonée par le médecin nancéen Dominique Benoît Harmant en 1775. Ce médecin est l'un des premiers à s'être intéressé à ce sujet, qui reste toujours préoccupant actuellement.

Dans le numéro spécial des *Annales*, en 1975, figurent deux textes consacrés à des disciplines qui lui sont chères : « Néphrologie et diabétologie » et « La réanimation (anesthésie, toxicologie clinique) ». Trois études, consacrées aux idées, aux gestes, aux techniques et au développement de la réanimation, en particulier respiratoire, à la notion d'urgence et à l'organisation des secours, prennent place successivement dans un même numéro de la revue *Histoire des sciences médicales* en 1979. L'apport des Professeurs nancéiens Feltz et Ritter dans l'étude de l'urémie

expérimentale, donne lieu à deux notes, l'une parue en 1990 dans la même revue et l'autre en 1994 dans *Néphrologie* d'hier et d'aujourd'hui. Il faut encore citer « La réanimation médicale, contribution de l'école française à son développement », publié dans *Histoire des sciences médicales* en 1993, et « Précurseurs et acteurs de l'aide médicale urgente en France », qu'accueille *Urgences médicales* en 1994.

L'« Histoire des dispositifs transfusionnels » fait l'objet d'une communication lors d'un colloque de conservateurs de musées d'histoire des sciences médicales tenu en 2002 sous l'égide de la Fondation Marcel Mérieux. M. Larcan "revient" à la réanimation respiratoire : « Des soufflets aux respirateurs », à l'occasion d'une communication qu'il présente à l'Académie de Besançon et de Franche-Comté dont il est membre correspondant. Enfin, toujours passionné par le rein, l'insuffisance rénale et l'hémodialyse, il consacre sa dernière publication historique à ce sujet. Elle paraît en 2012 dans *Néphrologie et thérapeutique*.

Les autres thèmes

Oserai-je écrire que le maître qu'il était trouvait de l'intérêt à tous les sujets ? Oui. Parmi ceux-ci figure le thème du sang et des vaisseaux, que j'ai déjà indiqué. Plusieurs contributions historiques de sa main figurent au Journal des maladies vasculaires. Mais il convient aussi de citer « Une présentation originale, un régal intellectuel, le journal d'Harvey de Jean Hamburger », analyse d'ouvrage parue aux *Annales médicales de Nancy* en 1983, et « Hans Selye et l'angéiologie » que publie *La Lettre de l'angéiologie* en 1984. Plus près de nous, il écrit encore en 2001 : « Un siècle de progrès, de la macrocirculation à la microcirculation » qui est accueilli par les pages du *Journal des maladies vasculaires*.

La pédagogie, que j'ai déjà signalée à propos de Jadelot, ne laisse jamais M. Larcan indifférent. Un colloque de l'Académie de Stanislas organisé en 2005, est pour lui l'occasion d'évoquer « Une réforme des études médicales proposée par Cabanis dans l'esprit des Lumières ». Le thème était un peu le même dix années plus tôt dans l'ouvrage *L'Acte de naissance de la médecine moderne*, paru chez l'éditeur « Les Empêcheurs de penser en rond », où il avait écrit « Ce 13 frimaire an III ».

M. Larcan s'est peu intéressé au médicament. Sa seule contribution, à ma connaissance, intitulée « Les acquis thérapeutiques avant 1945 », paraît dans *Médicaments et médecine*, les chemins de la guérison.

Les préfaces et les éloges

Plusieurs des élèves et amis de M. Larcan ont sollicité de sa part la rédaction de préfaces : le Professeur Bernard Legras, avec qui il rédige les ouvrages du Comité historique, pour ses livres sur les professeurs de la Faculté de médecine de Nancy en 2006 et 2010, et Madame le Docteur Jacqueline Carolus-Curien pour son livre *Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale au fil des siècles*, paru en 2010. Dans la première édition de l'ouvrage de B. Legras, les deux éloges du Professeur Paul Michon sont « prononcés » par les Professeurs Beau et Larcan.

Dans le cadre de l'Académie nationale de médecine, M. Larcen est chargé de prononcer l'éloge du Professeur Jean-Charles Sournia, disparu en 2000, auquel il consacre une importante notice dans le bulletin de cette compagnie. Comme le Doyen Beau, le Professeur Sournia était initialement un médecin militaire.

Les thèses dirigées

S'il est vraisemblable que M. Larcen a dirigé un grand nombre de thèses de doctorat en médecine, le recensement en est difficile. La documentation ne signale que la direction de deux thèses à caractère historique. La première est celle de Marion Trousselard-Berbineau, consacrée à « Pierre-Christophe Gorcy, officier de santé de l'armée du Roi, de la République et de l'Empire, 1758-1826 », soutenue à Lyon en 1996. Gorcy a été Professeur à l'hôpital-amphithéâtre de Fort-Moselle à Metz, et il est vraisemblable que la doctorante est une élève de l'Ecole du Service de santé. Le second travail, déjà cité, est celui de Sylvain Maufroy sur l'ergotisme (« Histoire de l'ergotisme, incidences lorraines », 2001).

La participation aux jurys de thèses

Il est certain que M. Larcen a été membre du jury de nombreuses thèses nancéiennes, en particulier celles d'histoire dirigées par les Professeurs Beau et Percebois. Je citerai donc ici les thèses sur le Collège royal de médecine de Nancy (Eber-Roos, 1971), l'enseignement de la médecine à Nancy de 1789 à 1822 (Wang, 1969), l'Ecole de médecine de Nancy de 1822 à 1872 (Leroux-Dumont, 1978) et sur le Docteur Valentin, apôtre de la vaccination (Mederic, 1985). Il en existe certainement d'autres.

Les ouvrages du Comité historique du CHU de Nancy

Cette instance, créée à l'initiative de M. Larcen et présidée par lui, s'était donné pour tâche principale la rédaction de trois ouvrages historiques sur le CHU de Nancy dans son ensemble, en accord avec la conception qu'il avait de l'histoire de la médecine. Il convient de rappeler ici qu'en 1975 un numéro spécial des *Annales médicales de Nancy* avait retracé l'histoire de l'enseignement de la médecine et celle de l'activité hospitalière à Nancy depuis le transfèrement de la Faculté de Strasbourg en 1872 et la création de la Revue médicale de Nancy en 1874. M. Larcen était alors le secrétaire général des Annales. Le point de départ du travail du comité était donc l'année 1975.

Dans ces conditions, c'est tout naturellement que le premier ouvrage réalisé par le comité et rédigé sous l'égide du CHU, est consacré à l'évolution des activités hospitalo-universitaires au cours de la période écoulée jusqu'à sa parution en 2005, soit trente années. Rassemblés sous la direction de M. Larcen, les textes ont été mis en forme par M. Legras. Deux textes sont dus à la plume de M. Larcen : une introduction, rédigée avec M. Vuillemin, directeur général adjoint et membre du comité, et « Réanimation et médecine d'urgence ».

Le second ouvrage, paru en 2009 aux éditions Gérard Louis, et rédigé sous la direction de MM. Larcen et Legras, intitulé « Les hôpitaux de Nancy, L'histoire, les bâtiments, l'architecture, les hommes », s'attache comme son titre l'indique clairement, à décrire l'histoire des bâtiments et

des installations, et en même temps celle des hommes et femmes qui les ont fait fonctionner. L'ouvrage reprend, et corrige ou précise si nécessaire, ce qui avait déjà été publié, cependant que des contributions nouvelles sont consacrées aux hôpitaux récents ou qui n'avaient jamais été étudiés. M. Larcan est l'auteur de quatre textes, dont deux en collaboration, tous sur des sujets qui sont chers à son cœur : le Centre psychothérapique, l'hémodialyse, la Maison hospitalière Saint-Charles (et l'Hôpital militaire Sédillot, hors sujet ici).

Le troisième ouvrage, « Le patrimoine artistique et historique hospitalo-universitaire de Nancy, Etablissements hospitaliers et Facultés de soin (médecine, pharmacie, odontologie) », paru en 2012, est réalisé chez le même éditeur et selon les mêmes conceptions que le précédent, en association étroite avec l'Association des amis du musée de la Faculté de médecine et sous la direction de MM. Larcan, Floquet, Labrude et Legras. Dans ce livre, M. Larcan est l'auteur de deux importants chapitres, l'un consacré aux objets symboliques, les sceaux par exemple, et l'autre aux peintures. Un petit chapitre, écrit en collaboration avec P. Labrude, est dévolu aux pots de la pharmacie de la Maison Saint-Charles, dont il a déjà été souligné l'amour que M. Larcan a toujours éprouvé pour cet établissement qu'il a fréquenté lorsqu'il était étudiant puis externe.

Les publications retenues pour cette étude

Les publications sont classées par thème et par ordre chronologique. Certains choix de classement sont inévitablement arbitraires. Quelques abréviations sont utilisées pour le titre des revues le plus souvent citées : ANM pour Annales médicales de Nancy, HSM pour Histoire des sciences médicales, JMV pour Journal des maladies vasculaires, PL pour Le Pays lorrain. Les co-auteurs sont cités dans le texte.

La Lorraine

- La Peyronie, chirurgien du duc Léopold, PL, 1981, n° 3, p. 194-201.
- Le mal des ardents en Lorraine, PL, 2002, n° 1, p. 29-38.

La Faculté de médecine

- L'Ecole gérontologique nancéienne (1878-1913), Revue médicale de Nancy (AMN), 1956, vol. 81 p. 549-567.
- Jean-Paul Vuillemin, Médecine de France, 1970, p. 9-15.
- Histoire du Journal médical de Nancy, AMN, numéro du centenaire, 1975, vol. 14, p. 17-39.
- Contribution de l'Ecole lorraine de médecine au développement de l'angéiologie, JMV, 1979, vol. 4, p. 67-70.
- Louis Sencert, chirurgien vasculaire (1878-1924), JMV, 1986, vol. 11, suppl. B, p. 68-74.
- Louis Sencert, professeur à Nancy et à Strasbourg, précurseur de la chirurgie moderne (1878-1924), HSM, 1989, vol. 23, p. 211-217.
- Eloge du Doyen honoraire Antoine Beau, Mémoires de l'Académie de Stanislas, 1996-1997, 8e série, vol. 11, p. 8-13.
- L'Ecole de chirurgie de guerre de la Faculté de médecine de Nancy, HSM, 2000, vol. 34, p. 171-178.

- Nicolas Jadelot, anatomiste, physiologiste et réformateur des études médicales. Un esprit d'humaniste au siècle des Lumières, colloque Stanislas et son académie, Académie de Stanislas, 2001, Presses universitaires de Nancy, 2003, p. 165-174.
- De la Revue médicale de l'Est aux Annales médicales de Nancy, 130 ans de presse médicale Lorraine, HSM, 2010, vol. 44, p. 269-280.
- Paul Sadoul, PL, 2011, n° 4, p. 310-314.

Les Hôpitaux de Nancy

- Le centenaire de l'hôpital central, Médecins de Lorraine, 1984, n° 1, p. 35-38.
- Introduction, Evolution des activités hospitalo-universitaires..., 2006, p. 7-8.
- Le Centre psychothérapique, Les Hôpitaux de Nancy..., 2009, p. 270-274.
- L'hémodialyse, Les Hôpitaux de Nancy..., 2009, p. 299-300 (avec une photographie des professeurs Larcan et Huriet à côté d'un rein artificiel).
- La Maison hospitalière Saint-Charles, Les Hôpitaux de Nancy..., 2009, p. 319-320.
- Les objets symboliques, Le Patrimoine artistique et historique..., 2012, p. 15-22.
- Les peintures, tableaux, tapisseries, Le Patrimoine artistique et historique..., 2012, p. 25-34.
- Les pots de pharmacie de la Maison hospitalière Saint-Charles, Le Patrimoine artistique et historique..., 2012, p. 234-236.

La réanimation

- Description de l'intoxication oxycarbonée par D.B. Harmant de Nancy en 1775, AMN, 1968, vol. 7, p. 169-179.
- Néphrologie et diabétologie, AMN, numéro du centenaire, 1975, vol. 14, p. 227-231.
- La réanimation (anesthésie, toxicologie clinique), AMN, numéro du centenaire, 1975, vol. 14, p. 243-254.
- Histoire des idées et développement de la réanimation respiratoire au XVIIIe siècle, HSM, 1979, vol. 13, p. 251-260.
- Histoire des gestes et des techniques de réanimation au XVIIIe siècle, HSM, 1979, vol. 13, p. 261-270.
- Remarques concernant la présentation, la notion d'urgence et l'organisation des secours au XVIIIe siècle, HSM, 1979, vol. 13, p. 271-278.
- L'urémie expérimentale, l'apport décisif de Feltz et Ritter, HSM, 1990, vol. 23, p. 133-139.
- La réanimation médicale. Contribution de l'école française à son développement, HSM, 1993, vol. 27, p. 257-269.
- Anurie expérimentale et potassium. L'épopée de Feltz et Ritter, Néphrologie d'hier et d'aujourd'hui, 1994, vol. 3, p. 9-13.
- Précurseurs et acteurs de l'Aide médicale urgente en France, Urgences médicales, 1994, vol. 1-2, p. 74-82.
- Histoire des dispositifs transfusionnels, 20e colloque des conservateurs des musées d'histoire des sciences médicales, 2002, Fondation Marcel Mérieux, Lyon, 2005, p. 65-90.
- Des soufflets aux respirateurs, Procès-verbaux et mémoires de l'Académie de Besançon et de Franche-Comté, 2005-2006, vol. 198, p. 330-347.
- Réanimation et médecine d'urgence, Evolution des activités hospitalo-universitaires..., 2006, p. 91-103.

- Histoire de l'insuffisance rénale aigue et des débuts de l'hémodialyse en France, Néphrologie et thérapeutique, 2012, vol. 8, p. 240-245.

Les autres sujets

- Une présentation originale, un régal intellectuel, le journal d'Harvey de Jean Hamburger, AMN, 1983, vol. 22, p. 333-336.
- Hans Selye (1907-1982) et l'angéiologie, La Lettre de l'angéiologie, 1984, n° 9.
- Ce 13 frimaire an III, l'Acte de naissance de la médecine moderne, 1995, p. 17-28.
- Les acquis thérapeutiques avant 1945, Médicaments et médecine, les chemins de la guérison, 1996, p. 13-22.
- Un siècle de progrès, de la macrocirculation à la microcirculation, JMV, 2001, vol. 26, p. 169-182.
- Eloge de Jean-Charles Sournia 1917-2000, Bulletin de l'Académie nationale de médecine, 2001, vol. 185, p. 649-664.
- Une réforme des études médicales proposée par Cabanis dans l'esprit des Lumières, colloque de l'Académie de Stanislas, 2005, supplément aux Mémoires 2005-2006, 8e série, vol. 20, p. 73-92.
- Préface aux ouvrages de B. Legras, Les professeurs de la Faculté de médecine de Nancy..., 2006, p. 5-7 ; 2010, p. 7-10.
- Eloge du Professeur Paul Michon dans la première édition de cet ouvrage, p. 280-285.
- Préface à l'ouvrage de J. Carolus-Curien, Médecins et chirurgiens de la Lorraine ducale au fil des siècles, Ed. Serpenoise, 2010, p. 7.

Synthèse et conclusion

De 1956 à 2012, soit pendant 57 années, M. Larcen a presque constamment réalisé des travaux d'histoire de la médecine et d'histoire des Hôpitaux de Nancy. Ces derniers ne peuvent bien sûr pas être séparés de ceux consacrés à la Faculté de médecine, d'abord parce qu'elle lui est très chère, mais aussi parce que, depuis son arrivée à Nancy en 1872, la faculté n'a jamais été séparée des hôpitaux. C'était une tradition strasbourgeoise ; c'est aussi le contexte professionnel hospitalo-universitaire, institué en 1958, dans lequel M. Larcen a passé toute sa vie professionnelle.

Il y a dans l'œuvre d'historien du Professeur Larcen plusieurs thèmes forts et récurrents. A côté des travaux consacrés à la Faculté et aux Hôpitaux, il a assez largement écrit sur la réanimation, ce qui ne saurait nous étonner, mais aussi, à l'intérieur de ce sujet, sur la pathologie du rein et l'hémodialyse. Par ailleurs, le sang et les vaisseaux, l'angéiologie donc, constituent un autre thème privilégié. Enfin, la médecine militaire n'est jamais loin car, fils d'officier, il a été lui-même un grand soldat.

Au total, ma recension, quelque peu restrictive, aboutit à 45 titres, soit presque une publication historique par année et pour la seule « médecine civile ». Dans le foisonnement des activités et publications du Maître qu'il a été, cet ensemble constitue une contribution significative, à laquelle il ne faut pas omettre d'ajouter les trois ouvrages rédigés sous sa direction dans le cadre du Comité historique du CHU. C'est une autre et riche facette du grand serviteur de l'Etat et du grand humaniste que fut le Professeur Alain Larcen.

AUTRES MEDECINS⁶

PROFESSEURS « DE PASSAGE »

Deux Professeurs qui ont exercé essentiellement à la Faculté de Pharmacie de Nancy

GUERIN Gabriel (1852-1917)

Né dans la Drôme, il effectue ses études à Lyon où il commence sa carrière universitaire. C'est l'Agrégation de chimie des Facultés de médecine qui l'amène à Nancy en 1891 et il y est nommé responsable du Laboratoire des cliniques de l'hôpital. Il n'y a pas de pharmacien des Hospices à cette époque, et, en 1895, sur l'insistance de l'Ecole de pharmacie, la commission administrative nomme Guérin « agent réceptionnaire des produits pharmaceutiques ». C'est seulement en 1907 qu'il devient réellement Pharmacien des hôpitaux, et une nouvelle fois sur l'insistance de l'Ecole... Entre temps, en 1903, Guérin est le premier titulaire d'une nouvelle chaire de l'Ecole de pharmacie, intitulée « Analyse chimique et toxicologique » où il restera jusqu'à son décès survenu subitement en 1917. Guérin était le grand-père du Professeur Pierre Kissel.



SCHLAGDENHAUFFEN Frédéric (1830-1907)

Frédéric Schlagdenhauffen, né à Strasbourg en janvier 1830, fit ses études dans cette même ville. Pharmacien, Docteur es-Sciences, Docteur en Médecine, il fut reçu brillamment au Concours d'agrégation de Chimie, Physique et Toxicologie, et, au titre d'agrégé, nommé en 1855, à l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Strasbourg puis, en 1869, à la Faculté de Médecine.

La guerre désastreuse de 1870, déracina Schlagdenhauffen, comme ses collègues strasbourgeois Oberlin, Jacquemin, Bleicher, Hecht, entre autres, et les transplanta dans la capitale lorraine.

En 1872, il est alors nommé Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Nancy et chargé de l'enseignement de la Physique et de la Toxicologie à l'Ecole Supérieure de Pharmacie. Dès 1873,

⁶ Cet ensemble complète les professeurs présentés dans le premier tome.

l'enseignement de la Toxicologie à l'Ecole de Pharmacie, est érigé en Chaire magistrale et Schlagdenhauffen devient définitivement titulaire de cette chaire.

En octobre 1886, ses collègues le désignent comme Directeur de l'Ecole Supérieure de Pharmacie de Nancy, fonction qu'il assumera durant quatorze ans, jusqu'à sa mise à la retraite en 1900.

A la suite de son prédécesseur dans cette charge, le Professeur Jacquemin, Schlagdenhauffen s'est attaché à l'amélioration des locaux dans l'espace trop restreint affecté à cet établissement supérieur, dans le but de donner aux différents services une certaine autonomie.

L'enseignant brillant, l'administrateur dévoué et actif ne sont pas, et, on ne peut l'oublier, les seules qualités de celui qui fut un scientifique dont la notoriété fut universelle. De nombreux travaux ont porté sur la recherche de principes actifs dans les plantes exotiques ou indigènes, et ont fait l'objet d'un grand nombre de publications ; parmi eux, on ne peut que faire une place spéciale à la découverte de la Caféine dans la noix de Kola, découverte médicale importante qui lui valut des récompenses des plus flatteuses, tel le Prix Bussy et son admission comme membre correspondant à l'Académie de Médecine.

Sa compétence en Toxicologie le désigna par la justice pour mener de nombreuses expertises dans des cas d'empoisonnement, et des recherches dans ce domaine constituent une part importante de son activité scientifique ; ses travaux les plus remarquables portent sur la Recherche de l'Arsenic dans le sol des cimetières, la méthode de Dragendorff en Toxicologie, un nouveau procédé pour la destruction des matières organiques.

La longue expérience, l'estime et la renommée dont jouissait Schlagdenhauffen près de ses contemporains, l'ont chargé de nombreuses tâches au service de l'Hygiène publique. Dès 1883, il est associé aux travaux de la commission des logements insalubres de la Ville de Nancy et à ceux du Conseil Central d'Hygiène de Meurthe-et-Moselle, dont il devint le Président en 1900. Il eut ainsi la tâche de diriger l'application de la nouvelle loi fondamentale de l'Hygiène publique en France, la loi du 15 février 1902.

Bien qu'ayant l'âge officiel de la retraite avec le début du siècle, il n'en continue pas moins son oeuvre scientifique et son activité d'hygiéniste jusqu'à sa dernière heure, le 16 juillet 1907.

Le Professeur Schlagdenhauffen était Chevalier de la Légion d'Honneur, Membre titulaire de l'Académie de Stanislas.

Des enseignants qui ont exercé peu de temps à la Faculté de Médecine de Nancy



ARNULF Georges (1904-1994)

Né en Savoie, Georges Arnulf n'a pas eu une enfance facile. Il était en effet le plus jeune d'une famille de dix enfants : huit garçons et deux filles qui s'unirent pour lui permettre de faire ses études tout d'abord au lycée d'Évian puis ensuite à la Faculté de Médecine de Lyon. Il fut reçu interne des Hôpitaux de Lyon en 1930 à l'âge de 26 ans et ensuite devint chef de clinique en 1933. Il décida alors contrairement aux usages de partir à l'étranger et de compléter ses études tout d'abord à Londres et ensuite il partit pour quatre mois aux États-Unis à Boston et à New York en 1935. De retour à Lyon, il commença alors une carrière de chirurgien praticien ; durant la guerre, il s'engagea dans la Résistance et soigna les blessés du maquis. En 1944 il rejoignit la première Armée française et prit part aux campagnes en Alsace et en Allemagne. Il a rappelé son expérience de guerre dans un essai intitulé « Chirurgien dans la tourmente ».

De retour dans la vie civile, il passa les concours et fut nommé en 1946 Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Nancy où il mit sur pied un laboratoire de chirurgie expérimentale. Cependant ce fut surtout à Lyon dans un laboratoire de la Faculté de Médecine sous l'autorité des doyens Hermann et Cier qu'il poursuivit ses occupations de chirurgien et de chercheur.

L'une de ses recherches les plus originales à l'époque fut consacrée à la chirurgie coronarienne et l'amena à effectuer la première coronarographie sous acétylcholine. Il étudia aussi la capacité du myocarde à résister à l'ischémie ainsi que l'effet de la résection des plexus péri et supra-aortiques. Dans son travail sur l'infiltration stellaire et la sympathectomie, il suivit l'enseignement de son Maître René Leriche qu'il avait connu à Lyon.

Il présenta les résultats de ses recherches à maintes reprises, à la fois en France et à l'étranger et publia un certain nombre de livres : « L'infiltration stellaire » en 1947, « Chirurgie artérielle » en 1950, « Chirurgie et pathologie carotidiennes » en 1957, « Chirurgie coronaire » en 1965.

Il fut invité dans la plupart des pays européens et également en Amérique latine et aux États-Unis. Malheureusement ayant effectué sa pratique chirurgicale à la clinique Claude Bernard à Lyon, il n'a jamais disposé d'un environnement hospitalier qui lui permit de mettre en pratique tous les résultats de ses travaux expérimentaux.

Leriche lui demanda en 1948 de s'occuper de la fondation de la Société européenne de Chirurgie cardio-vasculaire et Georges Arnulf est celui qui réussit à mettre sur pied cette société avec : Fontaine en France, Malan en Italie, Kinmonth au Royaume-Uni, Dos Santos au Portugal, Stoyanovic en Yougoslavie, Niebulowicz en Pologne, Nuboer aux Pays-Bas, Van der Stricht en Belgique, Martorell en Espagne, Derra en Allemagne qui furent bientôt rejoints par

De Bakey aux États-Unis. Il fut le secrétaire général de la Société pendant plus de trente ans et aussi l'éditeur associé du Journal of Cardio-Vascular Surgery. Il participa également dès sa naissance au Collège Français de Pathologie Vasculaire.

L'âge venant, Georges Arnulf prit sa retraite mais continua à fréquenter les réunions du Collège, les congrès de la Société Européenne de Chirurgie Cardio-Vasculaire ainsi que les Académies de Médecine et de Chirurgie.

Dans l'après-midi du 26 octobre 1994, après une cérémonie religieuse en l'église d'Évian, il fut enterré dans le cimetière d'Évian qui surplombe le lac Léman en présence des membres de sa famille et de quelques amis. Georges Arnulf fut sans aucun doute un des pionniers de la chirurgie vasculaire et il mérite de rester dans notre souvenir.



BAGNERIS Eugène (1853-1925)

Il passe sa thèse de médecine à Nancy en 1879. Agrégé de physique en 1889, il quitte rapidement Nancy pour aller s'installer ophtalmologiste à Reims. Il a imaginé un perfectionnement de la photographie du fond d'œil en utilisant la moitié d'une lentille pour envoyer un faisceau d'éclairage et l'autre moitié pour la photo.

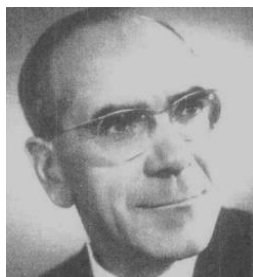
BOUCHARD Abel (1833-1899)

Agrégé d'anatomie à Strasbourg, venu à Nancy (1872-1874) puis parti à Bordeaux (Professeur de 1878 à 1899). Bouchard est l'auteur avec Beaunis des « Nouveaux éléments d'Anatomie descriptive et d'Embryologie » parus en 1867 qui connurent plusieurs rééditions et d'un précis d'Anatomie et de Dissection (1887). Officier de la légion d'honneur.



BUSQUET Hector (1879-1955)

Agrégé de physiologie à Nancy (1910-1921) Il s'orienta vers la pharmacologie. Il quitta Nancy et l'université pour la région parisienne et l'industrie pharmaceutique. Officier de la Légion d'Honneur.



DESGREZ Pierre (1909-2002)

Agrégé de chimie (1946), parti pour Paris (1950) où il fit carrière (membre de l'Académie de Médecine). Met au point notamment des dosages et des épreuves fonctionnelles radio-immunologiques.

ENGEL Rodolphe (1850-1916)

Fils de Louis Engel, présenté dans le tome 1. Agrégé de chimie à Nancy (1876) où il fut chargé du premier cours de pharmacologie, parti ensuite pour Montpellier (1877) où il fit carrière (correspondant national de l'Académie de médecine). Thèse passée en 1873 (premier diplôme de docteur en médecine de la nouvelle Faculté de Nancy).



FEVRIER Charles (1854-1925)

Né à Paris, Février devint élève du service de santé militaire en 1874 et soutint à Paris, en 1877, sa thèse de doctorat, *Des fistules dans le rétrécissement du rectum*. Médecin aide-major de 2ème classe, il fut successivement affecté au Val-de-Grâce (décembre 1877), à l'hôpital du Gros-Caillou à Paris (décembre 1878), au 1er hussards (août 1879), corps où il fut promu médecin aide-major de 1ère classe. Affecté au 20ème B. C. P., il alla servir en Tunisie, de décembre 1881 à janvier 1884, passa ensuite comme major de 2ème classe (1884), au 8ème chasseurs à cheval (1887), au 72ème de ligne (1888), à l'École Polytechnique enfin (mai 1890).

Après avoir passé avec succès le concours d'agrégation en médecine à la faculté de médecine de Nancy en 1892, médecin major de 1^{ère} classe la même année, il prit le service de chirurgie à l'hôpital militaire de Nancy et fut chargé de cours à la faculté de médecine de cette ville.

Directeur de son hôpital, professeur adjoint de maladies vénériennes et cutanées à la faculté, il fut nommé, en 1907, directeur du service de santé au ministère de la Guerre. Février fut promu médecin inspecteur en 1908. Pendant les quatre années qu'il demeura au ministère, il réforma le Règlement sur le service de santé en campagne, créant des ambulances divisionnaires, des sections d'hospitalisation, un corps de brancardiers. C'est à lui que l'on doit l'organisation du service médical aux armées, qui a fait ses preuves pendant la guerre de 1914. Il avait tenté également de donner aux médecins civils mobilisés une place utile dans les corps de troupe et les hôpitaux, mais n'y était pas parvenu. Médecin inspecteur général en 1911, membre du Conseil du Service de santé du gouvernement militaire de Paris en 1912, il fut chargé d'organiser, en août 1914, le service sanitaire dans le camp retranché de la capitale et, en 1915, fut promu inspecteur général des hôpitaux et président du Conseil consultatif de santé. Retraité en 1917, il fut maintenu au service actif jusqu'en 1919. Grand-officier de la Légion d'honneur (1916), il mourut en 1925 à l'hôpital Pasteur, à Nice.



KELLERSOHN Claude (1914-2008)

Agrégé de physique (1953), titulaire (1958). Après l'optique, après le rayonnement X, la physique médicale s'est ouverte à un nouveau champ de recherche et d'applications bio-médicales : la radioactivité artificielle. Il fallait former le personnel capable de s'en servir. Le Professeur Kellersohn s'y employa activement, mais fut rappelé à Paris à la fin de l'année 1958, pour prendre la direction d'un nouveau laboratoire créé à l'Hôpital d'Orsay en liaison avec le Commissariat à l'énergie atomique (retraite en 1983). Ses travaux à Nancy avaient porté sur la physiologie de la vision (fréquence critique de fusion - adaptation de l'œil à la lumière émise par les tubes fluorescents) et sur la mise au point de techniques de scintigraphie (c'était, à l'époque, un travail de pionnier). En même temps que lui, partait de Nancy Pierre Pèlerin, agrégé depuis 1955, mais laissait un élève qu'il avait eu le temps de former : Jean Martin, qui fut le Maître de l'auteur du livre.

MATHIEU Pierre (1887-xxxx), Agrégé de physiologie (1920-1924).



MONNIER Patricia (1962-2022)

Professeur d'obstétrique-gynécologie à Nancy (1998-2006) puis partie pour Montréal. P. Monnier détient un doctorat en biologie cellulaire et en immunologie. A son arrivée au Canada, elle s'est jointe à l'Université de Montréal en tant que professeure invitée au Département d'obstétrique et de gynécologie et a été nommée professeure clinique titulaire en novembre 2008. Elle a participé à d'importantes subventions financées par les Instituts de recherche en santé du Canada (IRSC), le MSSS et Santé Canada. Elle s'est jointe à l'Université McGill en septembre 2010.

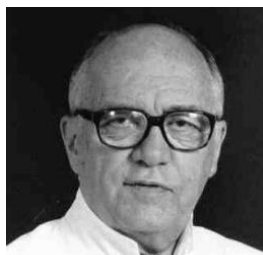


PIETRA Pierre (1915-1961)

Agrégé de chirurgie à Nancy (1946-1950) puis parti pour Monaco.

RENE Albert (1852-xxxx)

Agrégé de physiologie (1886-1894). Il démissionna au départ du Professeur Beaunis. C'est lui qui eut l'idée de munir le tambour inscripteur de Marey d'une vis latérale permettant un réglage facile et précis de l'appui de la plume sur le cylindre enfumé - dispositif dont plusieurs générations de physiologistes ont pu apprécier la commodité.



VICHARD Philippe (1931-2008)

Philippe Vichard fut mon camarade d'internat que je précédais d'une année, tant à la Faculté qu'à l'externat, puis à l'internat. Notre cohabitation en particulier lorsque j'étais jeune agrégé d'une clinique médicale et lui chef de clinique chirurgicale dans le même bâtiment, nos échanges fréquents devaient renforcer notre amitié, qui en dépit d'un éloignement géographique relatif ne se relâcha jamais et devait s'épanouir à nouveau, ici même, rue Bonaparte. Philippe très organisé et prévoyant, nous a non seulement désignés Jean Natali et moi pour prononcer son éloge, mais a facilité notre tâche en rédigeant des souvenirs jusqu'ici inédits, fort bien écrits, pleins de détails concernant sa formation et sa carrière où se révèlent son humour, sa grande culture et son sens aigu de l'observation. C'est avec une grande émotion que nous allons tenter de vous en livrer l'essentiel.

C'était un lorrain qui devint franc-comtois, né à Laxou, commune de l'agglomération nancéienne le 26 mars 1931. Les racines de sa famille étaient vosgiennes, Vosges cristallines du côté de Saint-Dié, plaine vosgienne du côté de Bleurville qui possède un charmant prieuré roman. Dans la famille de Philippe, on était médecin de père en fils ; son grand-père était généraliste à Granges sur Vologne, plusieurs oncles et grands-oncles furent aussi médecins et son père Gaston admiré et aimé, ancien interne des Hôpitaux de Nancy (reçu en 1929), médaille d'or, s'installa comme chirurgien généraliste à Vesoul, chef-lieu de la Haute-Saône où il exerçait à l'hôpital et à la Clinique Saint Martin. Sa mère qui avait reçu une formation des Beaux-Arts, fut l'élève du maître accompli qu'était Victor Prouvé, et sut lui inculquer un goût très sûr, empreint d'une certaine originalité.

Les études de Philippe furent perturbées par les événements de 1940. Il fit des séjours forcés à Cahors, Ax les Thermes, Bourg en Bresse avant de rejoindre Vesoul situé alors comme Nancy en zone interdite. Préfecture d'un département surtout rural, Vesoul était une ville administrative de 10 000 habitants au plus, située sur la Durgeon, au pied de la colline de la Motte. Philippe va au lycée de la ville, placé sous le patronyme du peintre Gérôme, habile dessinateur, aujourd'hui un peu décrié, c'était lui qui avait dit « j'aime mieux être pompier que pyromane ». Il prit l'initiative en quatrième de rédiger le journal de sa classe, intitulé ambitieusement le Périclès qui fut d'ailleurs intercepté par un de ses professeurs qui le sanctionna. Philippe joue à la fête annuelle du lycée le rôle de Géronte dans le médecin malgré lui et s'intéresse aux procès qui se déroulent au palais de justice proche du lycée.

Je voudrais évoquer le cadre hospitalo-universitaire de l'époque à Nancy où on ne parlait pas encore de CHU. La Faculté, héritière des traditions de la Faculté lorraine de Pont à Mousson datant de 1572 et des écoles de médecine qui lui avaient succédé, était la troisième Faculté de France après Montpellier et Paris, et résultait du « transfèrement » de la Faculté de Strasbourg après le désastre de 1870 et le calamiteux traité de Francfort. Les locaux de la rue Lionnois en

particulier l'Institut Anatomique avec son amphithéâtre où s'illustrèrent Nicolas, Prenant, Morel, Ancel, Bouin, Lucien, Collin avaient belle allure et étaient conçus pour accueillir des années de cent à cent-vingt élèves environ. Le Centre hospitalier construit à la même époque en 1876 avenue de Strasbourg, comprenait essentiellement l'Hôpital Central, et plusieurs formations annexes situées à proximité ne formant pas un ensemble homogène : l'hôpital Saint Julien, l'hôpital Villemain, l'Hôpital Maringer, l'Hôpital Fournier auxquels s'adjoignait depuis 1929 une somptueuse maternité qui préfigurait les structures hospitalo-universitaires modernes. L'essentiel se passait à l'Hôpital Central dans des pavillons à deux étages comportant quatre salles en enfilade de douze puis de vingt-quatre lits.

Après un PCB ou un SPCN sélectif réalisé à la Faculté des Sciences, l'étudiant était pris en charge toute la journée pendant deux ans par les cours souvent remarquables du type enseignement supérieur, c'est-à-dire exposant de façon très détaillée une partie seulement du programme, complété par des séances très bien montées de travaux pratiques. Des examens écrits et oraux étaient très sérieux. En dehors de quelques stages pour les plus zélés pendant les vacances dans les services et de cliniques quotidiennes d'initiation séméiologique, médicale et chirurgicale, nous n'avions pas de contact vrai avec les malades. La préparation de l'externat s'effectuait parallèlement surtout pendant les vacances et le concours avec écrit et oral se passait à la fin de la deuxième année. Philippe réussit le concours de l'externat en 1951 et prépara d'emblée l'internat au fil de stages médicaux réalisés en particulier chez le professeur Drouet et chirurgicaux chez les professeurs Hamant, Chalmot et Rousseaux. L'internat de Nancy était très sélectif, recevant selon les années de cinq à huit internes titulaires seulement. Il n'y avait qu'un nombre réduit de candidats car le niveau requis était élevé et les épreuves, particularité que nous avons longtemps maintenue et qui était très formatrice, comportaient deux examens de malades : un médical et un chirurgical en plus des épreuves écrites d'anatomie, de médecine et de chirurgie et des épreuves orales dont une question d'urgence. Nous étions entraînés à une sorte de mini-médicat ou mini-chirurgicat, un examen de vingt minutes, une réflexion de trente minutes, un exposé de dix minutes, ce cadre formateur devait nous marquer à vie et nous éloigner du bachotage et du psittacisme en nous donnant une attitude dans l'approche du malade que la théorie n'apprend pas.

Philippe fut reçu à 22 ans à son premier concours troisième sur sept. Nous avons vécu la même vie d'horaires monacaux, ponctuée de peu de distractions, l'interne passant son temps dans son service avec les visites, les contre-visites, le temps en salle d'opération, les urgences, les gardes, les astreintes. Il habitait, en tant qu'interne de garde partageant la tâche, avec mon ami Claude Colette, l'Hôpital Maringer où j'eus l'occasion de le soigner pour un syndrome méningé. Philippe Vichard s'orientait vers la chirurgie en suivant les conseils de sa famille et de ceux qui avaient été les maîtres ou les camarades de son père. Il avait même accompagné et aidé son père avant même d'être étudiant en médecine et longtemps il n'envisageait qu'être le chirurgien vésulien associé et successeur de son père, tant à l'Hôpital public qu'à la clinique. Parallèlement, comme tous les chirurgiens à cette époque, il fréquentait le laboratoire d'anatomie du professeur et futur Doyen Beau où il fut successivement aide-prosecteur, prosecteur et chef de travaux, ce qui lui permit de mettre au point tous ses dossiers et toutes les questions qui étaient tirées au concours d'assistanat et de chirurgicat et de dominer ses concurrents. Ce n'est pas sans tristesse que je note qu'il obtint un succès notoire sur une question qui émergeait, celle du duodéno-pancréas.

Il effectua son cursus d'interne en pensant s'associer puis succéder à son père et tenait à maîtriser l'ensemble de la pathologie chirurgicale et les opérations de pratique courante dans les différents domaines à l'exception de la neurochirurgie tumorale et de la chirurgie cardiaque. Il effectua des

stages civils et militaires dans les deux cliniques chirurgicales d'alors, à la clinique urologique, au service de chirurgie thoracique et dans les services de chirurgie militaire de l'Hôpital Lyautey à Strasbourg et de l'Hôpital Sédillot à Nancy.

Il fut un des derniers externes et un des derniers internes du professeur Aimé Hamant, chef de file de la chirurgie telle qu'on la pratiquait à l'époque : maîtrise et rapidité du geste, hémostasie parfaite, chirurgie digestive et gynécologique surtout. Les parisiens qui l'ont vu opérer estimaient que seul le grand Bergeret l'égalait dans la virtuosité opératoire. Il fréquente aussi le service du professeur Rousseaux, fondateur de la neurochirurgie mais déjà atteint du cancer qui devait l'emporter, le service d'urologie d'André Guillemin où il bénéficia de l'encadrement de l'excellent praticien que fut son fils Paul Guillemin. Il fut aussi l'interne de Jean Lochar, élève de Chalmot, excellent chirurgien et chef du service de chirurgie thoracique. Mais c'est surtout à la clinique chirurgicale du professeur Pierre Chalmot qu'il doit l'essentiel de sa formation accédant à la maîtrise. Pierre Chalmot, élève du professeur Hamant, moins brillant opérateur que son maître, privilégiait le diagnostic et savait aussi décider de ne pas opérer. Il était très compétent dans le domaine des réinterventions en particulier la chirurgie digestive. Très présent dans son service y compris le dimanche, il avait su développer les nouvelles disciplines : chirurgie thoracique, œsophagienne et pulmonaire et surtout chirurgie cardiaque au même titre que Santy à Lyon, de Vernejoul à Marseille, Dubourg à Bordeaux, Gaudart d'Allaines et Dubost à Paris. Sa clinique de cent vingt lits environ, répartie en quatre salles recevait toutes les urgences un jour sur deux, en plus de son recrutement propre et il y avait environ 40 % de traumatologie.

Les équipes étaient orientées : la chirurgie digestive avec Jean Grosdidier, la chirurgie cardiovasculaire avec Roger Bénichoux, Robert Frisch et Pierre Mathieu, la chirurgie traumatologique et orthopédique avec Jacques Michon. Le patron avait hérité de son maître Hamant : les pratiques à la Böhler, immobilisations plâtrées, plâtres de marche, plâtres fenêtrés, tractions-suspensions, étriers, etc. et comme l'écrivit Philippe dans ses mémoires ; « les tractions continues donnaient à la salle un aspect de port de pêche dans la brume du soir ». Jacques Michon, fils de mon maître Paul Michon, chef d'une des cliniques médicales, était un esprit curieux et attachant ; ayant souffert dans sa jeunesse d'une tuberculose, il se ménageait un peu et privilégiait la chirurgie plastique et réparatrice, en particulier la chirurgie de la main dont il fut un des pionniers reconnus ; appartenant à ce que l'on a appelé les cinq doigts de la main, à la suite d'Iselin, Raymond Vilain et Raoul Tubiana à Paris, Verdan à Lausanne. Il voyageait beaucoup, fréquentait les cliniques parisiennes de Merle d'Aubigné en particulier, s'intéressait à tous les procédés de l'ostéosynthèse, aux premières prothèses et à tous les procédés de remplacement.

Philippe Vichard fut notablement marqué par Jacques Michon qu'il complétait d'ailleurs un peu par sa rigueur mais aussi par sa vigueur physique pour les interventions ostéo-articulaires lourdes. L'orientation traumatologique et orthopédique était de plus en plus marquée et Philippe Vichard ne participait que de loin à l'activité cardiovasculaire de la clinique. Malheureusement l'isolement de la traumatologie à la clinique de la sécurité sociale située hors CHU et confiée au professeur Jean Sommelet, la création tardive et compensatoire pour Jacques Michon d'un service de chirurgie de la main à l'hôpital éloigné de Dommartin les Toul, dépendant du CHU devait conduire Philippe Vichard, assistant des hôpitaux de Nancy, qui avait passé brillamment les épreuves du chirurgicat à Besançon et de l'agrégation à temps partiel pour Nancy en 1961, après quelques hésitations à s'orienter vers la Faculté de Besançon.

Philippe qui était de plus en plus orienté vers la traumatologie et l'orthopédie avait effectué des stages à l'étranger en particulier à l'hôpital traumatologique de Zagreb, dirigé par l'excellent

chirurgien Grujic qui avait fait un long stage à Nancy. Il fréquenta les écoles parisiennes d'Iselin, de Judet, de Jean Gosset, de Merle d'Aubigné. La rencontre avec André Sicard qui fit partie de son jury d'agrégation lui permit de nouer avec ce maître de la chirurgie des liens de fidélité et de reconnaissance qui ne se démentiront jamais.

Il fut marqué par les concours qui jalonnaient notre carrière hospitalo-universitaire d'alors, Philippe avait le goût de la rédaction de la question bien faite et toujours actualisée, écrite en bon français, nourrie de références françaises. Il était moins passionné de la presse internationale, anglo-saxonne, tout en connaissant l'essentiel dans sa discipline. Très travailleur, privilégiant le savoir et le savoir-faire, très consciencieux, toujours soucieux de sa technique, il pratiquait le procédé que les militaires connaissent et qu'a popularisé le Maréchal Foch, celui dit du perroquet qui gravit les barreaux d'une échelle en fixant fermement le barreau supérieur avant de s'élever par gradation. Comme interne et surtout comme chef de clinique à l'âge de 27 ans, qui dans une clinique chirurgicale active était le « deus ex machina » de toute l'organisation et d'abord le maître du tableau opératoire, il savait reconnaître les qualités et aussi les défauts des maîtres qui l'accueillirent et ne voulut en retenir que le meilleur. Nous noterons que cinq de ses maîtres Aimé Hamant, Antoine Beau, Pierre Chalnot, André Guillemin et Jacques Michon furent correspondants de l'Académie mais c'était une époque où les provinciaux voyageaient peu et aucun d'eux ne chercha à devenir membre titulaire ; le nombre de postes non résidants était alors infime.

Très scrupuleux, soucieux de bien faire plus que de plaire, volontiers silencieux, gardant par-devers lui l'opinion sur ses maîtres, ses camarades et ses rivaux, discret, confiant en apparence, probablement secrètement atteint d'anxiété métaphysique, en dépit des travers de la vie et de nombreux obstacles, il alla son chemin, éloigné des sentiers obliques, estimant ses interlocuteurs, respectant ses patients, sachant tirer le meilleur de la fréquentation de ses maîtres. Il était très cultivé, curieux d'histoire et savait transcrire ses notations dans ses très intéressants souvenirs qu'il mit en forme à la fin de sa vie. De tout cela, on ne pouvait encore tout percevoir ; sa personnalité solide et attachante devait après cette période de formation, prendre son véritable essor dans la « vieille ville espagnole », dont parle Victor Hugo.

Professeur A. Larcen



WEBER Jean-Amédée (1877-1966)

Né à Macon, il étudie à la faculté de médecine de Nancy. Très tôt attiré par les sciences morphologiques, il sera aide d'anatomie de 1897 à 1899, puis prospecteur d'anatomie de 1899 à 1904 dans le service du Professeur Adolphe Nicolas (avant que celui-ci n'aille à Paris succéder au grand anatomiste Poirier qui venait de décéder) puis du Professeur Paul Ancel. Nommé en 1904 Professeur agrégé d'anatomie à la faculté de médecine de Nancy où il replace Ancel parti pour

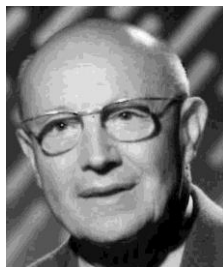
Lyon. Au retour de celui-ci en 1908, Weber est nommé Professeur d'anatomie à Alger où l'école mixte de médecine et de pharmacie acquiert en 1909 le statut de Faculté. Weber est ainsi le premier titulaire de la chaire d'anatomie de cette nouvelle faculté en même temps que Professeur d'histologie et d'embryologie jusqu'en 1917. Son nom est resté attaché à *l'anneau hépatopancréatique de Weber*.



ZILGIEN Henry (1865-1914)

Né à Saint-Avold, études de Médecine à Nancy, devient Agrégé de thérapeutique mais laissé sans emploi. Meurt à 49 ans juste avant la guerre.

MEDECINS CHEFS DE SERVICE (non professeurs agrégés)



ANTOINE Marcel (1900-1996)

Marcel Antoine est né à Baccarat (Meurthe et Moselle) le 14 novembre 1900. Jusqu'à 18 ans, il vit dans le pays de l'Orme : Homécourt, Joeuf et Auboué. Il entreprend ensuite ses études de médecine à la faculté de Nancy puis s'installe comme généraliste à Homécourt.

En plus de son activité médicale il s'implique dans le club de football local (association sportive d'Homécourt), dont il devient président en 1930 et le restera jusqu'à la saison 1939-1940. En 1941, l'AS Homécourt devient le cercle des sports d'Homécourt (CS Homécourt) dont Antoine est le premier président.

A partir de 1940, Marcel Antoine participe activement à l'organisation et au fonctionnement d'une filière de passeurs qui prend en charge plusieurs milliers de personnes cherchant à franchir la frontière entre zone annexée et zone occupée. Il entrera ensuite dans le réseau de résistance créé à Homécourt par son ami Nicaise qui, en 1944 sera torturé et fusillé à Briey. C'est probablement durant ses activités de passeur que le docteur Antoine rencontre un jeune médecin juif Hermann Fischgold, qui avait été formé en électrophysiologie et en neurophysiologie dans le service du Pr. Delherm à l'Hôpital de la Pitié à Paris. Hermann Fischgold devait devenir en 1947 radiologiste des hôpitaux de Paris puis chef du département d'électroencéphalographie et neuroradiologie de la Pitié en 1956. Il sera, à partir des années 50 le chef de file de la neuroradiologie française. Cette rencontre est très vraisemblablement à l'origine de l'orientation de Marcel Antoine vers la discipline radiologique.

En 1945, Marcel Antoine entreprend des études de radiologie médicale à la faculté de médecine de Paris. Rappelons qu'à cette époque, les diplômes de spécialité n'étaient pas encore créés (ils ne le seront qu'à partir de 1953). Marcel Antoine est nommé médecin attaché des hôpitaux de Paris en 1946 puis assistant de radiologie dans le service du Pr. Desgrez, premier titulaire de la chaire de radiologie de la faculté de médecine de Paris récemment créée.

En 1949, à la suite du décès du Pr. Georges Lamy, un concours de radiologiste des hôpitaux de Nancy est ouvert pour désigner un chef du service de radiologie de l'hôpital central. Marcel Antoine est, à l'issue de ce concours, nommé radiologiste des hôpitaux, chef de service en 1949 et « chargé de cours » à la faculté. En 1963, la loi Debré créant les centres hospitaliers universitaires permet l'intégration des radiologistes des hôpitaux dans les CHU avec les fonctions universitaires de maître de conférences agrégé. De 1963 à sa retraite en 1966, le Dr. Antoine sera donc chef de service à l'hôpital Central et maître de conférences agrégé à la faculté.

Marcel Antoine a donc assumé la responsabilité de la radiologie hospitalière nancéienne de 1949 à 1963 avec la collaboration d'un certain nombre d'assistants dont le Dr. Barbier pour

l'électrologie, les Dr. Chatelin, Creusot, Malraison, Stehlin et Tréheux pour la radiologie diagnostique. La charge de travail est très importante et les conditions de travail difficiles compte tenu de la vétusté du matériel. Les principales orientations modernes furent cependant assurées en particulier les explorations de la sphère neurologique avec les Dr. Creusot, Laxenaire pour les encéphalographies gazeuses, puis Luc Picard pour les explorations neurovasculaires. La radiologie vasculaire de l'aorte et des artères des membres inférieurs a été développée par P-H Stehlin puis J. Fays, la radiopédiatrie par Marie-Claude Bretagne-de Kersauson. Mme Tréheux était nommée assistante des Hôpitaux au service central de radiologie que dirigeait Antoine en 1955, puis radiologiste des Hôpitaux au concours de 1962 et Maître de Conférences agrégé par intégration en 1963.

A sa retraite, Marcel Antoine s'est retiré sur les terres viticoles de son épouse au château de Blaison-Gohier (49320) où il a pu continuer ses activités de propriétaire-récoltant mais aussi ses activités radiologiques puisqu'il a remplacé certains de ses anciens stagiaires de spécialité jusqu'à l'âge de 80 ans ! Il est décédé et a été inhumé à Blaison-Gohier le 9 avril 1996, à l'âge de 96 ans.

Professeur D. Régent



AUBRIOT Paul (1878-1975)

Médecin militaire (proton du Val de Grace de 1912), médecin ORL, chargé de cours à la faculté, en 1933, Chef du service d'ORL en 1937. Retraite en 1952. Gendre du Pr. Jacques.



GERBAUT Pierre (1898-1976)

Etudes de médecine à Nancy : Internat en 1922 (major), Médicat en 1933, Chef du Service des maladies infectieuses (Hôpital Maringer) en 1955. Président de la Société de Médecine de Nancy (1954-1955). Départ en retraite en 1963, mais continue d'exercer en libéral jusqu'en 1970.



MATHIEU Louis (1895-1985)

Toute Histoire - et celle de la naissance de la cardiologie à Nancy n'échappe pas à la règle - est faite d'une suite d'événements qui ne prennent toutes leurs valeurs que remis dans un double contexte : celui, bien sûr, de l'époque où ils se sont produits et surtout celui des Hommes qui les ont accompagnés, voire suscités, avec leurs intuitions, leur volonté, leur ténacité, leur travail dont on trouve souvent les racines dans l'environnement familial dont ils sont issus. La vie de Louis Mathieu en est une vivante démonstration.

Son père Charles (1864-1961), fils d'un paysan des environs de Neufchâteau, - très précisément de Mont-les-Neufchâteau - est le plus jeune d'une fratrie de trois enfants. Son frère aîné reprenant la ferme, il opte pour une carrière dans l'enseignement et s'inscrit à l'Ecole d'Instituteurs de Mirecourt où il prépare l'entrée à l'Ecole normale supérieure de Cluny, en Saône et Loire. Alors qu'il n'a pas passé le baccalauréat, il se présente à une agrégation dite « moderne » (elle n'existe plus de nos jours) qui comportait plusieurs épreuves : latin, grec, français, histoire, géographie et allemand. C'est en tant que professeur d'histoire qu'il sera nommé à Besançon, avant de terminer sa carrière au Lycée Henri Poincaré de Nancy.

Son premier fils, Louis naît le 5 septembre 1895 à Besançon puis, en 1900, son deuxième fils, Max, futur sénateur de Meurthe et Moselle. Alors qu'il est âgé de 5 ans, les aléas de la vie amèneront Louis dans un collège allemand durant plusieurs mois. De ce séjour, bien que court, il lui restera une connaissance et une pratique de la langue allemande.

A son retour en France, il entreprend de brillantes études classiques, marquées par un attrait particulier pour le latin et le grec, qu'il sera capable de lire dans le texte jusqu'à la fin de sa vie. Outre ses activités scolaires, il prend des leçons particulières de violon. Il en jouera pendant presque toute sa vie. Premier bac à 14 ans, puis prix d'excellence en philo l'année suivante, c'est avant tout un littéraire, à tel point qu'il envisage de poursuivre ses études dans cette voie mais, pour ce faire, il faudrait partir à Paris, projet qui ne reçoit pas l'approbation paternelle compte tenu de son âge... Il sera donc médecin.

En 1912, il entre à la Faculté de Médecine de Nancy. Un de ses premiers souvenirs de jeune étudiant - qu'il prenait plaisir à raconter - était celui d'un homme hospitalisé pour céphalées. C'était un cuirassier qui avait participé à la célèbre charge de Reichshoffen en 1870 : un coup de sabre prussien lui avait fait sauter un important copeau de la table externe de la boîte crânienne.

La deuxième année de médecine se termine par la déclaration de guerre, en août 1914 : il a 19 ans. Mais, une pleurésie tuberculeuse l'immobilisera durant 4 mois. Il sera appelé l'année suivante, le 9 septembre 1915, et nommé, comme tant d'autres jeunes étudiants, médecin auxiliaire le 25 octobre 1915. Il rejoint aussitôt son unité, le 37^e Régiment d'infanterie. Est-il besoin d'évoquer ce qu'était la vie des jeunes médecins en première ligne, les risques qu'ils prenaient pour aller, avec des brancardiers, donner les premiers soins aux blessés sur les champs de bataille ? La liste, à l'entrée de l'hôpital Central, des internes des hôpitaux de Nancy morts pour la France en témoigne. Qu'il me suffise de rappeler que, blessé à trois reprises, Louis Mathieu aurait pu être affecté à l'arrière, mais par deux fois il se portera volontaire pour retourner en première ligne. De ces blessures, il subsistera quelques éclats d'obus. A l'armistice, le Professeur Hue de Rouen parviendra à extraire le plus volumineux d'entre eux qui irritait de temps à autre le sciatique poplitée externe, mais quelques éclats plus petits seront laissés en place et certains seront retirés très longtemps après la fin des hostilités.

Il recevra la croix de guerre avec 4 citations et sera élevé, le 6 juin 1920, à titre militaire, au grade de Chevalier de la légion d'honneur. Démobilisé en début d'année 1919, il sera habité en permanence, comme tous les anciens de 14-18, par les souvenirs de cette guerre, de ce qu'il a vécu à Verdun ou au Chemin des Dames.

Le retour à la vie civile n'est pas évident après une telle interruption, et pourtant il faut aller vite : la France manque de médecins. C'est l'externat des hôpitaux au printemps 1919, suivi, dès l'année suivante, de l'internat, concours où il est reçu major.

Sa présence simultanée au laboratoire de toxicologie du Professeur Garnier, comme préparateur, et à la clinique de dermato-syphiligraphie du Professeur Spillmann détermine ses premières recherches expérimentales et cliniques. Elles aboutiront à six publications et à sa thèse de doctorat intitulée « La destinée dans l'organisme et l'élimination des composés organiques de l'Arsenic ». Il obtiendra successivement un prix de Médecine en 1920, de chimie en 1923 et de thèse l'année suivante.

Nommé chef de clinique en 1924, il intègre la clinique médicale du Professeur Etienne assisté du Professeur agrégé Cornil. C'est avec ce dernier qu'il recueille quelques observations d'affections neurologiques dignes d'être publiées dans *La Revue Médicale de l'Est* : diplégie faciale, paralysie isolée de grand dentelé, traitement de la sclérose en plaques, pour n'en citer que quelques-unes.

Mais un travail, passé un peu inaperçu dans son épreuve de titres, prend, a posteriori, un certain intérêt. Il est intitulé : « Cartes des stations thermales et climatiques ». Aucun rapport direct avec la Cardiologie, bien évidemment. Pourtant il a peut-être joué le rôle de facteur déclenchant. Pour établir cette carte en effet, quelques visites à certaines stations thermales ont été faites, et c'est en revenant de Vichy, avec le Professeur Merklen, futur doyen de la faculté de Médecine de Nancy, que tous deux s'arrêtent à Lyon, dans le service du Professeur Gallavardin. L'étude de l'activité électrique du cœur constitue un des centres d'intérêt de cette équipe. Louis Mathieu découvre alors une technique, pour le moins artisanale, de l'enregistrement de cette activité.

Les deux bras et le pied droit du patient sont plongés dans de l'eau salée, grâce à une sorte de poissonnière pour les membres supérieurs et à une banale bassine pour le pied. Les électrodes, plongées dans le liquide, sont réunies à un galvanomètre à corde. Ainsi est enregistrée la toute première dérivation : D1. Bien que la qualité du tracé soit discutable, Louis Mathieu est rapidement convaincu des multiples intérêts de cette technique.

De retour dans le service de son Maître, le Professeur Etienne, il lui fait partager son enthousiasme et ce dernier parvient à acquérir, pour son service, un électrocardiographe, grâce à

la générosité d'un de ses malades privés. Il en confie le fonctionnement à son chef de clinique qui entreprend aussitôt l'étude de quelques troubles du rythme cardiaque.

Ses deux premières publications sont datées du 26 avril et 22 décembre 1926. Elles sont consacrées au syndrome de Stokes-Adams. Faut-il noter – coïncidence étonnante - qu'il en fut atteint après sa retraite et qu'il fut appareillé dans son propre service pour ce trouble de conduction ?

En juin 1926, le Doyen Spillmann de la Faculté de Médecine soumet à la Commission des Hospices un projet de règlement d'un concours pour le recrutement de médecins et chirurgiens des Hôpitaux. Le premier concours a lieu en novembre 1926. Louis Mathieu est reçu major. Il reste cependant affecté au service du Professeur Etienne jusqu'à ce que lui soit confié, en 1929, le Service des consultations externes. Son premier interne sera Gabriel Grandpierre qui deviendra par la suite un fidèle collaborateur

En 1930, dans les greniers du Pavillon Collinet de Lasalle, est créé un service de Médecine Complémentaire, comportant 29 lits dont la responsabilité lui est confiée. La dénomination « cardiologie » n'est pas envisagée, les professeurs de clinique médicale redoutant de se voir amputés d'une partie de leurs activités. Pour les mêmes raisons, les admissions dans ce nouveau service ne pourront se faire que par transfert d'un autre service et non par entrée directe.

Cette année 1930 marque cependant l'orientation cardiologique définitive de ce service et Louis Mathieu aimait qualifier cette période d'époque héroïque. Elle l'était, de fait, pour de multiples raisons :

- locaux vétustes au deuxième étage sans ascenseur,
- aucun crédit pour achat de matériel (l'ECG du service avait été fourni par Louis Mathieu lui-même, à partir d'un des appareils de son cabinet privé de ville),
- aucune rémunération pour les assistants et les attachés, tous bénévoles

Ce n'est qu'en 1934 que les services économiques de l'Hôpital Central achètent un électrocardiographe au service, encore est-il bon de mentionner que cet appareil, fort encombrant, est placé au début dans la cave aux cobayes du Laboratoire Central !

Trois ans plus tard, en 1937, la Société française de Cardiologie est créée, à l'initiative des professeurs Charles Laubry et Camille Lian. Louis Mathieu est contacté pour faire partie des quelques membres fondateurs. Cette marque de reconnaissance nationale ne modifie pas l'attitude locale. Le service garde son appellation de Médecine Complémentaire, dans les mêmes locaux, non améliorés. C'est ainsi que « le grenier cardiologique de Nancy » sera connu à l'époque dans toute la France pour la qualité des soins et des travaux qui y sont effectués.

Mais, Louis Mathieu est le seul cardiologue dans l'Est de la France. Outre son activité hospitalière qui l'amène, le matin, le premier dans son service, il consacre les après-midi à ses consultations privées et le soir, il répond très souvent à des appels à domicile qui le conduisent dans les départements lorrains et même au Luxembourg.

A la déclaration de la seconde guerre mondiale, Louis Mathieu U est mobilisé à Vittel où lui est confiée la responsabilité de l'Hôpital, considéré comme celui qui doit être capable d'accueillir la majorité des éventuels blessés !.... Démobilisé en 1941, il rejoint son service et accepte la vice-présidence du Conseil départemental de l'ordre des médecins, nouvellement créé, la présidence étant assurée par le Professeur Paulin de Lavergne.

La fin de la guerre s'accompagne de quelques modifications dans la politique hospitalière et universitaire, vis à vis des spécialités. Le moment d'une reconnaissance officielle est enfin venu :

- consécration hospitalière en 1945 : l'appellation médecine complémentaire disparaît au profit de Service de Cardiologie.

- consécration universitaire en 1949 : Louis Mathieu est chargé de cours de Cardiologie auprès des étudiants et, par ailleurs, nommé responsable du CES de Cardiologie nouvellement créé.

Mais durant la deuxième guerre mondiale, aux USA, Cournand, avait effectué, en 1943, le premier cathétérisme intracardiaque, occasion pour Louis Mathieu de demander à Pierre Arnould, physiologiste, assistant dans le service du Professeur Abel, de mettre au point cette technique nouvelle dans son service.

Une pièce borgne, à l'extrémité d'un étroit couloir, sans arrivée d'eau, sera pompeusement appelée « laboratoire d'hémodynamique ». Quant au van Slyke, appareil utilisé pour doser l'oxygène dans le sang prélevé à différents niveaux des cavités cardiaques, il était placé dans une pièce minuscule, séparée des WC par une fine cloison de bois !

Malgré ces installations précaires, les résultats de toutes ces investigations sont allés de pair avec les progrès de la Chirurgie cardio-vasculaire sous la direction du Professeur Chalnot et de son équipe. Il semble que l'on puisse a posteriori rendre hommage à cette symbiose médico-chirurgicale sans laquelle il aurait été vain d'espérer l'aboutissement des efforts de chacun.

L'année 1950 marque enfin une reconnaissance internationale des travaux cardiovasculaires nancéiens puisque Louis M Mathieu figurera parmi les invités au premier Congrès mondial de Cardiologie qui s'est tenu à Paris en septembre

Il serait vain d'énumérer toutes les publications émanant du service durant les années 50. Qu'il suffise de préciser qu'en 1952, le Professeur Claude Pernot prend la responsabilité du Laboratoire d'hémodynamique et développera à Nancy la cardiologie pédiatrique dont la réputation dépassera très largement nos frontières.

Ainsi, à la fin des années 50, tout est en place pour l'exercice d'une cardiologie moderne et surtout pour permettre à toute une équipe parfaitement formée de participer à l'explosion de cette discipline...

En 1959, peut-être un peu las de toutes ces luttes qu'il a fallu mener pour porter cette cardiologie nancéenne à un niveau international, Louis Mathieu décide de partir en retraite un peu prématurément, laissant la clef de son grenier à Gabriel Faivre, un de ses premiers élèves.

Un demi-siècle après son départ, ce grenier est devenu « Clinique des maladies cardio-vasculaires », bientôt installée dans un bâtiment neuf à la mesure de ses besoins. Mais cet aboutissement spectaculaire est une raison supplémentaire pour honorer la mémoire de celui qui, en dépit des sceptiques, au-delà des obstacles, a su, avec patience et ténacité, imposer et développer cette discipline.

Qu'il me soit alors permis d'évoquer succinctement le souvenir qu'il a laissé à tous ceux qui ont eu le privilège de travailler à ses côtés :

Un homme de culture qui aimait modestement faire partager ses vastes connaissances.

Un humaniste pour qui l'approche du malade, son interrogatoire étaient une étape des plus importantes de l'examen clinique.

Un clinicien hors pair, très attaché à la séméiologie dont il explicitait toutes les finesses. Sans nul doute, son oreille musicale de violoniste lui permettait de faire découvrir à ses élèves les multiples variations d'un souffle ou les tonalités d'un roulement.

Un homme simple et chaleureux enfin qui savait faire oublier toute distance hiérarchique par l'évocation de souvenirs personnels, souvent en rapport avec cette première guerre mondiale qui l'avait tant marqué.

A l'heure où l'exercice de la médecine traverse une « zone de turbulence », il n'est pas vain de garder à l'esprit l'exemple de ceux qui en avaient une haute estime.

En reconnaissance, l'Institut lorrain du coeur et des vaisseaux au CHU de Brabois porte son nom.

Professeur J-M Gilgenkrantz



MEIGNANT Paul (1897-1960)

Né en 1897, à Chalonnes-sur-Loire, fils d'un médecin, Paul Meignant fit ses études au Lycée d'Angers.

Mobilisé en 1914, à 17 ans, il fut emprisonné en Allemagne où il connut la cellule et les camps avec le Doyen Cressot et d'autres étudiants. Puis il fut interné en Suisse en 1916, c'est pourquoi il commença le PCN helvétique à Lausanne et la première année d'une scolarité orientée vers la neurologie et la psychiatrie, à Genève.

De retour à Paris, il poursuivit ses études de Médecine sous la direction de Maîtres tels que Coyon, Courcoux, Clovis Vincent et Heuyer. Il prépara et obtint successivement l'Internat des Hôpitaux de Paris et le Clinicat des maladies mentales chez le Professeur Claude, puis il fut reçu premier au médicament des Hôpitaux psychiatriques.

C'est en 1927, qu'il passa sa thèse à Paris, thèse de neurologie sur « Le réflexe de flexion dorsale directe du pied », en hommage à son père et à son Maître Henri Claude, Professeur de Clinique de maladie mentale et médecin de l'Asile Sainte-Anne. Jusqu'en 1930, il fut, pendant sept années, le collaborateur du Professeur Nobecourt, pédiatre, dans l'atmosphère de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm.

En 1930, il partit pour Nancy, où il n'entama pas de carrière universitaire, bien qu'il fut chargé de cours à la Faculté.

Pour résumer cette formation, Paul Meignant, qui sera plus tard avec Lafon de Montpellier, Kohler de Lyon, un des chefs de file de la neuropsychiatrie infantile d'après-guerre, a bien caractérisé l'image de la neuropsychiatrie infantile selon Heuyer qui écrivit : « Dans ce domaine scientifique d'un vaste avenir, notre pays a gardé un rôle d'initiative et il est nécessaire que la neuropsychiatrie infantile ne s'égare pas dans la considération verbale et théorique. Elle doit garder un contact étroit avec la pédiatrie, branche de la médecine générale, et avec la psychiatrie, épanouissement de la médecine. »

Installé en 1930, comme premier psychiatre de l'adulte et de l'enfant en pratique privée, il fut consultant de neuropsychiatrie à la maternité départementale et à la SNCF, mais son action ne s'arrêta pas là comme en témoigne son éloge funéraire par Lafon : « Je suis une force qui va »...rien ne peut mieux décrire l'Homme et son œuvre pris dans un même dynamisme. Ainsi était Meignant, exemple d'action fondée sur le labeur et l'amitié.

Interne des Hôpitaux de Paris, il passa sa thèse en 1927, devint Chef de Clinique à la Faculté de Médecine de Paris, Médecin des Hôpitaux psychiatriques, rapporteur au Congrès des aliénistes et neurologistes des pays de langue française, directeur technique de la section d'hygiène mentale de l'Office d'Hygiène Sociale de Meurthe et Moselle, Médecin de l'Hôpital-Hospice d'enfants J. B. Thiéry à Maxéville consultant de neuro-psychiatrie à la SNCF, chargé de cours à la Faculté de Médecine de Nancy.

Ces quelques titres ou fonctions marquent les activités et la valeur de Paul Meignant ; il aurait pu se consacrer entièrement à ces dernières et y trouver de nombreuses satisfactions. Mais il avait eu, parmi ses maîtres éminents, le professeur Heuyer, et avait ressenti comme lui la détresse de la jeunesse déficiente et en danger moral. La région de Nancy où il exerçait allait lui donner un vaste champ d'actions à la mesure de ses moyens et lui permettre d'y laisser s'épanouir toute sa personnalité.

Le 2 juin 1944, il fonda l'Association lorraine pour la Défense de l'enfance et de l'adolescence, l'ALSEA. Il en resta, depuis et pour toujours, le président vénéré. Dès lors, il n'y eut se bon travail régional, national et international pour la sauvegarde de l'enfance et de l'adolescence, où Meignant ne fut un participant écouté et admiré, envié, car il sut très tôt trouver l'équipe de direction, stimuler les énergies et faire de la Lorraine une région pilote et modèle pour la sauvegarde de l'enfance.

Les adjectifs ne manquent pas pour qualifier l'homme : modeste, discret, cultivé, d'une grande finesse d'esprit, acceptant le travail difficile et pénible, sage, diplomate... « une force qui va », un grand pionnier.

Chargé de consultations à l'hygiène mental à Nancy par la conseil général, il accumula une expérience de neuro-psychiatre à l'institut J.B. Thierry, dès 1932, sous la direction du Professeur Caussade, puis du professeur Neimann. De l'Institut J.B. Thierry, au départ maison d'accueil pour teigneux, galeux, arriérés, le docteur Meignant avec le professeur Caussade, grand pédiatre, universitaire, hospitalier et homme social, fit une maison pour maladies pédiatriques de longue durée, surtout en créant une clinique de 200 lits en 1937.

Mais à lui, et à lui seul, revient le mérite de l'évolution psychiatrique et médico-pédagogique de l'Institut J.B. Thiéry, qui devint une maison pour polyhandicapés - ce qu'elle n'est plus actuellement -.

Cette charge de consultant d'hygiène mentale, il la dut à une grande activité en faveur de l'enfance inadaptée qu'il inscrivit au sein de l'admirable organisation de la médecine collective de l'Office d'Hygiène Sociale (DHS), créée par le Professeur Jacques Parisot en 1920, à Nancy, grâce à la mise en place du Dispensaire d'Hygiène Mentale en 1935 (DHM), réalisation pilote qui, vingt ans plus tard, restait encore essentielle.

En 1953 en effet, dans la revue Sauvegarde, Meignant n'hésita pas à dire « Ce DHM est la seule solution viable. Les consultations privées ou celles des Associations Régionales de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence (ARSEA) ont vécu, car la DHM est au service de tous parents, œuvres de sauvegarde, services de justice, examens et inspection scolaire. Le ministère de la Santé Publique et de la Population lui donnent raison en admettant que ces consultations, dans la mesure où elles n'existaient pas encore, annexées à des cliniques ou des services d'hôpitaux, devaient être intégrées dans les DHS... »

Sa fonction de psychiatre social, Meignant la vécut en deux époques l'une, prolongement de l'enseignement du Professeur Heuyer avec pour centre d'intérêt la délinquance juvénile, l'autre, plus avant-gardiste avec des créations expérimentales - DHM en 1935, Comité Nancéen de

Protection de l'Enfance (CNPE) en 1936, Centre observation Louis Sadoul en 1943 et Association Lorraine de Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence (ALSEA) en 1943 - toujours en avance sur les textes de création ministériels.

D'ailleurs, les vingt dernières années de sa vie, Paul Meignant fut au sommet de son œuvre, grâce à la création en 1943 avec M. Rousselet de l'ALSEA dont il assumait la présidence jusqu'à sa mort survenue en 1960. Pour cette œuvre, il se dépensa sans compter, surveillant constamment le fonctionnement des organismes qui en émanaient - et ils sont nombreux - intervenant sans cesse auprès des ministères pour rendre compte des subventions, etc..., stimulant l'énergie de ses collaborateurs et notant avec joie, les créations nouvelles et les progrès accomplis.

Après avoir mis en place les premières expertises nécessitant une collaboration psychiatres-juristes et après avoir été un Directeur Technique du DHM, un médecin responsable de l'Hôpital J. B. Thiéry, un gestionnaire promoteur (créateur d'un Centre médico-pédagogique, d'une ébauche de psychiatrie de liaison, d'un système polyvalent de l'ALSEA), il participa avec M. Voirin, instituteur directeur du Centre Louis Sadoul (jusqu'en 1956), inspecteur de l'Education Surveillée, puis Directeur de l'École des Éducateurs de Savigny sur Orge à la médicalisation de l'échec scolaire.

Plus tard, en 1950, il participa à l'amélioration de la situation des vrais arriérés, déficients ou retardés scolaires alors que jusque-là, on avait visé seulement à améliorer celle de la condition des enfants relevant de la justice.

En 1957, il organisa une journée nationale de psychiatrie de l'enfant à la demande du groupement français d'Étude de Neuro-Psychopathologie Infantile. Au sommaire de cette journée du 2 juin 1957, qui a été rapportée dans les n°3-4 de mars avril 1958 de la Revue de Neuropsychiatrie Infantile (patronnée par un Comité auquel appartenait Meignant T) « les réactions d'opposition chez l'enfant et l'adolescent ».

L'architecte, malheureusement, ne voit pas toujours son œuvre achevée et, à sa mort en 1960, celle-ci fut poursuivie par ses fidèles collaborateurs : le Professeur P. Tridon, pédopsychiatre qui lui succéda en 1960 à J. B. Thiry

M. Rousselet, Président successeur à l'ALSEA.



VERAIN Marcel (1889-1961)

Marcel Verain a sa place parmi les bâtisseurs de la Médecine interne, car il est de ceux qui, dans l'ombre, leur apportent les matériaux indispensables.

Au retour de la première guerre mondiale (durant laquelle il a imaginé un appareil de protection auriculaire contre les explosions, en collaboration avec son frère, professeur à la Faculté des

Sciences d'Alger, ce dernier étant le génial inventeur de la lampe scialytique des salles d'opération), il est reçu au concours de l'Internat en 1919, devient élève de l'Institut Pasteur, puis chef du laboratoire que Georges Etienne lui demande de créer dans son service : c'est la naissance de cette collaboration étroite de la clinique et du laboratoire élevée à la hauteur d'un dogme, et c'est le départ de l'activité féconde d'une spécialité nouvelle. Officiellement, M. Verain est nommé Chef du Laboratoire Central des cliniques, qui est son œuvre, en 1932, poste qu'il conserve jusqu'à l'heure de la retraite en 1954. Entre temps, il reçoit à bon droit le grade de Biologiste des Hôpitaux (1944).

L'œuvre scientifique de Marcel Verain est considérable, car l'équité la plus élémentaire doit ajouter son nom, trop souvent oublié, parmi les signataires de travaux qui, sans son travail à l'ombre du laboratoire, seraient sans objet. Mais en vérité, débordant le cadre étroit de la science, son œuvre est autre chose, orientée au premier chef vers le bien-être du malade, guidée par un esprit en éveil permanent, inspirée par une conscience sans faille, une grande ingéniosité, du sens social et une sensibilité délicate.

La conscience du médecin est rigoureuse : soucieux de n'apporter au praticien que des données biologiques sûres, ennemi de la routine et de l'indifférence, M. Verain n'hésite pas, même de nuit, à retourner auprès d'un malade et refaire un prélèvement lorsque le résultat d'un dosage lui paraît sujet à caution.

L'esprit d'invention du savant crée ou perfectionne l'appareillage, tels l'électrode à hydrogène pour mesure du pH (en collaboration avec G. Etienne et Bourgeaud), le viscosimètre réalisé avec son ami Lecomte de Nouy, ou encore l'introduction en France d'instruments étrangers nouveaux : ainsi en est-il de la polarographie selon la technique de Heyrovsky de Prague, de l'interféromètre de Hirsch, de la chromatographie. Avec G. Parisot et C. Burg, M. Verain s'intéresse aux radiations ionisantes. Dès 1932, il aborde un lourd travail sur les moyens d'améliorer les eaux de consommation, conduisant à la création de l'Institut de recherches hydrologiques (1952).

Son sens social apparaît dans les multiples fonctions dont il accepte la charge : Président du Syndicat des Biologistes, Président de la Commission médicale Consultative, membre du Conseil d'Administration du Syndicat des Médecins de Meurthe-et-Moselle, etc.

L'homme de cœur enfin et surtout, ami du beau et du bon, amateur d'art, admirateur passionné de la nature (avec joie, il fait à ses amis, l'honneur de ses serres et jardins), cache une sensibilité délicate derrière un masque volontaire tempéré de douce ironie à bon escient ; son dynamisme proverbial, dès avant l'action, s'allume dans le regard direct de ses yeux clairs. Toujours disponible et à l'écoute de la misère des autres, voilée de modestie, sa bonté foncière s'exprime par une générosité aussi efficace que secrète.

Professeur P. Louyot

AUTRES MEDECINS EMINENTS⁷



BICHAT Henry (1877-1930)

Henry Bichat est le fils d'Ernest Bichat (1845-1905) dont les parents étaient de modestes maraîchers de Lunéville. Est-ce à l'école de Flainval où il était confié à ses grands-parents, ou plus tard à l'école mutuelle de Lunéville qu'on découvrit des poux dans la tête de l'enfant ? Furieuse, sa mère le fit entrer au collège de Lunéville. Ernest Bichat racontait volontiers que cette affaire de poux l'avait conduit à l'Université ! Ses professeurs reconnurent l'intelligence de l'enfant et le poussèrent à faire des études. Il est admis en 1868 à l'École normale supérieure, il choisit la voie de la physique et épouse la fille de son maître, Augustin Bertin-Mourot, un très proche ami de Louis Pasteur. La chaire de physique de la faculté des sciences de Nancy lui est proposée en 1876. Il n'a que quelques élèves, la physique est alors surtout bonne à divertir les salons. Ernest Bichat va développer son enseignement avant d'être élu doyen. Il portera la robe professorale de Pasteur. Persuadé de la nécessité de créer des liens entre la science et l'agriculture et l'industrie en Lorraine, soutenu par l'université, le conseil municipal de Nancy et le conseil général (dont il est membre), et les industriels (Solvay), il se fait bâtisseur pour créer toutes ces grandes écoles, qui feront de Nancy la plus importante faculté des sciences après celle de Paris.

Henry Bichat, sans doute influencé par ce qu'il entend dans sa famille sur les travaux de Pasteur, choisit la médecine et s'installe en 1904 comme chirurgien à Lunéville.

Henry Bichat, sans doute influencé par ce qu'il entend dans sa famille sur les travaux de Pasteur, choisit la médecine et s'installe en 1904 comme chirurgien à Lunéville. Il n'a pas accès à l'hôpital et doit parfois opérer un patient chez lui sur sa table de cuisine. Une donation importante du grand-père de sa femme (Paul Erard, minotier à Jolivet) pour construire un nouveau bloc opératoire, puis une salle de radiologie, lui ouvre les portes de l'hôpital, et il en sera chirurgien-chef jusqu'à sa mort. Il est de la nouvelle génération des chirurgiens issue des découvertes de Pasteur sur l'origine des états infectieux. Ses séjours en qualité d'interne dans certains services hospitaliers de Nancy lui ont donné des compétences en ophtalmologie et en ORL. Il avait une adresse particulière pour réduire les fractures sans les possibilités de la radiologie actuelle. C'était aussi un accoucheur fort expert. Et on l'appelait en consultation jusque dans les Vosges. Rappelé pendant la guerre de 1914-1918, il a longtemps trouvé qu'il était sous-employé dans les postes où il était nommé autour de Lunéville. Et il faillit passer en conseil de guerre pour refus d'obéissance

⁷ Le choix réalisé par l'auteur ne se veut ni exhaustif ni totalement objectif. Il avoue avoir privilégié certain de ses amis.

à des instructions données par le médecin général Delorme, qu'il jugeait antédiluviennes et même dangereuses pour les blessés. Devenu maire de Lunéville, il favorise l'installation sur la colline de Méhon d'un préventorium, dans la ville d'un dispensaire qui portera son nom tout comme la nouvelle extension de l'hôpital. Il meurt subitement en janvier 1930, alors qu'il est convalescent, d'une septicémie contractée au cours d'une intervention chirurgicale. Sa plus grande peine a été de ne pas avoir pu guérir sa femme morte en 1919 de tuberculose ; une de ses plus grandes joies : savoir que son fils Jean lui succéderait.

Jean Bichat (1909-2003) sera médecin généraliste, maire de Lunéville (1965-1971), député (1967-1978). Sa fille Geneviève, née en 1940, épousera le Professeur de pédiatrie Michel Manciaux. Leur fille Marie-Agnès (1950-2002) développera la gériatrie au CHU de Nancy.

Texte de Geneviève Manciaux et du docteur Luc Bichat (revu par l'auteur)



BRIQUEL Pierre (1912-1998)

Pierre Briquel s'est éteint son domicile, le 16 mai 1998, à l'âge de 86 ans alors que notre dernier annuaire était à l'impression. Il était avec Neimann, Dedun, Blanc et d'autres, une des figures marquantes de l'Internat des Hôpitaux de Nancy.

Fidèle entre les fidèles des revues d'Internat, il avait occupé pendant très longtemps les fonctions de Trésorier, et son sens des placements avait contribué largement à constituer notre «bas de laine» actuel. Sa mémoire des noms de collègues et de leur devenir était également très utile au Président.

Je l'ai bien connu au sein des hôpitaux Villemin-Maringer. Il représentait à mes yeux le phtisiologue de l'ancienne école pneumologique française, le clinicien, l'homme du pneumothorax et des sections de brides : thoracoscopiste avant l'heure. Il était très aimé de ses malades et apprécié par ses collègues et sa grande silhouette était bien connue à Maringer.

Plein d'humour, il fréquentait assidûment toutes nos réunions scientifiques, ainsi que toutes les réunions du bureau de l'Internat. J'avais pour lui beaucoup d'estime.

Je tiens au nom de l'Internat tout entier à présenter à son épouse et à sa grande famille médicale riche en anciens internes (François, Marie-Elisabeth, Nicole), toutes nos condoléances les plus amicales.

Pierre Briquel était Croix de Guerre 1939-1945.

Professeur D. Antoine



CARA Pierre (1918-2009)

Le Professeur Maurice Cara est décédé le 10 octobre 2009, à l'âge de 91 ans. Il fut un des pionniers de l'Anesthésie-Réanimation moderne et des secours d'urgence. C'est à lui que l'on doit les premières ambulances aménagées pour la réanimation et le transport des détresses vitales. Il fut le fondateur du SAMU de Paris qu'il dirigea jusqu'à sa retraite. Membre actif de l'Académie Nationale de Médecine, auteur de nombreux ouvrages, Cara était un expert très écouté notamment dans la médecine des transports. Derrière son extrême simplicité et sa discrétion se cachait un homme d'exception qui a marqué son temps. Si sa mémoire est évoquée ici, c'est qu'il avait été, au début de sa carrière, de 1947 à 1953, délégué chef de travaux de physique à la Faculté de Médecine de Nancy.

Professeur J-P Crance



COLLESSON Louis (1901-1964)

Né à Nancy, le 19 septembre 1901, d'une famille lorraine, Louis Colleson débute ses études secondaires à Saint-Sigisbert, et les poursuit dans l'Ouest, à Quimper, puis à Laval, où sa famille s'était repliée en 1914. C'est pendant la guerre de 14-18 qu'il perdit presque simultanément son père et sa sœur, emportés par la typhoïde. Rentré à Nancy avec sa mère, il s'inscrit au PCB, puis entre à la Faculté de Médecine. Il aura encore la douleur de perdre sa mère en 1925 après une pénible maladie. En 1926, il est reçu brillamment à l'Internat, Major de sa promotion. Il s'oriente alors vers la médecine générale, sans doute par tempérament, mais aussi parce que, lors de son stage au service du Professeur Etienne, il fut très séduit par la personnalité de ce Maître éminent, dont il devint le Chef de Clinique en 1929. Sous l'influence de son patron, il se passionne rapidement pour la biologie clinique, alors naissante, et c'est de cette époque que date son amitié pour le docteur Verain, dont il fréquenta assidûment le laboratoire jusqu'à la mort de celui-ci.

Malgré son goût naturel pour la médecine hospitalière, il renonce, à la fin de son clinicat, à affronter les concours supérieurs où les places étaient alors distribuées encore plus parcimonieusement qu'à l'heure actuelle, et décida, en 1932, de s'installer à Vichy, comme médecin consultant, où il restera jusqu'à l'an dernier.

Cette carrière de médecin-thermal est cependant entrecoupée pendant les sombres années 1940-1944 où il accepte, pour faire vivre sa famille, des fonctions médico-administratives au Ministère de la Santé Publique. A cette époque, il a l'occasion de rendre d'éminents services, en particulier en détournant des stocks de produits pharmaceutiques dont l'occupant désirait s'emparer. Puis, alors que la France panse ses blessures dans l'euphorie de la Libération, s'ouvre pour lui la période sans doute la plus pénible de son existence : terrassé par la maladie, il passe de longues semaines dans différents hôpitaux parisiens, à une époque où l'on était encore dépourvu de toute antibiochimiothérapie spécifique. Il narrait par la suite, avec humour, comment il eut connaissance du pronostic fatal porté unanimement à son sujet, pronostic qu'il déjoua allègrement, ce qui lui permet de reprendre un peu plus tard son activité médicale à Vichy.

Mais il lui est impossible de rester inactif pendant la moitié de l'année et, hors saison, il revient régulièrement à Nancy en qualité d'attaché, longtemps bénévole, à la Clinique Médicale B, collaborant successivement avec le Professeur Etienne, puis, après la guerre, avec son maître et ami le Professeur Drouet, enfin, après la mort de celui-ci en 1955, avec son ami le Professeur Kissel.

C'est seulement en novembre dernier qu'il décide de s'installer à Nancy comme gastro-entérologue et, la réussite aidant, de ne plus retourner à Vichy, où le rythme de la médecine thermale actuelle était devenu trop fatigant pour lui : n'avait-il pas déjà ressenti quelque symptôme prémonitoire du mal qui devait l'emporter ?

La biologie clinique reste cependant son terrain préféré et, malgré son inhabileté manuelle qu'il avouait volontiers, il occupe une bonne partie de son temps libre dans les laboratoires : avec Verain ou avec Varenne, il étudie au cours de divers états pathologiques, mais surtout chez les hépatiques, le protéinogramme sérique, les constituants lipidiques du sérum, les tests de labilité plasmatique. Il contribue aux travaux de Drouet sur les variations de la masse sanguine et des liquides interstitiels dans l'orthostatisme.

Au cours de ses dernières années, sa compétence particulière en matière de nutrition l'amène à collaborer étroitement, à la Clinique Médicale B, avec G. Debry et son activité s'oriente alors surtout vers la diététique et la diabétologie, mais il fréquente aussi assidûment le service de J-P. Grilliat, dont l'orientation allergologique le séduit.

Plusieurs sociétés scientifiques, régionales ou nationales, avaient accueilli Louis Colleson en leur sein : il était membre des Sociétés de Médecine et de Biologie de Nancy ; il fut Vice-Président de la Société des Sciences Médicales de Vichy, en 1960, et Trésorier de l'Association d'Etudes Physio-Pathologiques du Foie et de la Nutrition. Membre titulaire de la Société Nationale Française de Gastro-Entérologie depuis 1953, il fut enfin, au début de cette année, parmi les membres fondateurs de la Société de Diététique et de Nutrition de langue française.

Excellent clinicien, sachant ne pas se confiner étroitement dans le cadre de sa spécialité, Louis Colleson aimait profondément son métier, même celui de médecin thermal qu'il considérait pourtant parfois, avec une pointe d'ironie nostalgique, comme une forme mineure de l'art médical, sorte de parente pauvre. Aussi ses préférences allaient-elles, sans conteste, en raison de sa tournure d'esprit et de sa formation, à cette médecine hospitalière, où il affectionnait les contacts quotidiens avec ses collègues des diverses disciplines, et dont il appréciait la rigueur scientifique,

sans négliger pour autant le côté profondément humain : pour avoir fait lui-même l'expérience des hôpitaux de l'Assistance Publique, vus sous l'angle du malade, il avait à cœur de se montrer aussi patient et affable envers les hospitalisés que vis-à-vis de ses malades de clientèle. Les uns et les autres percevaient très rapidement, sous sa bonhomie parfois un peu bourrue, sa profonde bonté naturelle et sa serviabilité.

Sa personnalité était pourtant faite de contrastes. Et peut-être tenait-il de son atavisme de pouvoir allier une simplicité souriante et affable à des airs de « grand seigneur » qui lui avaient valu le surnom « du Baron » en usage parmi ses intimes et même sa famille. Dans les salles d'hôpital, où il en imposait par son physique, peut-être n'était-il pas fâché de s'entendre appeler de temps à autre « Monsieur le Professeur » ? Et les jeunes externes, vis-à-vis desquels il ne mettait aucune distance, le respectaient même s'ils appréhendaient parfois le surcroît de travail que son goût connu pour telle ou telle épreuve biologique, allait immanquablement leur imposer.

Pour avoir collaboré avec lui à maintes reprises, je puis témoigner de sa probité scientifique et du soin scrupuleux qu'il apportait à la rédaction de ses articles. Mais comme il était aussi un grand émotif, il appréhendait de devoir prendre la parole en public. Ce qui ne l'empêchait pas d'être extrêmement sociable. Dans la vie privée, au contraire, c'était un bavard qui adorait la compagnie d'amis de tous âges et de toutes provenances : il savait d'ailleurs recevoir avec simplicité, et on le sentait détendu quand il vous narrait des anecdotes personnelles, puisées le plus souvent aux sources de sa clientèle cosmopolite, et où il excellait à imiter tel personnage pittoresque, aussi bien religieux que militaire ou haut dignitaire musulman.

Au cours de treize années d'une collaboration clinique quasi-quotidienne, de novembre à mai, se créent évidemment des liens solides : c'est pourquoi j'éprouve personnellement, d'une façon très sensible, le vide laissé par la disparition du docteur Colleson. Il m'honorait de son amitié et de sa confiance et, même pour les malades que nous ne suivions pas en commun, nous nous faisons part mutuellement de nos satisfactions, et aussi de nos hésitations et de nos doutes... ce qui nous procurait l'occasion de nous taquiner, en restant, bien entendu, beaux joueurs.

Cette amitié, il me l'a témoignée de façon tangible il y a quelques années, en ne ménageant ni son temps, ni sa peine, pendant plusieurs mois, au chevet d'une de mes proches parentes. C'était l'un de ses élans charitables comme il en eut tant, pour ses maîtres ou pour ses amis, aux heures sombres : je pense à Jean Girard, à P-L. Drouet, à Marcel Verain, et à bien d'autres. D'ailleurs, animé par une foi sincère et profonde, mais dépouillée de toute ostentation, il a vécu en chrétien, donnant l'exemple par son dévouement et sa probité intellectuelle et morale.

Professeur G. Rauber



CUENOT Alain (1904-1988)

Cuenot est le fils aîné de 6 enfants. Son père, le Professeur Lucien Cuenot occupa pendant la première moitié du siècle la chaire de Zoologie de la Faculté des Sciences de Nancy, redécouvrit les lois de Mendel, démontra l'existence d'un facteur létal capable d'éliminer les foetus génétiquement anormaux et finit sa carrière à l'Académie des Sciences.

Comme son père, Cuenot possédait la même attirance et la même curiosité pour la biologie. Aussi, tout naturellement, après la guerre de 1914-1918, s'orienta-t-il vers les études de médecine, fut reçu à l'internat 1928 et passa sa thèse en 1933 sur « la contracture de la paroi dans les épanchements sanguins du péritoine ».

Jeune, il fut passionné par ses études et plus tard par son métier de chirurgien. Il était un auditeur attentif, souvent admiratif, de ses Maîtres et retint toute sa vie les enseignements, les conseils ou les postulats que l'expérience et l'esprit clinique de ceux-ci, comme de ses camarades plus âgés, lui révélaient.

Un jour, le Professeur Weiss qui, en retraite, venait parfois rôder dans son ancien service, s'approcha d'un lit occupé par « un gros ventre » devant lequel le Chef de Clinique d'alors exposait aux étudiants les diagnostics possibles. Le vieux Maître, passant le bras entre deux stagiaires et palpant discrètement l'abdomen en question déclara à l'oreille de ses voisins : « C'est un kyste hydatique », ce dont personne n'avait encore parlé, mais ce que la suite confirma.

Une autre fois, étant de garde alors qu'il recousait un cuir chevelu en urgence, ce même bon Maître s'approcha de lui en lui demandant d'un air de reproche « Qui vous a appris à suturer les cuirs chevelus sans drainer ? ». Il n'oublia jamais cette remarque.

Toutes ces lésions et bien d'autres ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd et l'enchantaient. Le Professeur Fruhinsholz, qui fut également son patron, répétait souvent qu'un foyer heureux devait avoir 4 enfants : un pour le père, un pour la mère, un pour la casse, un pour la race. Conseil qu'il suivit pour son propre compte et répéta par la suite à bien des couples.

Le Professeur Michel, sauf rarissime exception, n'acceptait pas que l'on fit dans son service, pour les membres, d'autres plâtres que des gouttières largement ouvertes. Cet enseignement, bien oublié par certains, évita beaucoup d'ennuis à ses patients.

Pendant toutes ses études, Cuenot passa le plus clair de son temps à l'hôpital, toujours prêt à prendre des tours de garde, à entreprendre de mystérieuses expériences sur les larves de moustique ou sur des cobayes qu'il élevait clandestinement dans les caves de la maternité, ou encore à suivre les conférences préparant à l'internat, dirigées par Bodart et par Chalnot qui, avec une merveilleuse patience, essayaient déjà d'inculquer à ces jeunes intelligences les bons principes et quelques connaissances dès qu'ils pouvaient trouver des malades intéressants à leur montrer.

Marié à une jeune et charmante Anglaise, hétérozygote, disait-il, il s'installa à Epinal en 1934 sous l'aile protectrice du docteur Delfour où il apprit ce qu'était la chirurgie de clientèle dans un heureux temps où il existait encore une chirurgie privée, simple et omnisciente en province.

Lorsque la guerre de 1939 vint, mobilisé à Raon-l'Étape comme chef d'équipe chirurgicale, il fut contraint, pour satisfaire les besoins d'une population civile privée de médecin et de chirurgien d'opérer à l'hôpital civil du lieu, beaucoup plus souvent que dans son hôpital militaire plongé dans une relative inaction par la « drôle de guerre ».

Une fois démobilisé, un peu las du rude climat vosgien, n'ayant plus ni domicile, ni clinique requis par les autorités, il en profita pour fuir les misères et les destructions d'Epinal, pour prendre en octobre 1940 la route du Sud et planter sa tente à Arcachon, où il reprit la suite d'un chirurgien âgé qui, d'ailleurs, limitait depuis longtemps son activité au traitement de quelques maux de Pott, faisait quelques plâtres ou ouvrait quelques panaris.

La population d'Arcachon, de 16000 âmes hors saison, était passée, après la débâcle, en quelques semaines à 250000 avec notre camarade comme seul chirurgien, d'autant plus débordé que la zone maritime devenue zone interdite, rendait difficile la concurrence bordelaise voisine.

Épuisé par tant de travail, Cuenot fit, en 1943, une tuberculose pulmonaire qui le laissa dans l'inaction un an et demi mais voulut bien guérir sans séquelle.

Toujours débordant d'activité, en 1950, notre ami créa une seconde clinique purement chirurgicale, réservant l'ancienne aux tuberculoses externes, particulièrement urinaires, où il mit au point un traitement antibiotique fondé sur la numération des éléments figurés de l'urine.

En 1964, en raison de fibrillations auriculaires qui se déclenchaient parfois lorsqu'il opérât, il prit la sage décision de prendre sa retraite.

Toute sa vie, Cuenot fut un solitaire, aimant travailler seul, ne s'occupant que de son travail et de sa famille. Excellent gestionnaire, indifférent aux honneurs et aux mondanités, il éprouvait toujours une vive satisfaction à lutter contre les moulins à vent, à se heurter à toutes les injustices et à toutes les sottises de l'administration. Il fut sur quelques points un précurseur méconnu, refusant dès 1940, lorsqu'ils n'étaient pas nécessaires, les examens radiologiques systématiques, surtout chez la femme gravide.

Vingt ans avant qu'elle devint classique, il avait remarqué l'extrême sensibilité de la cuti au BCG, décrit chez les marins et les poissonniers une sorte particulière d'érysipèle nécrosant à staphylocoque, noté dans les deux sexes la chute de la résistance capillaire dans les 2 ou 3 jours qui suivaient les rapports sexuels et sa permanence dans tous les cas d'avortement à répétition. Il obtint d'excellents résultats dans la cure orthopédique en « youpala » des fracturés du col du fémur et resta un adversaire résolu de toutes les prothèses des fractures du col du fémur chez les vieillards, seule articulation, disait-il, non indispensable grâce à la résistance de la capsule articulaire.

Auteur d'une nuée d'articles sur les sujets les plus divers, citons seulement, pour situer son originalité, un article du Bulletin Général de Thérapeutique d'avril 1931 avec des vues prospectives un peu surprenantes sur les traitements par compétition cellulaire.

Il laissa de nombreux manuscrits, la plupart inédits, de biopolitique ou historiques dont un sur Herschel Grynszpan, terroriste de 1938, sur la véritable origine des Hébreux et quelques monographies sur les succédanés du tabac, les variations saisonnières de la consommation d'oxygène, les variations physiologiques au cours de l'acclimatement et même un petit livre, dans la collection « Planète » sur les maisons hantées dont il eut au cours de sa vie, quelques curieuses expériences (Les certitudes irrationnelles).

L'âge venu, suivant en cela l'exemple de Candide, moitié par hygiène, moitié par intérêt, notre ami cultiva son jardin, prenant un grand plaisir à recevoir ses nombreux petits-enfants dans sa belle propriété d'Arcachon, à faire planter de pins quelques friches et à s'intéresser à tous les problèmes posés par la folie des hommes.

Peut-être à cause de la chance qu'il eût toute sa vie, il était très affecté par les disparitions successives de ses amis, par les malheurs des autres qui épargnent si rarement les fins de vie, par la tristesse des temps présents et à venir et par la lente déchéance qu'entraîne l'âge. Il eût pourtant la joie d'avoir deux gendres et une fille médecins, d'avoir su conserver l'affection des siens et de laisser, chez ceux qui l'ont connu et dans sa clientèle, le souvenir chaleureux d'un ami fidèle et d'un conseiller auquel on se confiait en toute sécurité.

Bulletin de l'Internat



DAILLOUX Michèle (1946-2008)

Michèle Dailloux a fait partie des premières promotions d'internes en biologie et a gravi, avec la modestie qui la caractérisait, les marches qui l'ont amenée à devenir Maître de Conférence des Universités et Praticien Hospitalier à la Faculté de Médecine et au CHU de Nancy. Elle s'était particulièrement intéressée aux infections dues aux Chlamydiae et aux Mycobactéries. Son esprit brillant, son dynamisme et son exigence en toute chose l'avaient fait rapidement devenir une experte reconnue dans le domaine de la microbiologie.

Elle était aussi l'un des piliers du réseau de surveillance épidémiologique des infections à mycobactéries en France, aidée en cela par son équipe et en particulier par Catherine Laurain.

Pédagogue convaincue, elle a contribué par ses cours, d'une clarté exemplaire, à transmettre les bases de notre discipline à de nombreux étudiants en médecine mais aussi à de nombreux autres étudiants du domaine de la santé.

Elle a également formé des générations successives de biologistes qui se souviennent tous de son exigence de rigueur mais aussi de sa passion pour la microbiologie. Unaniment reconnue par ses pairs, elle avait été élue au Conseil Pédagogique de la Faculté de Médecine de Nancy et aussi au Conseil National des Universités où elle siégeait encore il y a peu de temps.

Elle était appréciée par l'ensemble des biologistes, cadres, techniciens et secrétaires tant par la justesse de ses décisions, sa force tranquille, sa ténacité légendaire, sa modestie et aussi, peut-être et avant tout, pour son écoute.

Michèle Dailloux était profondément attachée au service hospitalier public, ce qui l'a poussée, forçant l'admiration de tous, à être encore très présente au laboratoire malgré son état de santé de plus en plus précaire. La vie professionnelle de Michèle Dailloux s'inscrivait dans celle de la vie tout court, animée par le refus du compromis, la sincérité dans l'engagement et la foi dans l'idéal. C'est une grande Dame de la bactériologie médicale qui nous a quittés et qui laissera un grand vide parmi nous.

Professeur A. Lozniewski



DEDUN Robert (1909-1997)

Le docteur Robert Dedun, médecin généraliste, nous a quittés à l'âge de 87 ans. Né à Abaucourt dans la vallée de la Seille, près de Nomeny, d'une famille paysanne, devenu très tôt orphelin, il garda de son origine terrienne un amour profond de la nature et surtout une remarquable simplicité, tout au long de ses brillantes études et de sa vie professionnelle. Ces dispositions naturelles doublées d'une vive intelligence et d'un amour du travail au bénéfice des autres, expliquent son orientation et sa réussite dans la carrière médicale.

Il fut reçu premier au concours d'internat des hôpitaux de Nancy en 1932, grâce à des connaissances acquises précocement et qui devinrent l'essentiel de sa formation et de sa pratique médicales. Pendant ses cinq années d'internat au Centre Hospitalier Régional, dans les différents services de médecine et surtout de pédiatrie et de gynécologie obstétrique, il fut très apprécié de ses maîtres. Il devint, à la salle de garde, par sa présence, par sa participation assidue aux réunions et aux fêtes, le Président admiré du corps des internes, particulièrement recherché et invité grâce à son talent de boute-en-train et de chanteur. Nous ne l'avons jamais connu indifférent, critique ou opposant dans toutes nos manifestations communes. Il fut un témoin de l'amitié qui nous réunissait, et un exemple qui dure encore, après plus de cinquante années de satisfactions et de peines familiales et professionnelles.

Pour une raison indéterminée, peut-être sa timidité et son humilité naturelles, il n'emprunta pas la voie des concours, que laissait supposer son orientation vers l'obstétrique, domaine dans lequel il excellait. C'est un exemple qu'il convient de respecter et même de suivre par ceux qui sont tentés par bien des illusions.

Il choisit de devenir médecin praticien à Dombasle, cité des usines Solvay, carrefour de transports divers, sans pour autant abandonner la fréquentation des maternités ; celle de cette ville et celle de Nancy. Il devint un consultant et un opérateur de choix, n'hésitant pas à se rendre sur les péniches et dans les familles les plus éprouvées.

Médecin généraliste à Dombasle de 1937 à 1975, date de sa retraite forcée, du fait de la maladie, qui devait l'emporter, après une longue et dure période de peine et de lutte. Il fut un médecin généraliste exemplaire jusqu'au bout de sa mission.

Il garda, ce qui est rare et mérite d'être imité, des relations fréquentes avec le Centre Hospitalier de Nancy, s'y rendant pour suivre les malades qu'il y avait envoyés et s'intéresser au devenir de leur affection. Cet intérêt, ce dévouement furent appréciés par les médecins chefs de service, si bien qu'il fut accepté et convié, comme un indispensable collaborateur, par Messieurs les Professeurs de Clinique Médicale Kissel et Duc.

Dans les années 1980, l'enseignement des spécialités au cours du 2^e cycle des études médicales fut complété par un certificat dit de « synthèse clinique et thérapeutique ».

Cet enseignement, qui venait clôturer l'enseignement clinique, était organisé dans les services de « médecine interne » en petits groupes d'une trentaine d'étudiants, sous forme de travaux pratiques, souvent à partir d'observations cliniques et aboutissant à l'élaboration de schémas thérapeutiques adaptés à la médecine clinique pratique. Dedun fut convié au service de Médecine D à participer à cet enseignement. Il s'y consacra bénévolement avec enthousiasme et mit à la disposition des enseignants et des étudiants sa riche expérience pratique, toujours complétée par des mises au point tenant compte des connaissances les plus éprouvées.

Ainsi, avec Dedun, un médecin généraliste se trouvait intégré à un enseignement élaboré en équipe (universitaires et praticiens) préparant directement à la pratique médicale.

Cette expérience nancéienne venait illustrer les réflexions de l'époque sur l'enseignement spécifique de la médecine générale.

En 1984, un 3^e cycle réservé aux étudiants se préparant à la médecine générale fut instauré et la place des médecins généralistes enseignants fut reconnue dans le cadre universitaire. Il est permis de dire que le docteur Dedun fut un devancier de cette innovation capitale et a rendu un éminent service à notre profession.

Professeur L. Pierquin



DELESTRE Joseph (1920-2013)

Le docteur Joseph Delestre est décédé dans sa quatre-vingt-treizième année, le 31 décembre 2012, à son domicile nancéen de Beaugard.

Joseph Delestre était né le 30 décembre 1920 à Nancy. Ayant la vocation médicale, il commença ses études de médecine. Il ne les fit pas dans la capitale lorraine, menacée par la guerre, mais à Angers, d'où sa famille paternelle était originaire. Il retourna cependant à Nancy pendant la guerre pour y faire son internat.

Les combats de la Libération l'y retrouvèrent. Engagé volontaire dans l'Armée De Lattre, il participa au sein du 2^eme Régiment de Tirailleurs marocains à la campagne d'Allemagne, en tant que chirurgien auxiliaire. Ce fut pour lui une expérience extraordinaire. Il opérait nuit et jour.

Démobilisé, ce sportif passionné de tennis termina son internat sous l'autorité des professeurs Hamant et Chalnot. Il arriva à Briey en 1950 et devint chirurgien de la clinique des Mines, poste qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1983.

Travailleur acharné, efficace, ne ménageant jamais sa peine, il est descendu très souvent dans les galeries des mines de fer, du Pays Haut lorsqu'il y avait eu de graves accidents, souvent au péril de sa vie, pour venir en aide aux mineurs.

Il avait épousé Anne-Marie Burguet, d'une ancienne famille lorraine et savoyarde, elle-même médecin gynécologue. Ils fondèrent ensemble une famille nombreuse et unie, cinq enfants,

Brigitte, Philippe dessinateur renommé à L'Est Républicain, Luc, Dominique et Véronique, dix-huit petits-enfants et trois arrière-petits-enfants.

Joseph Delestre, qui était membre associé de l'Académie Stanislas, passionné d'histoire, était un homme discret et modeste, croyant et respectueux des croyances des autres, qui a passé ses trente dernières années de retraite heureuse à Nancy, près des siens, veillé par son épouse les derniers mois de maladie.

Article de l'Est Républicain



FRIOT Jean-Marie (1943-1997)

Le docteur Jean-Marie Friot⁸, PDG de la clinique SaintAndré, vient de s'éteindre à l'âge de 54 ans. Il comptait parmi les grands spécialistes français dans le domaine de la chirurgie de l'oreille. Ses obsèques auront lieu aujourd'hui à 15 h en la cathédrale de Nancy.

Originaire de Neufchâteau où il avait vu le jour le 29 juin 1943, il a fait ses études secondaires au lycée Poincaré à Nancy. Ses études de médecine s'achevèrent par une thèse couronnée d'un prix national en 1973.

Chef de clinique et assistant des hôpitaux au CHU de Nancy (service du Pr. Wayoff), il entre à la clinique Saint-André en 1978 comme spécialiste ORL. Il va gravir tous les échelons pour être nommé à l'unanimité PDG de la clinique Saint-André le 3 juin 1991. Il consacrera cinq ans à moderniser l'établissement. L'apothéose de cette réforme aura lieu lors de la journée « portes ouvertes du 11 mai 1996.

Ce médecin curieux, attentif à la musique, à la peinture, à la politique, à la vie associative s'est aussi passionné pour la chose syndicale. Dès 1979, il entame une activité syndicale à l'association des médecins de Meurthe-et-Moselle. Il en sera membre jusqu'en 1993. Il est élu à l'unanimité en mars 96 président du syndicat national des médecins spécialistes en ORL et chirurgie cervico-faciale.

Article de l'Est Républicain

⁸ Ami du lycée et de la faculté de l'auteur.



GARCIA Jean-Louis (1948-2020)

Jean-Louis Garcia est né en juin 1948 à Oran en Algérie, d'un père Pied-noir et d'une mère lorraine. Rapatrié en France en 1962 avec ses parents, il intègre le collège-lycée Saint-Sigisbert à Nancy, où il obtient son Baccalauréat « Maths Elém » en 1965. D'abord tenté par l'École nationale des chartes, il suit finalement une autre voie en entrant à la Faculté de médecine de Nancy. Il obtient son concours d'internat en 1972 et épouse en 1973 Nicole Dehlinger, future pédiatre, avec qui il aura trois enfants. Il accomplit son internat à Reims, essentiellement au service de Rhumatologie du Professeur Jacques Gougeon, initiateur de son « aventure ostéopathique ». Chaque semaine durant un an, celui-ci l'envoie se former à l'Hôtel-Dieu de Paris auprès du docteur Robert Maigne, qui dirige le premier enseignement universitaire de médecine manuelle et fonde en 1955 le Syndicat National des Médecins Ostéothérapeutes Français (SNMOF).

Jean-Louis obtient son diplôme de médecine manuelle en 1975. De retour à Nancy, pour un clinicat de 2 ans chez le Professeur Gérard Cuny, qui l'encourage vivement, il ouvre une consultation de médecine manuelle au CHU de Brabois, avant de s'installer en rhumatologie et médecine interne en 1980. Sa thèse sur les manipulations cervicales, soutenue en 1977, servira de référence à son enseignement. Très vite reconnu pour l'excellence de son diagnostic clinique, sa dextérité et son sens de la pédagogie, il devient moniteur à l'Hôtel-Dieu. Pratiquant avec compétence et conviction la médecine manuelle, il œuvrera toute sa vie pour sa défense et son développement.

En 1988, il est ainsi élu président du SNMOF, qui devient en 1996, après un vif débat, le SMMOF (Syndicat de Médecine Manuelle - Ostéopathie de France). Il exerce son mandat durant 20 ans, puis poursuit son engagement comme vice-président. Il y défend haut et fort la pratique des manipulations par les médecins, seuls aptes à réaliser un diagnostic médical, mais en 2001 la loi Kouchner ouvre cette pratique aux non professionnels de santé.

Lors de son mandat à la tête du syndicat, il incite les facultés à créer des DIU de médecine ostéopathique et participe aux travaux du Collège des Enseignements de Médecine Manuelle-Ostéopathie (CEMMO). Il fut notamment l'initiateur du CEMMOR à Reims.

En 2015, il est également membre, et un temps président, de la Société Française de Médecine Manuelle Orthopédique et Ostéopathique (SFMMOO).

Il est encore, pendant un mandat, membre du conseil départemental de l'ordre des médecins de Meurthe et Moselle.

Dans les années 1980, il est aussi un des maîtres d'enseignement au sein du GEMME 55, Groupe d'Étude de Médecine Manuelle de Meuse.

Fréquemment sollicité par des groupes associatifs de médecine, en France et à l'étranger, il dispense son enseignement avec beaucoup de talent et de plaisir lors de séminaires et congrès divers, ainsi qu'à la faculté de Créteil aux étudiants ou encore, ces dernières années, à la faculté d'Alger, où il renoue avec bonheur avec ses racines méditerranéennes.

Très cultivé, Jean-Louis était un grand passionné d'histoire, d'archéologie et du monde maritime, également ouvert aux cultures et philosophies orientales. Ses talents culinaires et son coup de crayon, aussi bien pour illustrer ses cours de médecine que pour croquer avec humour le genre humain, faisaient l'unanimité.

Jean-Louis Garcia est parti le 23 septembre 2020, en pleine préparation des cours d'ostéopathie qu'il s'apprêtait à dispenser la semaine suivante à Créteil et à Reims. Les nombreux hommages de ses collègues, de ses élèves et de ses amis témoignent de sa personnalité, riche et attachante. Pour ma part, je perds un ami cher et pense avec affliction à toute sa famille, sa femme et ses enfants.

Professeur B. Legras



GUIBAL Jacques (1897-1961)

Le 18 juin 1961, dans l'horrible accident ferroviaire de Vitry-le-François, Jacques Guibal et son épouse trouvaient ensemble une mort brutale inattendue. La veille encore il opérait, comme tous les jours, dans sa Clinique du Montet, infatigable et sûr de lui, aussi jeune et passionné par son métier que 30 ans plus tôt.

Jacques Guibal était de vieille souche lorraine: son lointain aïeul était le réputé sculpteur du roi Stanislas, l'auteur, entre autres, des fontaines de la place Stanislas ; son père prit sa retraite comme Médecin inspecteur général. Il épousa en 1924, au Palais du Gouvernement, Mlle Madeleine Penet, fille du Commandant du XXème Corps.

Avant d'être médecin, la première guerre mondiale fit de lui un soldat, du reste volontaire; son tempérament bouillant le poussa à interrompre ses études et à s'engager à 18 ans, le 7 juillet 1915. Il fut à Verdun sur l'Aisne, en Champagne et termina la terrible campagne comme lieutenant d'artillerie. Les plus anciens d'entre vous se rappellent encore la croix de guerre qui ornait sa poitrine... et la superbe paire de longues moustaches qui barrait sa figure!

Reprenant ses études à Nancy, il fut nommé externe des Hôpitaux en 1920, aide d'anatomie, puis prosecteur en 1923, chef de clinique du Professeur Michel en 1925, Docteur en médecine en 1926. Il fut major du Chirurgical des Hôpitaux en 1929, lauréat de la Faculté avec le prix d'anatomie et d'histologie, le prix de chirurgie et d'accouchement, le prix de l'internat et le prix de thèse. Ses travaux lui valurent le titre de membre Associé National de l'Académie de Chirurgie en 1936.

Jacques Guibal a participé à l'enseignement de l'anatomie, de la médecine opératoire, de la chirurgie au service du Professeur Michel. Il a assuré le service de consultation de chirurgie de l'Hôpital Central.

Il était chirurgien de l'Hôpital Psychiatrique et de l'Hôpital-Hospice de Pompey où il travailla longtemps avec son beau-frère, le Dr Zivre, lui-même décédé il y a un an. Il fut enfin chirurgien

de la SNCF. N'ayant pas eu la faveur d'être nommé agrégé, après un concours fort disputé, il avait été rappelé à une charge d'enseignement en 1955. Il était heureux et fier de cette reconnaissance. Derrière le mal qu'il soignait, il voyait toujours et d'abord l'homme anxieux et pitoyable, il savait le comprendre, le réconforter et l'encourager par son sourire. Combien ont apprécié sa haute qualité professionnelle bien sûr, mais aussi sa vitalité pleine d'amour du prochain, sa grande conscience et son sens de l'humain : on était son ami tout autant que son malade.

A 64 ans, d'une grande résistance physique et d'une vigueur intellectuelle sans défaillance, il paraissait invincible. A sa clinique du Montet, il tenait des séances opératoires avec une aisance et un brio qui surprenaient ; il aimait son équipe, il aimait ses aides et il s'amusait à voir les plus jeunes d'entre eux accuser parfois une fatigue qu'il ne ressentait pas.

Il avait parfaitement réussi son métier, et aussi bien sa vie privée : ceux qui ont eu le privilège de connaître Mme Jacques Guibal savent ses qualités d'épouse et de mère de huit enfants. Ménage modèle, ils vécurent constamment en complète harmonie, et affrontèrent la mort ensemble comme ils avaient affronté la vie. Plein d'enthousiasme, de bonté, de simplicité, Jacques Guibal a marqué tous ceux qui l'ont connu et restera une des grandes figures du corps médical lorrain.

Bulletin de l'internat



HUMBERT Jean-Claude (1935-2014)

Jean-Claude Humbert nous a quittés à l'âge de 78 ans. Il est né le 7 mai 1935 à Mulhouse.

Il fut maître de conférences d'hématologie et praticien hospitalier au Centre de Transfusion du CHU de Nancy.

Pour effectuer ses études de médecine, il est entré au service de garde du laboratoire central dirigé par Emile de Lavergne, puis a été affecté à la section d'hématologie avec André Peters comme responsable. Puis l'hématologie étant reprise par le centre de transfusion, il a rejoint le CTS (Centre Régional de Transfusion Sanguine) avec Peters.

Nommé dès 1970, au sein du CTS, chef de service chargé de la section cytologie.

C'était un cytologiste de grande valeur très compétent dans le domaine des myélogrammes

Il s'est aussi beaucoup intéressé à l'informatique, il a travaillé un peu avec moi et beaucoup avec le Professeur François Kohler chez qui il a pris un virage vers l'audio-visuel numérique notamment en animant Canal U – Sciences de la santé et du sport.

Il a numérisé toutes les images des ouvrages de pneumologie du Professeur Daniel Anthoine et était devenu un pilier du laboratoire SPI-EAO de la Faculté de médecine tout en réalisant des films des vitraux des églises de Nancy et organisant les apéros de sa paroisse.

C'était un ami et son décès m'a beaucoup attristé

Professeur B. Legras



JACOB Pierre (1907-1972)

Pierre Jacob est né à Plainfaing (Vosges). Il est décédé le 9 janvier 1972 à Caen à l'âge de 64 ans. Il a succombé à une crise cardiaque.

Il fut assistant d'électro-radiologie en 1944 puis chef du service de radiologie (électro-radiothérapie, radiumthérapie, radiodiagnostic) du Centre anti-cancéreux de Nancy (1948-1950). Enfin directeur du Centre anti-cancéreux de Caen (1951-1968).

Il joua un rôle important dans la conception générale de ce Centre et dans la mise en route de ses programmes. On lui doit notamment la mise en service de la première bombe au cobalt dans la ville de Caen.

Le docteur Jacob ne rompit jamais le contact avec ses compatriotes lorrains. Bien au contraire, il aimait les retrouver au sein de l'Amicale des Gens de l'Est dont il fut élu président.



LEGRIS Alfred (1882-1976)

Alfred Legris, né en 1882, fit ses études secondaires au Séminaire de Pont-à-Mousson, dans l'ancien couvent des Prémontrés, remarquable par la qualité du corps enseignant... et l'inconfort des dortoirs. Le jeune Alfred, brillant élève, prit goût aux études littéraires et changea d'orientation après le baccalauréat en plein accord avec sa famille.

Il vint à Nancy s'inscrire à notre Faculté, continua sur la lancée et fut reçu Interne au Concours de 1907 (en 2ème place, en compagnie de Heully, Boeckel, Hamant, Fritsch et Pillot).

Son Maître préféré fut le Professeur Pau Spillmann, à l'enseignement clair et précis, essentiellement pratique, puisqu'alors laboratoire et radiologie n'étaient que de faibles auxiliaires pour le clinicien.

C'était alors l'époque du colloque singulier, où l'hospitalisé - presque toujours un malheureux - ne pouvait guère compter que sur l'intelligence, le flair... et le cœur du médecin qui était fier de le soigner gracieusement.

Vieil interne, puis Chef de Clinique en 1910, Alfred Legris apprenait la médecine à ses cadets, avec son bon sens, son dévouement et sa modestie. Docteur en Médecine en 1912, il s'installe à Nancy en 1914 ; quelques mois après, la guerre commence. Médecin auxiliaire au 2ème Bataillon du 26ème R.I., il voit à ses côtés Maurice Bonnet, simple 2ème Classe d'abord, bientôt lui aussi médecin auxiliaire. Et c'est la bataille du Grand Couronné, avec ses points chauds : la crête de Léomont, le village de Vitrimont, seul endroit où l'on pouvait sous les bombardements d'artillerie, soigner un blessé. Toute la 11ème D.I. était massée dans ce secteur avec de nombreux Nancéiens : Job (promotion 1901), Richard (1905), Mutel (1908), Watrin (1909), Chabeaux (1910). Les routes autour de Vitrimont étaient sous la vue de l'ennemi : aussi les évacuations ne pouvaient-elles se faire que de nuit ; le jour, les blessés étaient entassés dans les caves. Deux obus traversèrent le P.S. du jardin à la rue, pour éclater plus loin, et le billard du café servait de table à pansement. Cet enfer prit fin avec la relève de la 2ème D.I. par d'autres unités, mais les héros de tels combats étaient marqués à tout jamais si bien qu'ils en vinrent à oublier peu à peu les quatre années de souffrance ultérieure.

En 1919, démobilisé, Alfred Legriq reprit sa clientèle, se maria, eut la joie d'avoir neuf enfants à son foyer dont l'un Paul reprit la place de son père et ses belles traditions de droiture.

Peu atteint par l'âge, il vieillit paisiblement malheureusement privé de son épouse et participait régulièrement à la vie de son quartier et de sa paroisse, respecté de tous, aimé de ses clients et de ses confrères.

Le résumé de sa vie tient en une phrase de son vieux camarade Maurice Bonnet : « Si Alfred Legris ne suivit pas la carrière ecclésiastique, la façon dont il exerça la médecine lui permit d'en faire un véritable sacerdoce ».

Le docteur Legris est le père de Marie Antoinette Moreau, femme du dentiste Jean Moreau et tante de l'auteur.

Paru dans la revue de l'Internat



LORRAIN Jean (1930-2007)

Je voudrais évoquer, brièvement, si j'en suis capable, quelques étapes de la vie de Jean Lorrain et rappeler à certains d'entre vous des souvenirs de cet homme et ce médecin hors du commun.

Jean Lorrain a eu une vie pleine. Elle a pourtant été marquée précocement par un terrible événement, la mort dans des conditions dramatiques de son père, médecin, un 15 août, alors qu'il n'avait que 15 ans. Toute la vie de Jean Lorrain, comme celle de son père, a été tournée vers la médecine. Et quelle carrière médicale a fait Jean Lorrain, loin des honneurs !

Reçu brillamment à l'internat en 1954, il a été nommé chef de clinique dans le service des maladies infectieuses à l'hôpital Maringer, puis a passé le concours du médical des hôpitaux.

Il a choisi de quitter le CHU en 1965 pour prendre les rênes de l'hôpital de Saint-Nicolas de Port qu'il a tenu jusqu'à sa retraite et où il a été si apprécié par ses malades et le personnel, tout en exerçant conjointement une carrière de médecine interne à Nancy, rue Isabey, puis rue de Verdun. La première partie de la carrière de Jean Lorrain a été consacrée aux maladies infectieuses et il restera toute sa vie un grand infectiologue. Il s'est intéressé très tôt à la poliomyélite qui faisait rage dans les années 50. Il en a fait son sujet de thèse et s'est battu contre elle avec toute son énergie. Combien de jeunes poliomyélitiques lui ont voué une gratitude sans fin pour les soins qu'il leur a prodigués et encore davantage pour le soutien qu'il leur a apporté. Jean Lorrain a été le premier à pratiquer des trachéotomies à Nancy après avoir été se former à l'hôpital Nestlé de Lausanne, pionnier en la matière.

Le poumon d'acier (quel nom !) n'avait pour lui aucun secret et lui a permis de faire vivre un nombre incroyable de patients atteints de cette terrible maladie. Les couloirs de l'hôpital Maringer raisonnent encore de certaines visites énergiques du Dr Lorrain, mais ils se souviennent aussi de sa gentillesse avec Fernand Néault, petit poliomyélitique de 12 ans, originaire du Doubs qui a appris à écrire avec ses pieds et avait comme plus grand plaisir, celui de dérober le stylo du Dr Lorrain avec ses orteils pendant la visite.

Cette aventure de la poliomyélite a trouvé son aboutissement dans la création du « Voyage de l'Espoir » en 1963, avec l'aide et la ténacité du Dr François Cattenoz dont je salue ici la mémoire. Le Voyage de l'Espoir, pèlerinage des polios de Lourdes, deviendra ultérieurement le pèlerinage international des polios. Quelle aventure pour l'époque ! N'oubliez pas qu'il fallait transporter à Lourdes en train des malades extrêmement fragiles, avec un matériel de réanimation très encombrant pour certains, modifier les horaires des trains, assurer la surveillance pendant le voyage, accueillir les malades à Lourdes, les héberger avec leur matériel. Combien d'heures de travail cela a-t-il demandé pour que le voyage de l'espoir de ces malades se fasse sans incident et ne déçoive pas leur enthousiasme. Mgr Pirolley, évêque de Nancy avait tenu, je le cite, à remercier le Dr Jean Lorrain pour sa science, sa délicatesse d'âme et son dévouement. Jean Lorrain a été décoré de la médaille d'honneur de la ville de Lourdes par son maire Douste-Blazy et c'est bien la seule médaille que Jean Lorrain n'ait jamais acceptée. Tous les malades, les brancardiers de Lourdes dont Jean Lorrain faisait partie, les infirmières, les aides-soignantes lui ont voué et lui vouent encore un amitié et un respect inaltérables.

Je crois que cette mission du Voyage de l'Espoir ne pouvait être accomplie qu'avec la foi en Dieu qu'avait Jean Lorrain et son amour pour la Vierge Marie qu'il a toujours eu en lui. Lourdes a fait partie de Jean Lorrain toute sa vie. Il a rencontré au cours de cette aventure de nombreux médecins français et européens avec lesquels il a créé de solides amitiés. Il faisait toujours partie du comité international d'organisation du pèlerinage des polios et tenait encore l'an passé le poste de secours de Lourdes lors du pèlerinage du rosaire.

Jean Lorrain, pour tous ceux qui l'ont connu, c'était avant tout une formidable énergie qui lui a permis d'être à la fois chef de service de l'hôpital de Saint-Nicolas de Port, d'exercer sa clientèle de médecine générale, d'être expert près la cour d'appel de Nancy, expert de la sécurité sociale, expert de compagnies d'assurance, d'être administrateur de la CARMF, membre de la société française de médecine interne, membre du conseil départemental de l'ordre des médecins et j'en oublie. Les journées de Jean Lorrain commençaient souvent à 4 heures du matin pour se terminer tard dans la nuit. Sa famille en sait quelque chose. Cette incroyable énergie n'était pas vaine cependant, elle était toujours tournée vers les autres, vers sa famille, ses malades, ses collègues et ses élèves.

Jean Lorrain a été un maître de médecine, comme il y a des maîtres de musique : pour Dominique, sa fille, pour Philippe, son fils, pour moi, son gendre, pour Olivier son petit-fils, mais aussi pour beaucoup d'autres qui se reconnaîtront. Pour ses collègues, il était toujours d'un précieux conseil. Jean était un vrai médecin, au sens le plus noble du terme, restant au chevet de ses patients, essayant de leur obtenir des facilités pour leur traitement, se battant pour l'obtention d'emplois. J'ai vu la salle du café du petit village des Vosges où il avait sa maison de campagne se transformer le dimanche en véritable salle de consultation avec les habitants du village venant lui demander des conseils ou essayer d'obtenir plus facilement un matériel médical. Il connaissait tous les habitants du village par leur prénom ou leur surnom. Moi., je regardais et c'était pour moi une vraie leçon de vie. A l'heure où l'évolution technique de la médecine, si indispensable, s'accélère à une vitesse impressionnante, il faut se rappeler de Jean Lorrain et des vertus de la médecine qu'il incarnait : le bon sens, le dévouement et l'humanisme. Sans ces principes fondamentaux de la médecine qu'avait Jean Lorrain, je crains que cette dernière n'évolue pas dans une bonne direction et que le terme de médecin sonne faux et creux dans l'avenir.

Je voudrais aussi évoquer l'homme qu'était Jean lorrain ou tout du moins la façon dont je l'ai perçu. Jean Lorrain avait un esprit brillant et un esprit de synthèse hors du commun. C'était un homme droit. En dehors de sa culture médicale encyclopédique que tout le monde lui reconnaissait, il avait également une très grande culture musicale et historique. Il avait aussi la passion de la botanique. Jean Lorrain était quelqu'un dont on recherchait la compagnie. Il avait une gentillesse naturelle qui était parfois masquée par une certaine rudesse. Il avait toujours un bon mot. Il était fidèle en amitié. Il écoutait les autres. Il n'était pas triste et son énergie interne se retrouvait dans ses conversations. Il était aussi taquin, mais uniquement avec les gens qu'il appréciait fortement. Il adorait sa famille et sa famille le lui rendait.

Professeur François Marçon



LOUYOT Jean (1899-1967)

La carrière de Jean Louyot a suivi une ascension régulière, en conformité avec le développement et l'enrichissement d'une intelligence bien dotée, et avec une très grande délicatesse affective.

Elle a commencé avec l'accession au grade de licencié en philosophie scolastique (avec la mention « cum magna laude »), après avoir bénéficié de l'enseignement de maîtres éminents de l'Institut catholique de Paris. Mobilisé au début de 1918, Jean Louyot a longuement médité sur l'orientation de sa vie pendant trois années passées sous les drapeaux, optant en 1921 pour la carrière médicale.

Au lendemain des épreuves du P C N, il sollicite son admission à l'Hôpital pour occuper ses vacances, et fut reçu par M. le Professeur Vautrin, avec le plus bienveillant accueil, à la Clinique

Chirurgicale B (A ce propos, il est curieux de souligner le contraste de la vie médicale de ce temps avec notre époque, ce service ayant fonctionné au cours des vacances, pendant près d'un mois, avec un Interne et quatre étudiants sortant du P C N !).

En 1923, il remporte le prix d'Anatomie-Histologie, puis en octobre de la même année, est reçu au concours d'Externat. Sans hésitation, il porte son choix, pour son premier stage, sur la Maternité départementale qui fonctionnait alors dans les vieux bâtiments de la Maison de Secours : son zèle et l'expérience vite acquise lui valurent d'être nommé rapidement Moniteur d'Obstétrique (1924-1928), et, plus tard, préparateur de Médecine Opératoire Obstétricale (1931-1936).

Entre temps, ce fut le succès au Concours d'Internat au sortir de la 4^{ème} année. Au lieu de s'absorber d'emblée dans la spécialisation de son choix, Jean Louyot compléta d'abord sa culture en Médecine Générale (Pr. Louis Richon), puis en Chirurgie Générale (Pr. Gaston Michel). C'est dans ce dernier service qu'un phlegmon contracté à l'Hôpital lui valut la Médaille des Epidémies (1929).

En 1930, thèse très remarquée sur la « Rétrodéviation utérine mobile au cours du Post Partum » (172 pages), puis, au cours de l'année suivante, attribution du prix de Gynécologie Alexis Vautrin (1931).

Au cours de la vie estudiantine, le sens et le goût de l'action orientèrent Jean Louyot vers la recherche du contact humain ; l'ascendant qui l'imposait à ses camarades et à ses amis l'éleva, par élection, au poste de Président de la Section de Médecine, puis à celle de Président du groupe des Etudiants Catholiques.

L'interpénétration d'une formation solide, philosophique, littéraire et scientifique, d'une pleine possession des techniques professionnelles, d'une connaissance aiguë de l'esprit et de la conscience humaines, réalisait en Jean Louyot un capital intellectuel complet. Et il ajoutait encore à ces dons exceptionnels, épanouis au maximum par le travail, des qualités de cœur incomparables, indispensables à tout homme d'action, cadrées sous un abord qu'il voulait rude, en Lorrain de bonne souche qu'il était. Mais la misère physique, la moindre détresse morale, pourvu qu'elles soient sincères, vraies, dignes d'être secourues, faisaient évanouir aisément la rudesse des traits et de la grosse voix. Sa compassion, agissante et sans mièvrerie, a sauvé combien de foyers ! Son métier fut une passion qui l'absorba tout entier, et, si rien n'échappait à sa curiosité scientifique, il accorda une préférence toute particulière à la chirurgie gynécologique et surtout à la psychologie de la femme ; la profonde connaissance qu'il eut de cette psychologie, et qui lui permit d'aider tant de malades en difficulté, il en donna un aperçu dans une conférence faite devant les membres du Rotary. C'était l'un de ses sujets préférés.

En dépit de longues nuits privées de sommeil, et passées à la Maternité, il fallait des circonstances exceptionnelles et rares pour le contraindre à se faire remplacer. Les vacances lui étaient inconnues. Et cependant, il trouva encore le temps d'accepter avec enthousiasme la présentation d'un rapport sur l'Insémination artificielle, devant le Congrès Français de Gynécologie de Marseille en 1957; entouré d'une documentation considérable, ayant eu le souci d'interroger, sur le problème moral posé par l'Insémination, tous les Chefs Religieux qu'il put atteindre dans le monde entier, il fournit un rapport très remarqué par ses conclusions pondérées, réfléchies, et conformes aux règles de morale qu'il s'est toujours imposées.

Il trouvait aussi le temps de lire, avec autant d'avidité que de profit, étant atteint, comme son ami Jean Girard, d'une bibliophilie invétérée; chaque moment d'attente (et ils sont nombreux dans la vie d'un accoucheur) était ainsi utilisé. Il eut ainsi une très grande culture sur de multiples sujets,

mais il affectionnait surtout l'histoire et l'astronomie : son goût pour la métaphysique en est la raison.

Très éclectique, l'enseignement l'attirait. Il participa ainsi à la vie de l'Ecole des Sages-Femmes de la Maternité, non seulement quant à l'instruction, mais aussi il ne dédaignait pas d'apporter son expérience dans la réalisation des séances récréatives données chaque année par les élèves de l'Ecole.

La carrière médicale et hospitalière de Jean Louyot est une ascension régulière vers un idéal, mais un idéal aussi vaste que sa culture et que l'éclectisme des dons qu'il avait reçus en partage : idéal du médecin, idéal de l'homme, idéal de l'ami, idéal du chrétien. Celui du médecin peut être dit : il était visible de tous. Celui de l'homme et de l'ami est fait de choses indicibles, que seuls peuvent comprendre et revivre ceux qui ont approché de près cette âme sensible.

L'idéal du chrétien manifesté avec simplicité en maintes circonstances, il en donna une preuve parmi beaucoup d'autres, ce qui allait de pair avec sa bonté foncière et son sens de l'altruisme. Entré avec enthousiasme dans l'Hospitalité de Lourdes en 1922, il acquit la médaille d'argent des Hospitaliers Titulaires en 1929. Il créa, dès 1926, la direction médicale des Pèlerinages du diocèse de Nancy, la conservant et la perfectionnant chaque année : à la manifestation de sa foi, il ajoutait le souci d'assurer aux malades des pèlerinages tout le confort possible souhaitable et la poursuite des soins médicaux indispensables. Seule défense dans sa vie professionnelle, il assura personnellement et sans ostentation, le Service du Train des malades à chaque pèlerinage annuel. Au retour du pèlerinage de 1966, il eut le pressentiment que c'était le dernier. Avait-il ressenti les premiers indices du mal auquel il devait succomber ? Il ne devait plus retourner à Lourdes.

Bulletin de l'internat



MABILLE Hubert (1933-1983)

Le docteur Mabilles est mort à l'âge de 50 ans. Il s'est tué en travaillant à la belle maison qu'il aménageait pour sa famille, à Gorze dans la campagne messine. C'est dans le petit cimetière de Gorze qu'il est inhumé.

Son père, le médecin-colonel Mabilles était chirurgien à l'hôpital Sédillot. Il est mort pour la France, en Algérie. Sa mère, Geneviève Lorta, est issue d'une famille qui a longtemps vécu à Nancy et dans la région messine.

Mabilles a fait ses études secondaires à Poincaré à Nancy, puis à Saint-Clément à Metz. En 1954, suivant les traces de son père, il est entré à l'école des services de santé militaire à Lyon. Il a poursuivi ses études à la faculté de médecine de Nancy. C'est là, qu'au côté du professeur Burg, il, a découvert la médecine nucléaire qui va le passionner.

Le docteur Mabillet servit dans les services de santé de l'armée de l'air en Algérie, puis à Toul et encore à Mont-deMarsan, avant de se consacrer à la recherche en physiologie dans les laboratoires de l'armée de l'air.

En 1969, il entre dans la vie civile pour exercer à la faculté de médecine les fonctions de chef de travaux en physique médicale. En 1972, il est chargé de l'organisation de la médecine isotopique de l'hôpital Bel-Air de Thionville. Il exerce par ailleurs de nombreuses responsabilités à l'échelon de la région.

L'auteur eut le grand plaisir de travailler au côté du docteur Mabillet dans le service du Professeur Burg.



METZ Roland, (1934-1990)

Né à Metz en 1934, Roland Metz fut élève du lycée Henri Poincaré à Nancy : un des anciens de l'époque racontait qu'il était pour ses camarades le conciliateur dans les querelles et celui qui apportait l'apaisement. Cette aptitude devait devenir, dans l'exercice du cancérologue, un don remarquable de paix pour les malades et leurs familles.

Docteur en médecine en 1961, il acquit au cours de l'internat des hôpitaux une grande compétence en médecine interne, car, écrivait-il, « une spécialisation ne peut être que le complément d'une pratique confirmée de clinicien interniste. Notre expérience, en particulier cancérologique, ne fait que le confirmer ». Ainsi, il rappelait volontiers sa formation générale auprès des Professeurs Herbeuval et Larcan.

Des certificats en médecine du travail, en rhumatologie, en électroradiologie, en carcinologie expérimentale, ensuite une ouverture permanente à toutes technologies nouvelles ne devaient jamais ni dévier sa vision globale sur la maladie, ni réduire l'attention à l'homme malade dans la plénitude de ses souffrances.

Le service militaire comme médecin-parachutiste révélait chez cet homme tout en douceur et discrétion un courage certain, le goût de l'effort et du sport auquel il dut renoncer ensuite par manque de temps. Il démontrait aussi une stabilité émotionnelle particulière qui fut plus tard offerte aux malades et aux familles dans l'activité cancérologique qui en demande souvent.

Après l'internat, le docteur Metz contribua largement à la création de la radiothérapie à la Polyclinique de Gentilly. Parallèlement, il avait une activité de médecine interne au Centre Alexis Vautrin, qui se trouvait dans ses anciens locaux et ne comportait pas, à cette époque, de service de médecine. Au jeune directeur que j'étais, il déclara vouloir renoncer à son activité de radiothérapie, aussi bien qu'à tout secteur privé, comme c'était déjà la règle des Centres Anti-Cancéreux français. Il voulait se consacrer au traitement général des tumeurs étendues, dans le nouvel établissement projeté à Brabois.

Nos succès s'arrêtaient alors à la radiothérapie et à la chirurgie appliquées sur le territoire d'origine de la maladie. Je lui faisais observer combien la voie du traitement général à laquelle il voulait entièrement se consacrer était austère. Mais sans doute y avait-il chez lui un appel intérieur, pour soigner, soulager, accompagner les malades qui avaient dépassé le stade de la curabilité. Il persista dans sa décision. Ce fut une chance que d'intégrer à l'équipe en voie de formation son expérience cancérologique déjà solide.

Il devint ainsi, dans la région lorraine, le pionnier d'une discipline naissante, le créateur d'un service d'oncologie des tumeurs solides, auquel il devait donner un développement technique et scientifique considérable en hospitalisation traditionnelle et de jour, en consultation et en soins ambulatoires.

Il a institué l'usage de médicaments hormonaux et chimiques toujours nouveaux et de plus en plus efficaces ; et finalement ce fut une grande joie pour lui de contribuer à la guérison d'un nombre croissant de malades.

Travailleur infatigable, Metz fut constamment en quête, à travers les publications scientifiques et rencontres médicales, des ressources médicamenteuses les plus récemment éprouvées. Il donnait régulièrement, avec ses collaborateurs, les résultats émanant de l'expérience de son service.

Le docteur Metz est l'auteur de 200 publications scientifiques et autant de communications relatives à des domaines variés de la cancérologie. Son exercice l'a conduit à s'intéresser aux tumeurs et métastases osseuses, aux hypercalcémies néoplasiques, aux complications osseuses des traitements anti-cancéreux et à leurs traitements. L'essentiel de ses travaux porte toutefois sur les tumeurs des voies aéro-digestives supérieures et sur les tumeurs germinales. Il s'est également intéressé aux lymphomes, aux cancers du sein et aux modalités nouvelles d'administration de la chimiothérapie, voies intraartérielle, intracavitaire, ou continue. Il a participé à de nombreux essais multicentriques évaluant l'efficacité d'agents cytostatiques nouveaux, en particulier au groupe « Screening » de l'Organisation Européenne de Recherche sur le traitement du cancer et au Groupe médical du traitement des tumeurs de la Fédération Nationale des Centres de Lutte Contre le Cancer. Il a été coordinateur d'essais portant sur l'hormonothérapie des cancers de la prostate et du sein, sur la chimiothérapie des cancers du sein et sur l'utilisation antiémétique des antisérotonines.

Il a livré son savoir et son savoir-faire à de nombreux étudiants et médecins-stagiaires. Il a fait preuve d'une disponibilité sans limites, pour informer et conseiller d'innombrables confrères dans leur exercice quotidien, dans cette médecine très difficile, utilisant les médicaments spécifiques et élaborant la façon complexe de les administrer. Il a formé de multiples élèves dont plusieurs sauront poursuivre avec compétence les tâches de soins, d'enseignement et de recherche.

Il acceptait le harcèlement permanent des appels téléphoniques, dans un exercice qui y expose grandement, avec une patience et une disponibilité qui forçaient l'admiration de ceux qui en étaient témoins.

Dans l'activité quotidienne il était un soutien permanent pour la concertation médicale pluridisciplinaire. Il savait susciter tous recours de traitement possible, même à rencontre des causes les plus défavorables. Il avait une manière très discrète, mais très convaincante d'argumenter en touchant aussi bien le cœur que l'intelligence. Quelquefois, dans ses relations avec les confrères, il recourait à un humour assez britannique, sans jamais imposer son avis. Avocat infatigable des causes les plus difficiles, il fut un exemple de ténacité pour l'équipe de soins ; il anima ainsi, pendant 20 ans, une équipe d'infirmières et de médecins, dévolus de cœur et d'intelligence à leurs tâches. Comme directeur, j'ai reçu d'innombrables remerciements et

témoignages des malades et des familles sur la qualité des soins et de l'accueil du Docteur Metz, de ses collaborateurs et de ses collaboratrices.

Le destin a voulu qu'il vive dans sa propre personne une épreuve comparable à celle qu'il avait rencontrée chez de nombreux malades. C'est alors que le médecin, l'homme intérieur a donné plus que jamais la plénitude de ses capacités exceptionnelles de patience, de maîtrise de soi, de discrétion et d'acceptation. L'objectivité totale, sémiologique et thérapeutique, fut complète vis-à-vis de lui-même. Il n'y eut jamais de repli sur soi ; la générosité professionnelle fut maintenue constamment. Ce fut là un enseignement pour tous, une très forte confirmation du dépassement possible de l'homme sur lui-même, un don gratuit marqué d'une chaleur et d'une lumière qui viennent d'ailleurs.

Cette générosité se traduisait bien sûr par une austérité des horaires de travail, qui empiétaient sur les soirs, les samedis et les dimanches. Il faut remercier chaleureusement Madame Metz et ses fils pour les sacrifices qu'ils ont acceptés.



REMIGY Emile (1925-1961)

Dans le deuil qui a brutalement frappé Nancy et son corps médical, par suite de la catastrophe ferroviaire de Vitry-le-Francois. le 18 juin 1961, la Faculté de Médecine, les Hôpitaux et le Centre de Transfusion de Nancy sont éprouvés de manière particulièrement cruelle.

Ayant été parmi les premiers animateurs du Centre Régional de Transfusion dès 1949, devenu Chef de Laboratoire et Directeur-adjoint de cet Organisme, ainsi que Chargé de Cours d'Hématologie et Transfusion à la Faculté, Licencié ès Sciences par trois Certificats, dont celui récemment acquis de cristallographie, auteur de nombreuses publications concernant l'hématologie, le Docteur Emile REMIGY venait d'être déclaré admissible à la Section d'Hématologie du Concours d'Agrégation des Facultés de Médecine. Nous nous étions ensemble réjouis de ce beau succès, et il m'avait affirmé de manière touchante son désir de rester fidèle à Nancy, où il n'y avait cependant pas de poste d'agrégation de la spécialité, plutôt que de continuer les épreuves jusqu'à l'admission, ce qui l'eût à peu près sûrement conduit à une proposition pour une ville lointaine. Retournant à Paris pour aider des camarades qui poursuivaient le Concours, et assister à leurs épreuves ainsi qu'à une séance de la Société Française d'Hématologie dont il était membre assidu, il voyageait eu compagnie d'un ami de longue date, le Docteur Guibal, dont il avait été longtemps assistant, dont il était hautement apprécié, et qui se faisait un plaisir de s'entretenir avec lui pendant le trajet. Quelques instants plus tard une mort tragique les réunissait. Et l'on peut dire d'Emile REMIGY qu'il est tombé au champ d'honneur de l'Hématologie française. En pleine force de l'âge, en pleine possession de ses moyens, il en était un des jeunes espoirs.

C'est grâce à la persévérance soutenue de son enthousiasme, de son travail désintéressé, qu'il en était arrivé là, ayant débute par la Transfusion et la Réanimation, puis spécialisé « coagulationniste » au point qu'il faisait office de consultant et de thérapeute écouté dans les divers services hospitaliers, à l'occasion de syndromes hémorragiques graves ou difficiles à classer. Il était passionné de tout ce qui avait trait à l'hématologie : très doué pour le laboratoire, il mettait méticuleusement au point des techniques nouvelles ; saisissant en un clin d'œil, dans la luxuriance des publications, les idées neuves et les voies d'avenir, il lisait sans trêve et ordonnait ses fichiers ; son esprit de recherche qui ressort de ses publications, sa soif de comprendre les mystères de la biologie, sa largeur de vues aussi bien cliniques que scientifiques, faisaient de lui un remarquable enseignant. Vivant sa conférence, il la faisait, grâce à son exposé, à ses gestes, à ses dessins, vivre à ses auditeurs. Il faisait partie de cette pléiade de jeunes maîtres qui entraînent nos étudiants et suscitent parmi eux de nouvelles vocations. Et plus il perfectionnait ses connaissances, plus se développaient en lui les qualités de dévouement dont il avait fait preuve dès ses premiers contacts avec le malade et avec le travail hospitalier. Donneur de sang jusqu'à la veille exactement de la catastrophe qui devait l'emporter, il se dépensait sans souci de l'heure, ni du calendrier, faisant bien avant la lettre et au delà de toutes prévisions administratives, un plein temps qu'il entendait maintenir. Dans le traitement de l'hémophilie auquel il avait consacré sa thèse de Doctorat, il donna sa pleine mesure, typant et dosant les divers cas régionaux, suivant de très près les hémophiles hospitalisés, sauvant la vie à plusieurs d'entre eux en des circonstances particulièrement délicates, et s'intéressant aussi à leur éducation, à leur formation technique, en vue de classement dans des professions compatibles avec leur maladie. Il était très assidu aux réunions de l'Association des Hémophiles à Paris, afin de remplir au mieux cette tâche médico-sociale difficile. Que d'instantanés passés à soigner ces enfants si fragiles, et bien d'autres, en particulier les nouveau-nés atteints de maladie hémolytique ou d'ictère grave des prématurés, à pratiquer des exsanguino-transfusions, à débrouiller en vue d'une thérapeutique active des syndromes hémorragiques inusités, à instruire des familles, et tout ceci au milieu des incessantes obligations journalières qu'imposent la direction d'un laboratoire de Centre régional de Transfusion, ainsi que l'enseignement. Mais c'était toujours dans la sérénité joyeuse d'une mission bien remplie. Il suivait sa voie toute droite, sans faiblir, sans se laisser décourager par les obstacles, lesquels tour à tour tombaient, de même qu'étaient enfouies dans le passé - et il n'en parlait qu'à mots couverts - les dures épreuves de sa vie de Lorrain.

Un jour il m'écrivait qu'au Centre de Transfusion se trouvait réalisé, selon une expression maintenant un peu galvaudée, le rêve de sa vie. C'était bien vrai, il avait là exactement sa place, il l'occupait pleinement, goûtant le bonheur d'une vocation suivie. Il avait aussi, avec Mme Remigy qui comprenait et partageait sa vie de labeur, et fut blessée à ses côtés, réalisé le rêve d'un foyer exquis, où grandissaient quatre enfants, sujet de leur tendre sollicitude.

Car une affection gaie et agissante était un des traits de ce beau caractère d'homme. Ses amis savaient ne jamais trouver en défaut sa serviabilité, son égalité d'humeur et sa gentillesse. Auprès de nos collaborateurs du Centre de Transfusion et de la Clinique Médicale A, il savait, avec l'ordre, la discipline et la rigueur dans la tâche quotidienne, concilier l'indulgence, la patience et la bonté, et il possédait cet art subtil d'entretenir dans nos équipes de travail un inestimable climat confiant, gai et quasi familial.

On ne saurait exprimer totalement l'instinctif sens du beau qui lui faisait admirer en littérature, en décoration, en musique, des œuvres sélectionnées par un goût très sûr, très ouvert, quoique sans

outrance, aux tendances modernes. Sur ces sujets qu'il affectionnait, s'entretenir avec lui était toujours une détente et un enrichissement.

Aussi est-ce unanimement que les nombreux témoignages de sympathie reçus à l'annonce de la tragique nouvelle portent la marque non seulement de l'estime et de l'admiration, mais encore de l'amitié.

Il sut, quand l'heure fatale sonna, regarder, pleinement lucide, le destin en face. Quand il eut, en médecin-réanimateur averti, pris conscience de l'impossibilité de sauver son corps blessé, il ne voulut plus penser qu'aux valeurs spirituelles, celles qui nourrissent et élèvent l'âme. Il affirma sa foi, qu'il n'étalait jamais ostensiblement, mais qui était partie intime de son être. C'est un impérissable souvenir pour tous ceux qui alors l'entouraient. Ses derniers instants furent un sommet. Quel déchirement de perdre en route un pareil compagnon, mais aussi quel exemple !

Professeur P. MICHON



SCHOUMACHER Pierre (1922-2010)

Pierre Schoumacher est né à Metz. Il fit ses études secondaires au Lycée Fabert. A la suite de la débâcle de 1940 et de l'annexion de la Moselle, il passa son baccalauréat à Clermont-Ferrand. A 18 ans, il s'est installé à Nancy pour entreprendre le curriculum des études de médecine. Il réussit le concours d'externat des hôpitaux en 1943, puis celui d'internat des hôpitaux en 1947. Il a passé sa thèse le 2 avril 1954 sur le thème « De l'utilisation des radiations dans le diagnostic des tumeurs du sein », un sujet très novateur à l'époque et dans la ligne du diagnostic précoce ouverte par le professeur Gros de Strasbourg.

Schoumacher avait acquit en fin d'internat plusieurs certificats de médecine industrielle et de travail, de médecine légale, de biologie des sports, de génétique. Dix années de pérégrinations hospitalières et d'études diverses lui valurent l'acquisition d'une culture médicale très étendue avant son engagement en 1952 dans la spécialité d'électroradiologie et avant sa dévotion entière au Centre Régional de Radiothérapie qui devint en 1974 le Centre Alexis Vautrin du nom de son fondateur en 1924 (Centre Régional de Lutte contre le Cancer de Lorraine). Il y exercera successivement les fonctions d'interne, d'assistant, de chef de consultation, puis de chef du service de radiothérapie à partir de 1971, parallèlement à la chefferie de curiethérapie assurée par le docteur Monique Pernot.

Schoumacher était de tempérament fort discret, ne s'imposant que par ses qualités car on ne pouvait pas ne pas remarquer ses connaissances étendues, son jugement clinique et sa réflexion scientifique. Elles furent bien utiles pour initier et accompagner le fabuleux développement de la spécialité radiologique à partir de 1955 tant en imagerie qu'en radiothérapie des cancers.

Le docteur Schoumacher s'imposait aussi pour l'enseignement : Chef de Laboratoire (de 1960 à 1969), Maître de Conférence (de 1969 à 1972), Chargé de Cours Complémentaires jusqu'à ce qu'une législation de limite d'âge lui interdise inopinément de passer le concours d'agrégation pour le poste que lui destinait le Doyen Beau en électroradiologie. Il poursuivit alors sa carrière universitaire comme Professeur Associé en assurant d'innombrables enseignements aux futurs médecins et spécialistes en cancérologie et en radiothérapie. Il contribua largement à la formation de jeunes radiothérapeutes qui essaimèrent plus tard leur compétence dans la région lorraine et au-delà, tel le Pr. Pierre Bey qui fut plus tard directeur du Centre Alexis Vautrin à Nancy, puis de la section clinique de l'Institut Curie à Paris.

On relève près de 150 publications ou présentations scientifiques dont Schoumacher assumait lui-même l'essentiel du travail. 89 d'entre elles sont répertoriées sur le site PubMed. Elles concernent les irradiations des cancers aéro-digestifs supérieurs, ceux du col utérin, du sein, et d'autres localisations plus rares dont il fallait alors évaluer de manière précise la radiosensibilité. Plusieurs concernent les irradiations avec l'accélérateur linéaire de 4 Mev qui fut installé, premier en France, à Nancy. On relève aussi plusieurs participations à des livres ou traités de radiothérapie entre 1953 et 1963.

Pierre Schoumacher partit en retraite en 1987 ; ce fut une retraite paisible consacrée à son épouse, à ses 4 enfants Christine, Jacques, Sylvie et Gilles et ses 8 petits enfants. Il est enterré à Bar-le-Duc après des obsèques à l'église St. Jean. Tous ceux qui l'ont connu, consulté ou qui ont travaillé avec lui, gardent le souvenir de sa compétence, de sa rigueur scientifique, de sa disponibilité et de son humanité⁹.

Professeur C. Chardot



VERNIER Paul (1880-1958)

Après avoir été reçu bachelier en 1897 et licencié ès Sciences naturelles en novembre 1902, Vernier s'inscrit à la Faculté de Médecine de Nancy, où il devient préparateur de la chaire d'Histologie du professeur Prenant jusqu'en 1905.

Reçu interne des hôpitaux de Nancy en 1907, il devient chef de clinique d'ophtalmologie de novembre 1908 à octobre 1912. En 1910, il soutient sa thèse de doctorat qui lui vaut le prix des thèses et la médaille d'or de la Faculté. En même temps que son clinicat, il exerce les fonctions d'inspecteur oculiste adjoint des Ecoles de la ville de Nancy.

⁹ L'auteur a eu le plaisir d'apprécier Pierre Schumacher durant les 2 ans pendant lesquels il fut assistant au Centre anticancéreux.

Parallèlement, il entre en novembre 1907 comme préparateur au laboratoire de Matière médicale à l'Ecole de Pharmacie et y restera jusqu'en octobre 1913. Il obtient le diplôme de pharmacien de 1ère classe le 27 janvier 1912. Quittant les fonctions de préparateur, il devient chef des travaux pratiques de Microbiologie et de Parasitologie à l'Ecole le 1er novembre 1913 et se trouve chargé du cours d'hygiène.

Il est nommé chef du laboratoire de bactériologie des cliniques de l'hôpital, la même année. Après-guerre, il exerce de 1919 à 1946, une double fonction : la première consiste en des enseignements donnés tous les matins à l'Ecole et la deuxième en des consultations d'ophtalmologie à son domicile les après-midi. L'enseignement qu'il donne reste le même qu'auparavant.

En 1929-1930, il reçoit la charge du cours complémentaire de Zoologie et de Parasitologie, en remplacement du cours d'Hygiène. Il assurera cette fonction jusqu'en 1944. De plus, il assure l'enseignement de l'Anatomie et de la Physiologie humaines de 1940 à 1945.



VOILQUIN Jean-Pierre (1928-2009)

Jean-Pierre Voilquin nous a quittés au terme d'une longue maladie. Ses obsèques ont été célébrées à Maconcourt, le village dont il fut le maire pendant quarante deux ans (1959-2001).

Né en 1928 à Douai, il avait fait ses études de médecine à Paris et s'était installé en 1955 comme médecin généraliste à Vicherey dans les Vosges où il devait créer en 1964 la première maison médicale en milieu rural.

Pionnier infatigable de la Formation Médicale Continue, il y avait rapidement pris des responsabilités régionales puis nationales. Convaincu de la nécessité du rapprochement de la médecine générale avec la Faculté de médecine, il a contribué dès 1973 à la mise en place du stage chez le praticien, puis à partir de 1981 de l'enseignement du 3ème cycle de médecine générale. Passionné de pédagogie, il avait été l'un des premiers nommés Professeur Associé de médecine générale en 1991, fonction qu'il exerça jusqu'à sa retraite en 1995.

Fier de son métier de médecin généraliste, il a œuvré tout au long de sa carrière au service de la médecine générale comme discipline avec son savoir, son enseignement et sa recherche. Homme de culture et de dialogue, il savait écouter et encourager. Ceux qui l'ont connu se souviendront de son talent de conteur et de sa belle écriture méticuleuse. Son enthousiasme et son amitié auront marqué des générations de médecins généralistes auxquels il a communiqué son souci d'exigence pour sa discipline et son goût de l'enseignement.

Professeur A. Aubrege



WAUTHIER Marie-Thérèse (1929-1960)

Née à Metz, Marie-Thérèse Wauthier suivit son cursus médical à Nancy, passant sa thèse de docteur en Médecine en 1953, puis se présenta au difficile concours de l'Internat auquel peu de femmes étaient candidates et qu'elle réussit brillamment en 1955. Au cours de ses stages, elle bénéficia de l'enseignement du Professeur Abel, en médecine générale, puis du Professeur Louyot en rhumatologie, avant d'arriver au Service des Maladies infectieuses de l'Hôpital Maringer dirigé successivement par le docteur Pierre Gerbaut puis par le docteur Jean Lorrain.

En 1957, de nombreux cas de poliomyélite sont détectés en Lorraine. Les malades atteints sont hospitalisés dans un secteur de l'Hôpital Maringer, situé entre l'Hôpital Fournier (Dermatologie) et l'Hôpital Villemin (Pneumologie). A Maringer, le Service des Maladies infectieuses occupe un bâtiment allongé, situé au rez-de-chaussée, édifié au cours de la Grande Guerre pour y accueillir les blessés ayant besoin d'une rééducation ou d'appareillage. C'est dans ces locaux rapidement adaptés que sont accueillis les patients. Les chambres sont peu spacieuses, occupées par une ou deux personnes. Le personnel soignant se dévoue sans compter et la fatigue gagne chacun progressivement. Cela s'appelle de nos jours le « burn-out ». Parmi les sœurs de Saint-Charles présentes dans les hôpitaux, Sœur Dominique, très active malgré son âge, sera surnommée « l'ange des polios ».

Marie-Thérèse Wauthier termine son internat dans ce service. Afin de faire bénéficier quelqu'un d'autre d'un vaccin dont le nombre était limité, elle ne se fait pas vacciner. Malheureusement cette situation la rend vulnérable et, malgré toutes les précautions prises, elle contracte rapidement cette terrible maladie. Elle qui se dévouait pour tous ceux qui en étaient atteints se retrouve hospitalisée à son tour, avec des atteintes neurologiques et respiratoires majeures. Son calvaire durera plusieurs années. Elle est entourée des soins attentifs de tout le personnel soignant. Fiancée à un médecin qui avait passé l'internat quelques années avant elle, et sachant la gravité de son mal, elle le délivra de son engagement, mais le Docteur Robert Dornier, Assistant des Hôpitaux et gastroentérologue ne se résolut pas à l'abandonner et continua à la voir très régulièrement, ce qui contribua à adoucir sa fin. Elle bénéficia aussi en permanence pendant ces longues années de la présence de sa mère à ses côtés.

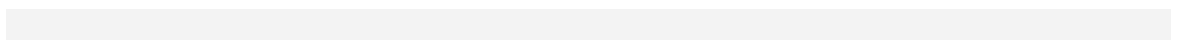
A cette époque je débutais mon externat au Service de dermatologie du Professeur Jean Beurey. Nous étions régulièrement appelés pour avis dans les services voisins. C'est à cette occasion que j'ai pu, à plusieurs reprises, apercevoir par une porte entrouverte cette jeune femme sur son lit de souffrance, m'interdisant cependant d'entrer, par discrétion, car je ne la connaissais pas personnellement. Je dois avouer que cela m'avait énormément impressionné.

Après une lente et terrible agonie Marie-Thérèse Wauthier s'éteignait le 26 août 1960. Elle avait trente ans. Elle était jeune et belle et laissa derrière elle le souvenir d'une personne chaleureuse et dévouée, exerçant sa profession médicale avec passion et compétence.

Quelques témoignages lui ont été consacrés. Un article dans la presse (Le Monde), un hommage dans les publications de l'Internat des Hôpitaux de Nancy, une plaque dans un service hospitalier. Lors de ses obsèques, le 29 août 1960, elle reçoit du représentant du Préfet de Meurthe et Moselle les insignes de « Chevalier dans l'Ordre de la Santé publique ». Un hommage lui fut rendu, par l'Académie nationale de Metz, le 10 novembre 1960, au titre de « Prix de la vertu ». Curieusement, l'année suivante, dans la cadre d'une campagne pour « magnifier l'engagement des Filles de France », la commune de Saint-Jean-de-Luz baptisa une de ses artères « Rue du Docteur Marie-Thérèse Wauthier ».

Sans doute rares sont maintenant ceux qui ont croisé ou aperçu Marie-Thérèse Wauthier. Le Professeur Jean Floquet, fit quelques gardes dans ce service. Son épouse Andrée Floquet y occupa brièvement un poste d'externe. Ayant eu le triste privilège d'être le témoin involontaire de sa lente disparition, je tenais à rappeler le nom de Marie-Thérèse Wauthier, qui fut « médecin et héros ».

Docteur Jacques Vadot



INTERNES MORTS POUR LA FRANCE

Guerre de 1914-1918



LONG-PRETZ Adolphe, né en 1878, à Publier (haute-Savoie), Interne en 1901, mort le 4 septembre 1914 à Nancy.



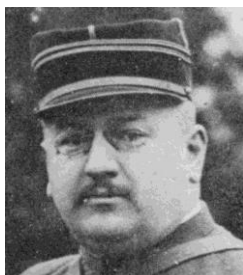
OBELLIANE Paul, né en 1883 à Magny (Moselle), Interne en 1906, mort le 14 septembre 1914 à Suippes.



THIRY Charles, né en 1870, à Nancy, Interne en 1895, mort le 30 janvier 1915 au Bois-le-Prêtre.



SCHMITT Pierre, né en 1886, à Autrey, Interne en 1912,
mort le 9 mai 1915 à Carency (Artois).



VIGNERON Victor, né en 1875, à Praye-sous-Vaudémont, Interne en 1899,
mort le 9 octobre 1918 à Nancy.



ROHMER André, né en 1887, à Nancy, Interne en 1911,
mort le 28 janvier 1919 à Darmstatt.

**Discours du Docteur Ganzinotty,
Président de l'Association des Internes et anciens Internes de Strasbourg et de Nancy
24 Juin 1922**

A l'occasion de l'inauguration dans la cour d'honneur de l'Hôpital Central du bas-relief du sculpteur J. Carl destiné à commémorer le souvenir des internes et anciens internes des hôpitaux de Nancy morts pour la Patrie.

Vous, **Adolphe Long-Pretz**, interne de la promotion de 1901, après avoir erré à travers les mers lointaines, pendant trois années, comme médecin sanitaire maritime, vous avez cru aborder pour toujours dans cette petite ville de la Haute-Savoie, où vous avez exercé votre profession avec la

plus grande distinction et le plus grand dévouement, entouré de l'estime de la population et des tendres soins d'une jeune épouse. Vous êtes parti, comme médecin aide-major de 1ère classe, avec le 230ème régiment d'infanterie. Moins de quatre semaines après, le 28 août 1914, vous étiez blessé par un éclat d'obus à l'épaule droite, à Remenoville, devant Gerbéviller, au moment où, en plein champ de bataille, vous donniez vos soins à votre colonel grièvement blessé. Cette blessure, légère en apparence, se compliquait, quelques jours après, d'un tétanos foudroyant ; envoyé immédiatement à la clinique d'un des grands chirurgiens de notre Faculté qui fit tout ce qu'il put pour vous disputer au trépas, vous avez succombé à cette terrible maladie, le 4 septembre 1914, traçant ainsi à vos camarades la voie sanglante du sacrifice suprême.

Vous, **Paul Obellianne**, interne de la promotion de 1906, aide-major de 1ère classe au 20ème bataillon de chasseurs à pied, vous avez passé de votre cher Blâmont, où, médecin praticien distingué, vous aviez conquis le cœur de tous vos malades, à ce champ de bataille de Suippes, où une balle aveugle et stupide vous ferma les yeux au moment où vous donniez vos soins à un chasseur blessé, le 14 septembre 1914.

Cette première douleur, que vous avez causée à votre pauvre mère, fut la première station du pénible calvaire qu'elle eut à gravir pendant cette horrible guerre qui lui a tué ses trois fils.

Vous, **Charles Thiry**, interne de la promotion de 1895, aide-major de 1ère classe de territoriale, médecin distingué et praticien très recherché, votre âge semblait devoir vous tenir éloigné de la guerre de tranchées, et autorisait les vôtres à conserver l'espoir de vous voir rentrer un jour dans votre foyer.

Donnant un libre cours à votre ardeur guerrière, vous avez demandé et obtenu d'être attaché à une brigade d'artillerie de la fameuse 73ème division de réserve, chargée de la défense du Bois le Prêtre. Vous étiez heureux et fier de vivre de la vie du combattant, de vous dévouer à ceux qui tenaient bon devant les attaques furieuses de l'ennemi, de vous sentir, comme les camarades plus jeunes, plus près du danger.

Une balle vous tua, dans un boyau de tranchée, où, dédaignant toute prudence, sans peur et sans reproche, marchant la tête haute, vous sembliez défier un ennemi, hélas! toujours aux aguets.

Et vous, **Pierre Schmitt**, interne en exercice de la promotion de 1912, médecin auxiliaire au 44ème bataillon de chasseurs à pied, vous avez passé presque sans transition des cliniques chirurgicales de vos maîtres, MM. les professeurs Weiss et Jacques, aux violents combats qui ont eu pour théâtre la région de Douai et pour acteurs les poilus de la division Fayolle.

Vous avez été aussi téméraire, aussi brave, aussi courageux que les plus téméraires, les plus braves, les plus courageux d'entre eux, et vous avez forcé leur admiration.

Vous avez ainsi mérité qu'un grand chef vînt attacher sur votre poitrine la médaille militaire, devant votre bataillon, en une nuit noire, tout près du front.

Et cette vie de prouesses légendaires et de dévouement absolu à vos hommes, vous l'avez poursuivie, sans un moment de défaillance, jusqu'au 9 mai 1915, jour de l'attaque et de la prise de Carency. En pleine victoire, alors qu'avec la vague d'assaut, vous alliez franchir le parapet d'une tranchée ennemie, vous avez eu le cœur traversé par une balle de mitrailleuse et vous êtes tombé sans pousser un cri.

Après ces héros frappés à mort sur le champ de bataille, en voici deux autres, que la balle meurtrière a respectés, que cependant la mort guettait au chevet de leurs malades.

Victor Vigneron, interne de la promotion de 1899, médecin-major de 2ème classe de réserve, vous occupiez pendant la paix une situation enviable ; aux soins d'une nombreuse clientèle s'ajoutaient d'importantes fonctions, dont, en raison de vos connaissances spéciales, vous aviez été chargé. Dans les derniers temps de la guerre, vous étiez à la tête, comme médecin chef d'une ambulance du fort de Frouard, d'un important service de maladies contagieuses; lors de l'épidémie de grippe qui sévit peu de temps avant l'armistice, terrassé par la contagion, vous êtes venu mourir à l'Hôpital Sédillot, le 9 octobre 1918.

Et vous, **André Rohmer**, interne de la promotion de 1911, chef de clinique ophtalmologique à la Faculté, aide-major de 1ère classe au 79ème régiment d'infanterie, une auréole faite de témérité, de magnifique courage, de dévouement incessant pour le soldat, vous entourait comme d'une gloire, dès les premiers jours de la guerre.

La croix de chevalier de la Légion d'honneur vous fut donnée le 2 juin 1915, après les terribles combats de l'Artois, où vous avez montré, au plus haut degré, les qualités du soldat et du médecin. Et plus tard, vous avez encore grandi votre rôle de médecin militaire en exerçant votre puissance suggestive sur les soldats de votre bataillon à qui vous enleviez, par votre parole et votre exemple, la crainte de la mort, la veille des combats meurtriers.

Mais vous avez été blessé par les gaz toxiques au début de l'année 1918, et votre santé s'en était ressentie au point que vous avez dû quitter votre cher 79ème pour un service d'ophtalmologie ; sur le Rhin, où nos armées s'étaient portées d'un élan victorieux, votre ambulance fut désaffectée et envoyée à Darmstadt, pour y recueillir les anciens prisonniers alliés malades. Médecin de l'hôpital de cette ville, vous avez contracté le typhus, auquel vous avez succombé, le 29 janvier 1919, entouré de tous les vôtres accourus à votre chevet et assistant impuissants à votre agonie. Cette épreuve n'était ni la première ni la dernière de celles qui devaient briser le cœur de votre pauvre mère, pour laquelle la destinée fut réellement trop cruelle.



SIMONIN Jean, né en 1887, à Nancy, Interne provisoire,
mort le 13 décembre 1914 à Seicheprey

A côté des anciens internes titulaires, dont nous venons d'honorer la mémoire, nous devons un souvenir ému à un de leurs camarades que le concours n'avait pas fait leur égal, qui cependant, en qualité de premier interne provisoire, remplit avec la plus grande distinction les fonctions d'interne à la Maternité, pendant l'année 1905-1906 : je veux parler de **Jean Simonin**, aide-major de 1ère classe au 167ème régiment d'infanterie. Sa mort héroïque dans le poste de secours de Seicheprey, où il fut tué d'un éclat d'obus, le 13 décembre 1914, l'a fait l'égal de nos camarades ; comme eux, il est tombé au champ d'honneur ; comme eux, il aimait ses blessés et était plein d'attentions pour eux ; comme eux, il était aimé de ses poilus.

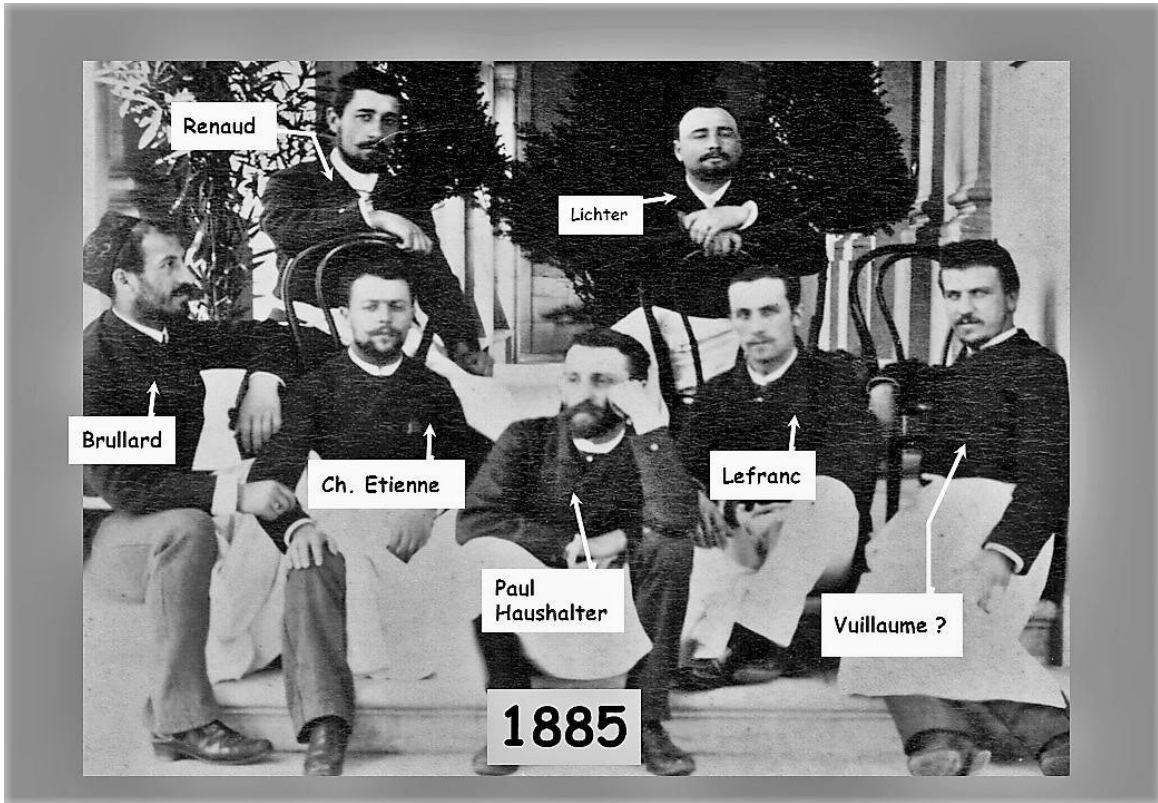
Et si nous n'avons pas gravé son nom sur la pierre de ce monument, que le nom de Jean Simonin, petit-fils et arrière-petit-fils de grands médecins qui ont illustré le Collège royal de Chirurgie et plus tard l'Ecole de Médecine de notre ville, reste du moins gravé dans notre souvenir, comme celui d'un brave cœur et d'un cœur brave !

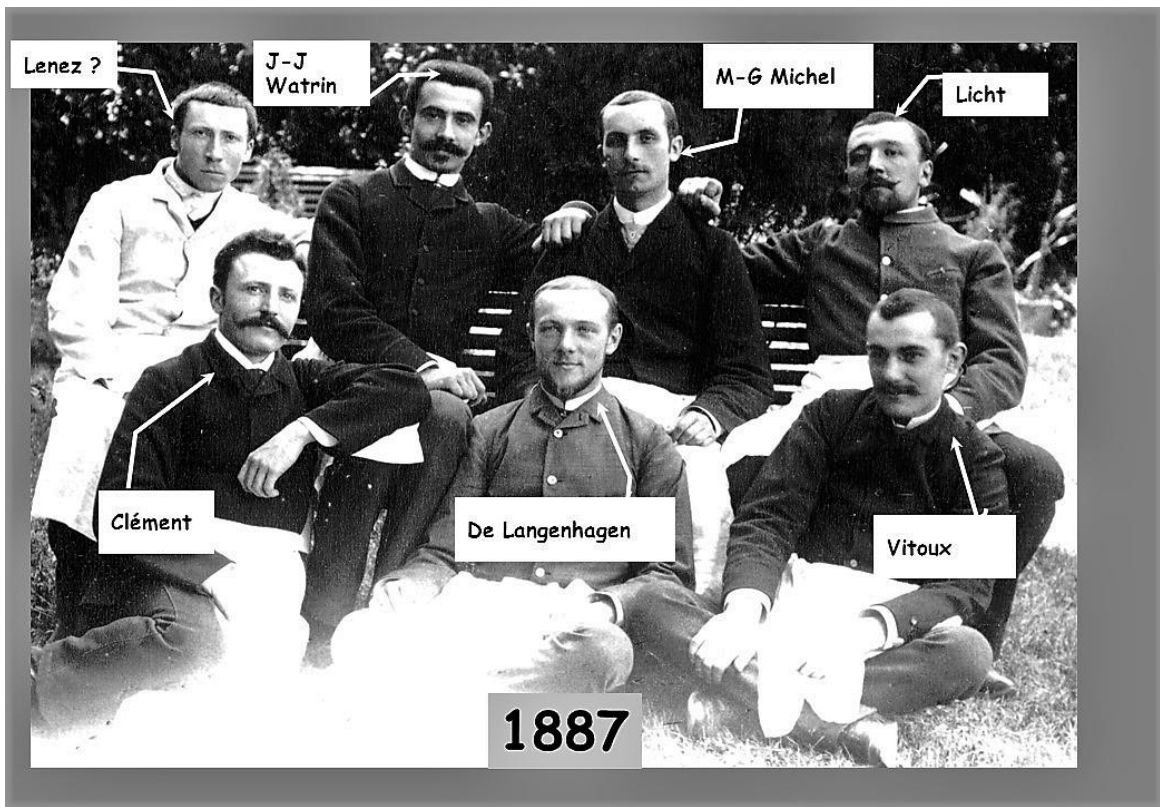
PHOTOS D'INTERNAT

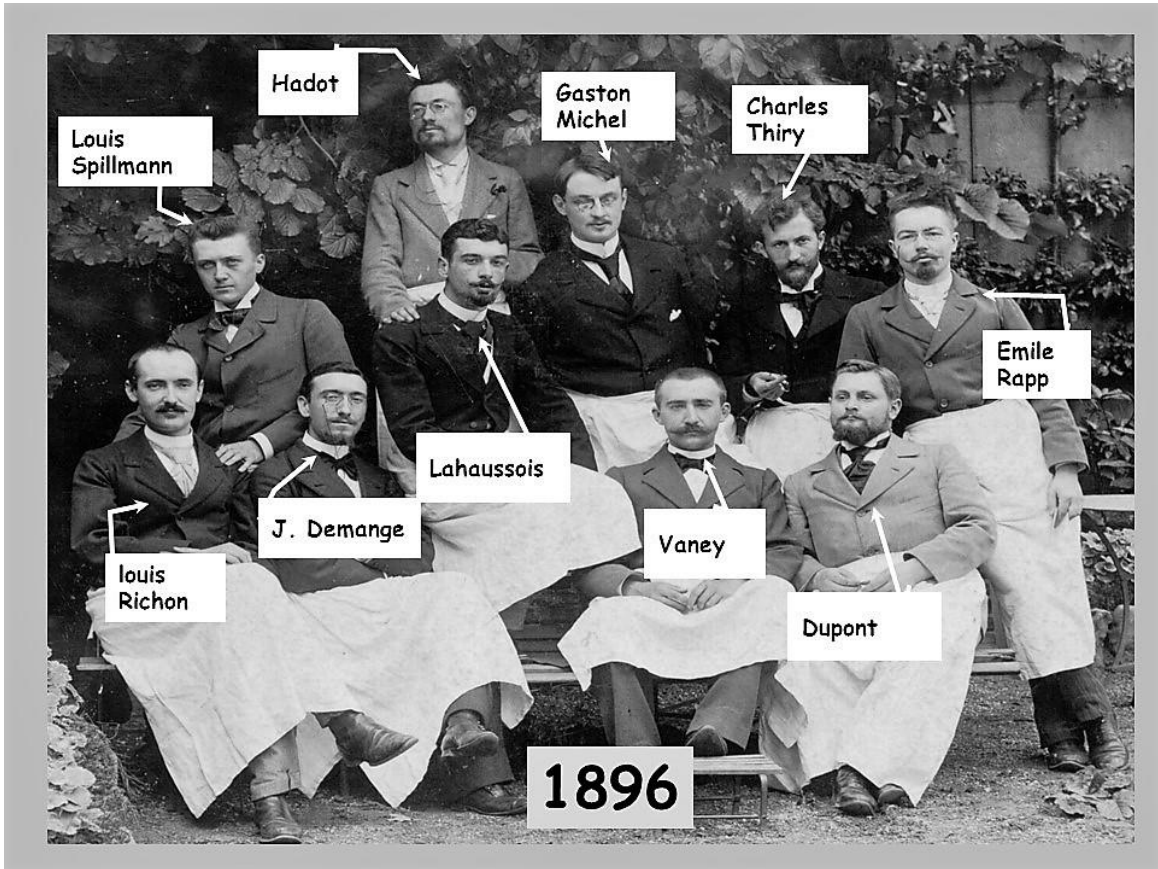
Avec les noms¹⁰

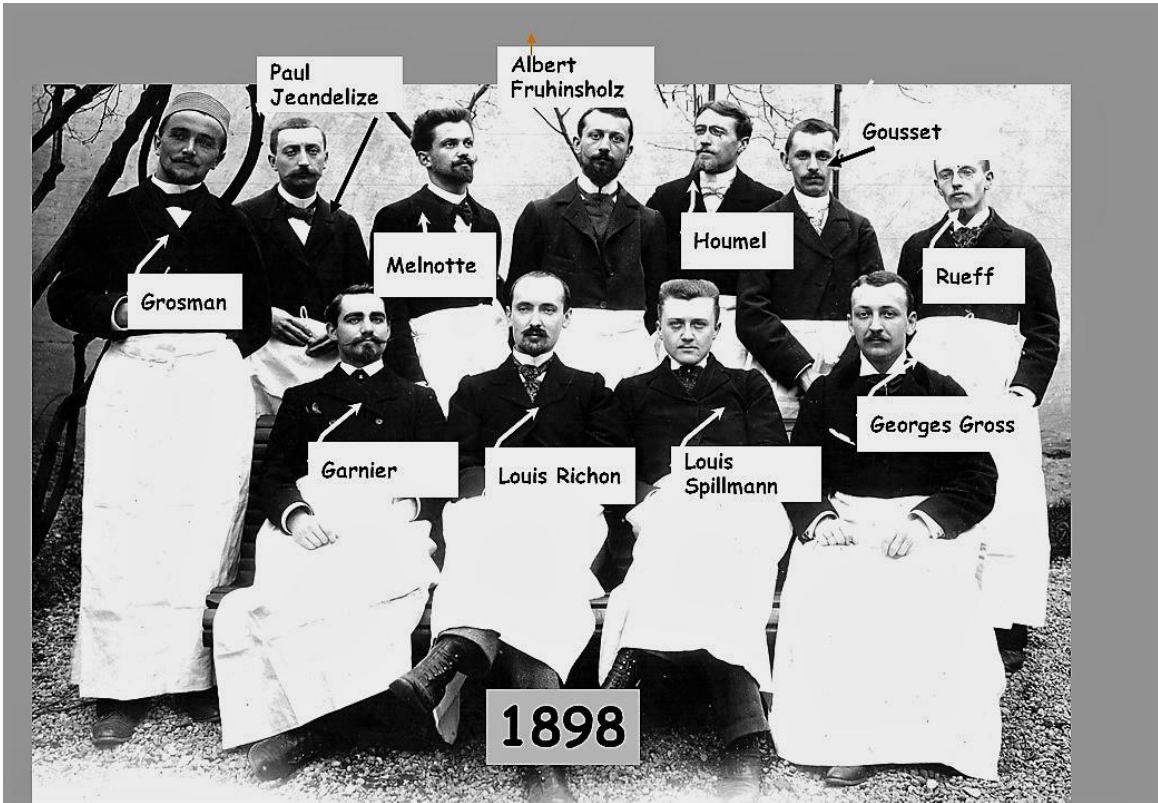
De 1885 à 1971

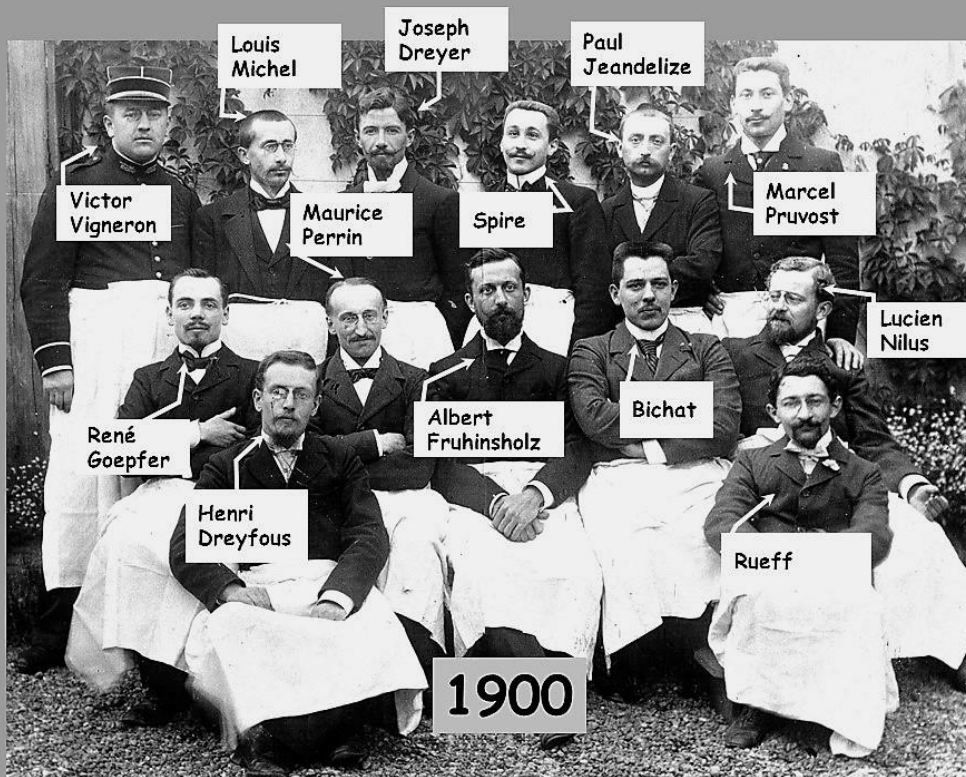
¹⁰ Un grand merci au Professeur Denis REGENT pour cette réalisation.

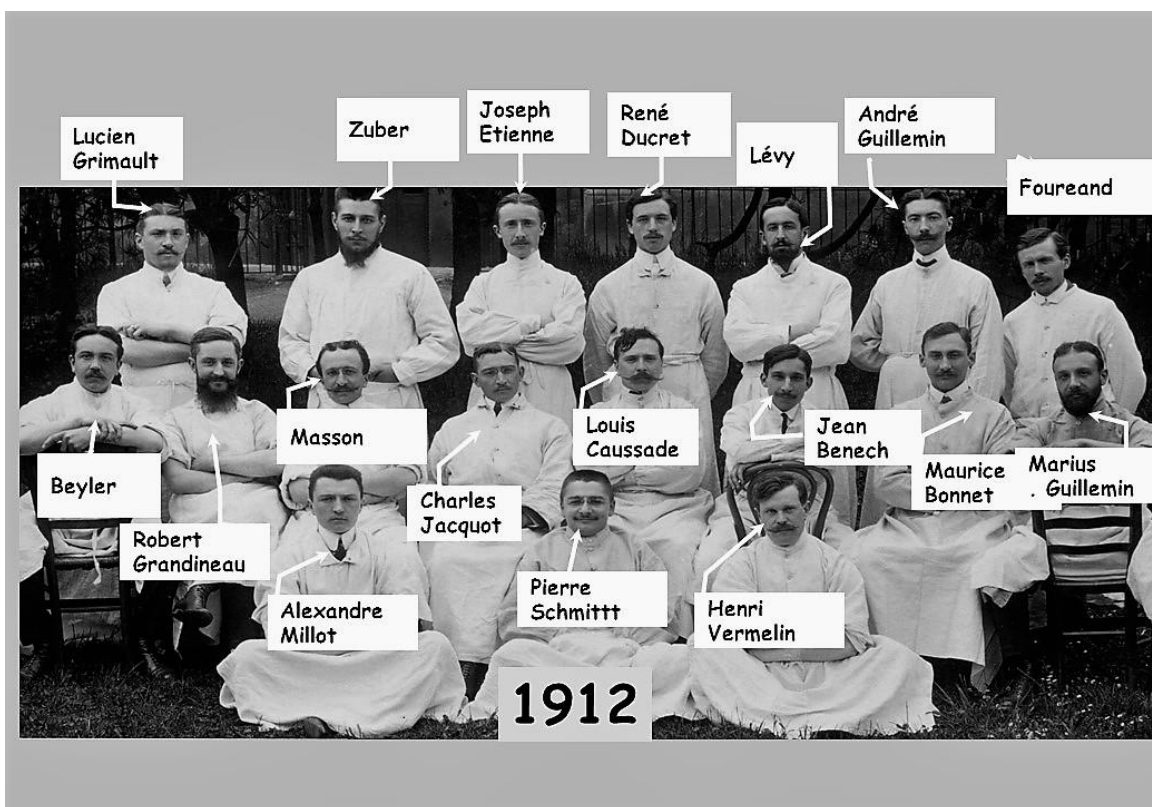


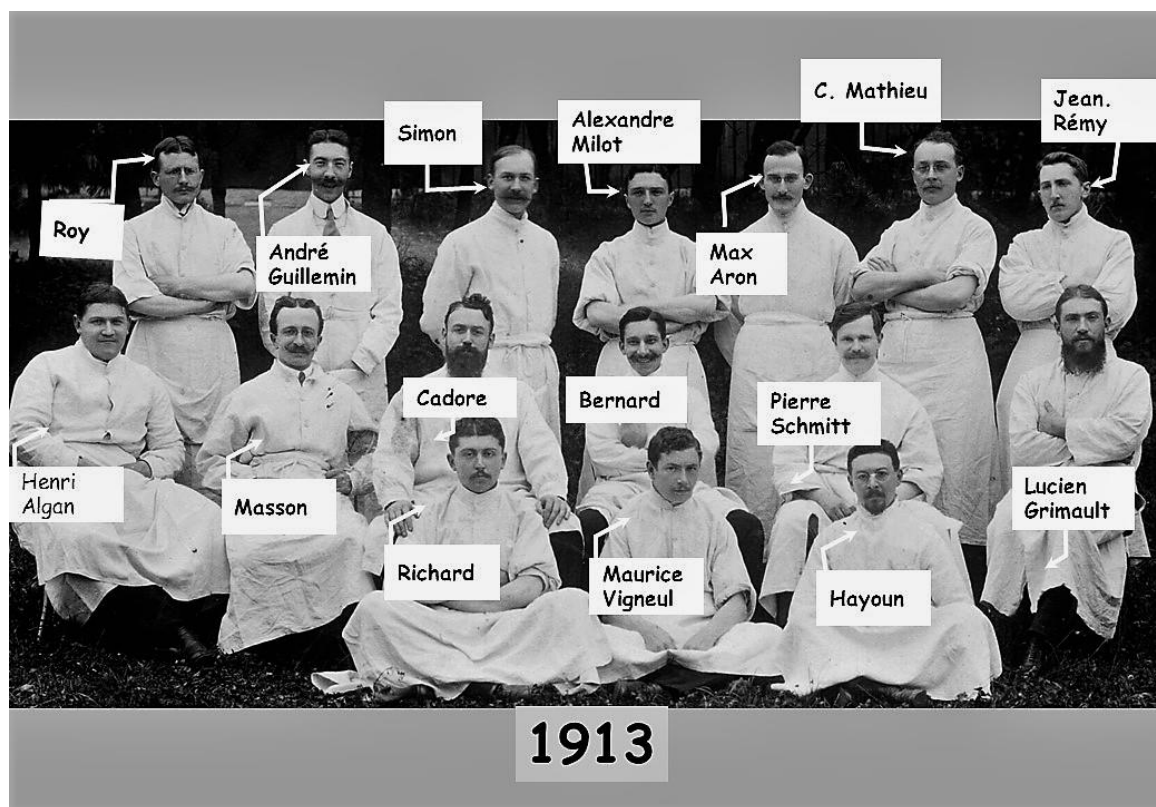


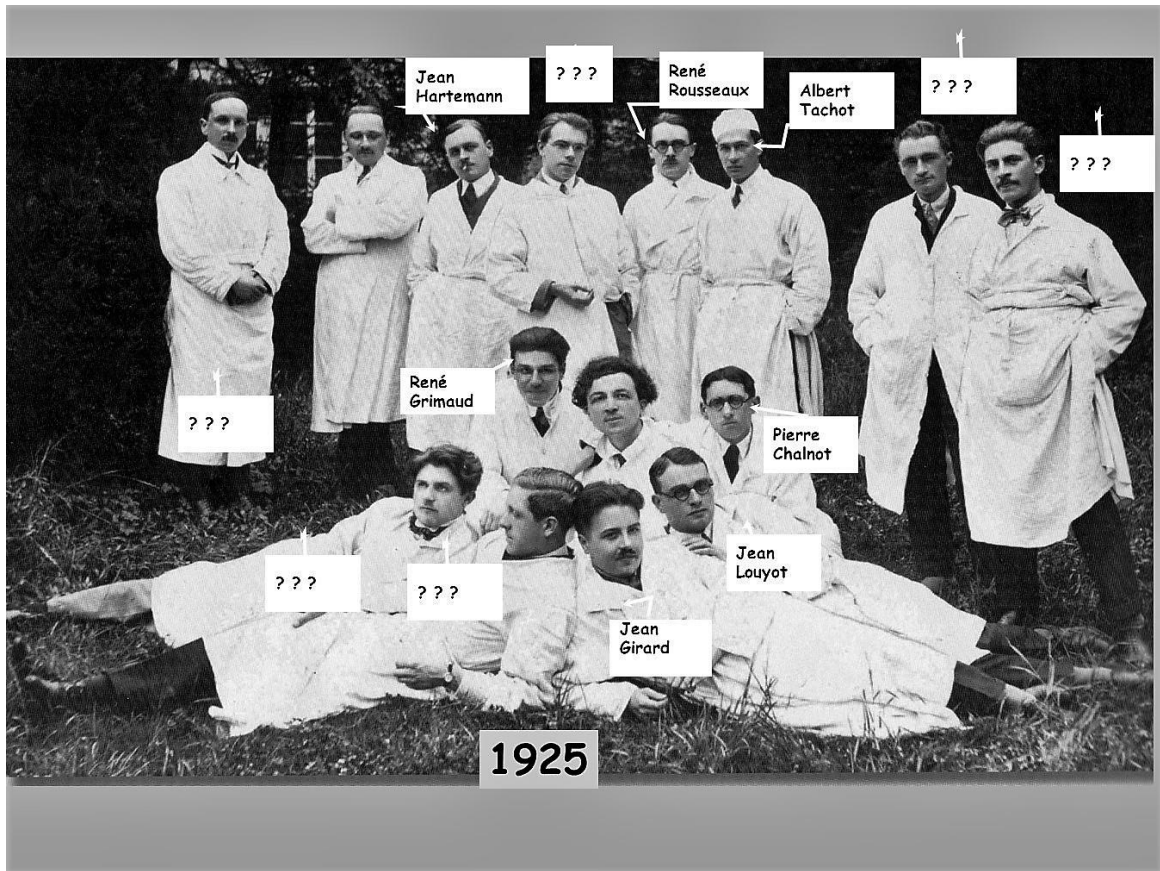


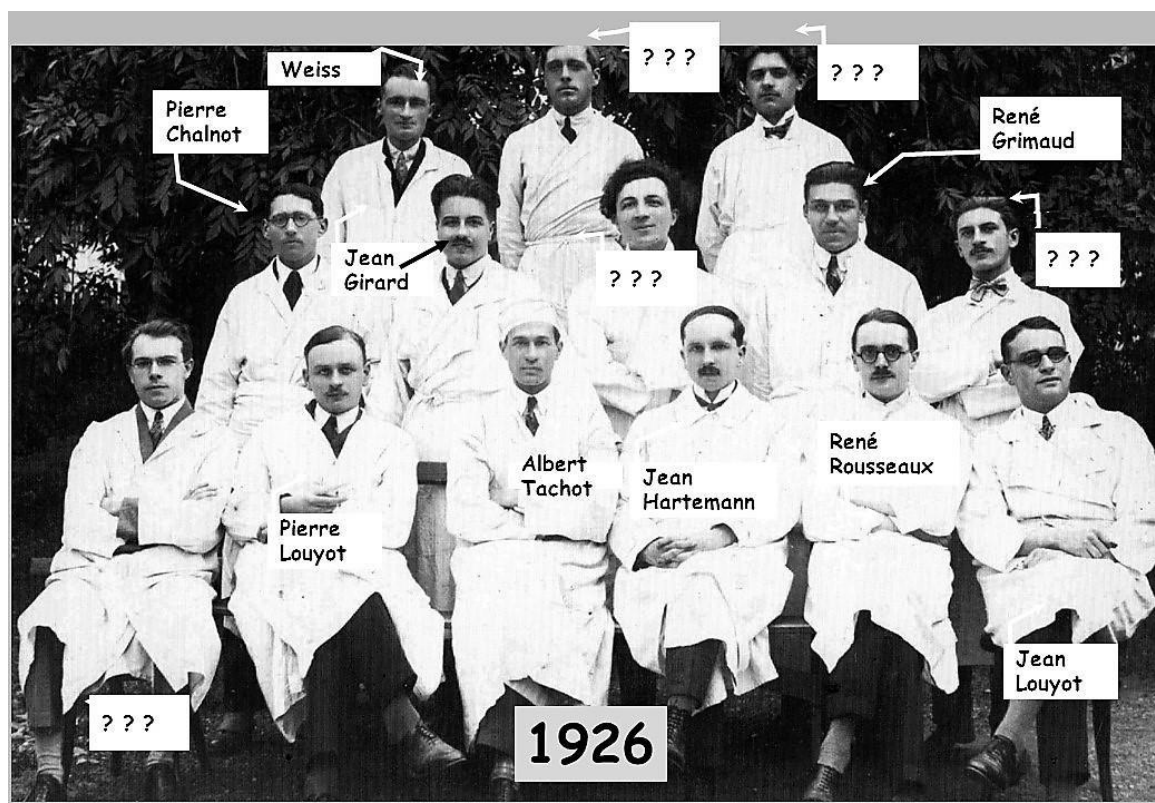


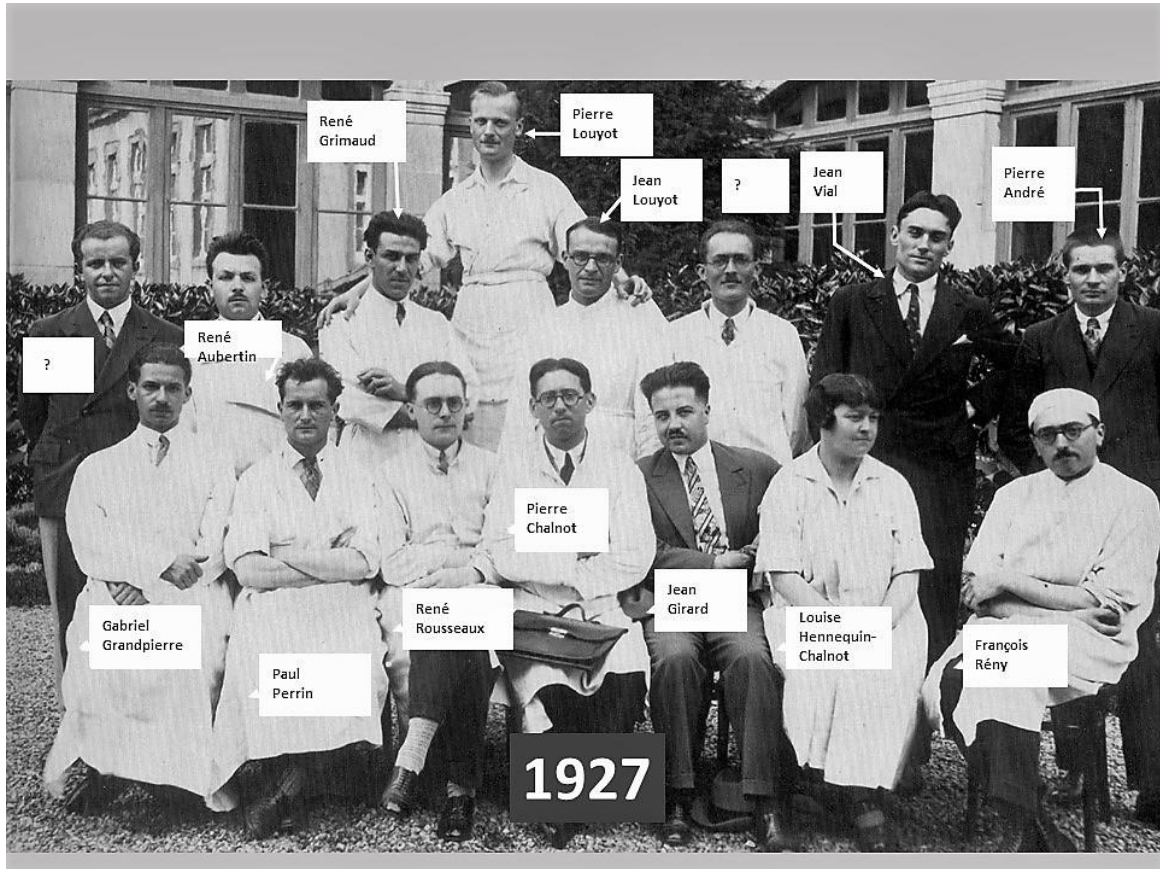


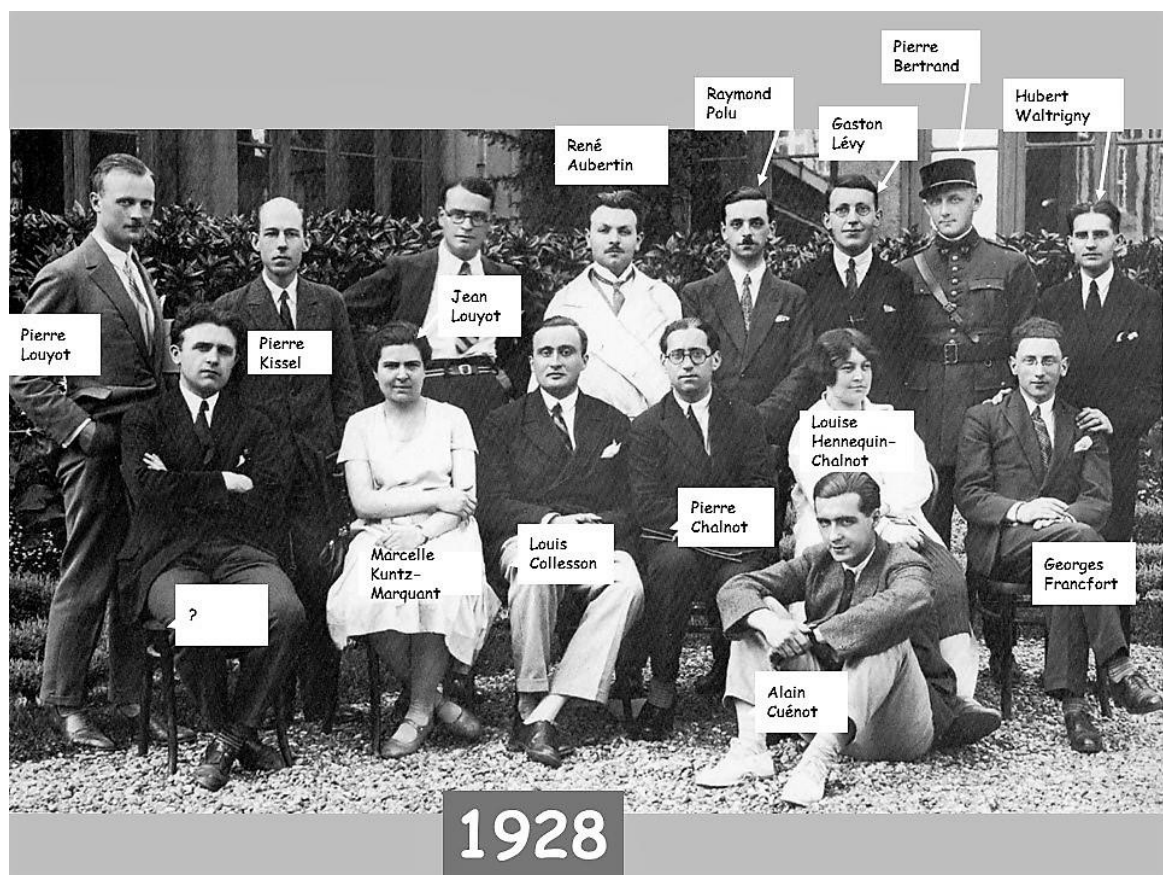


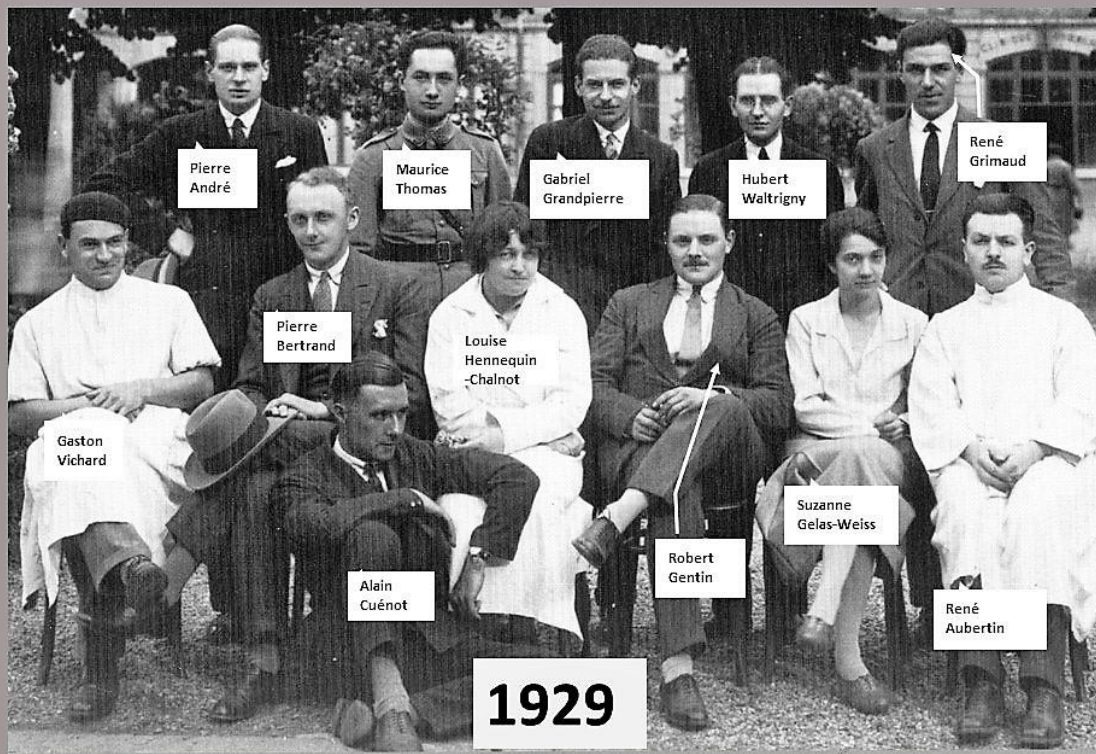


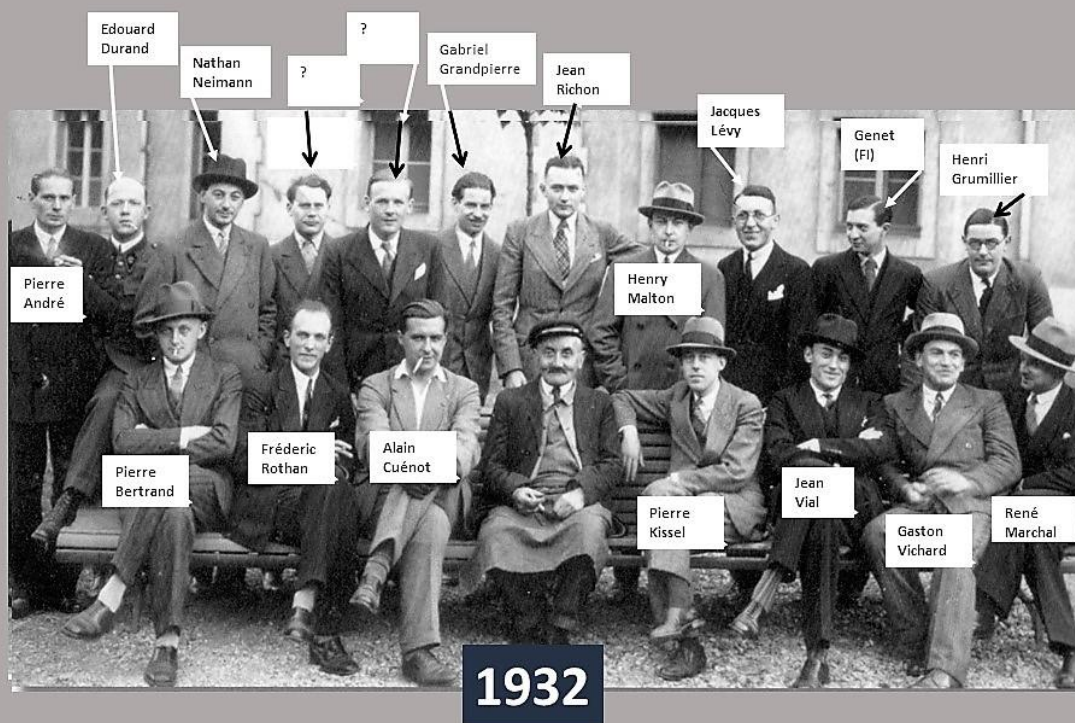


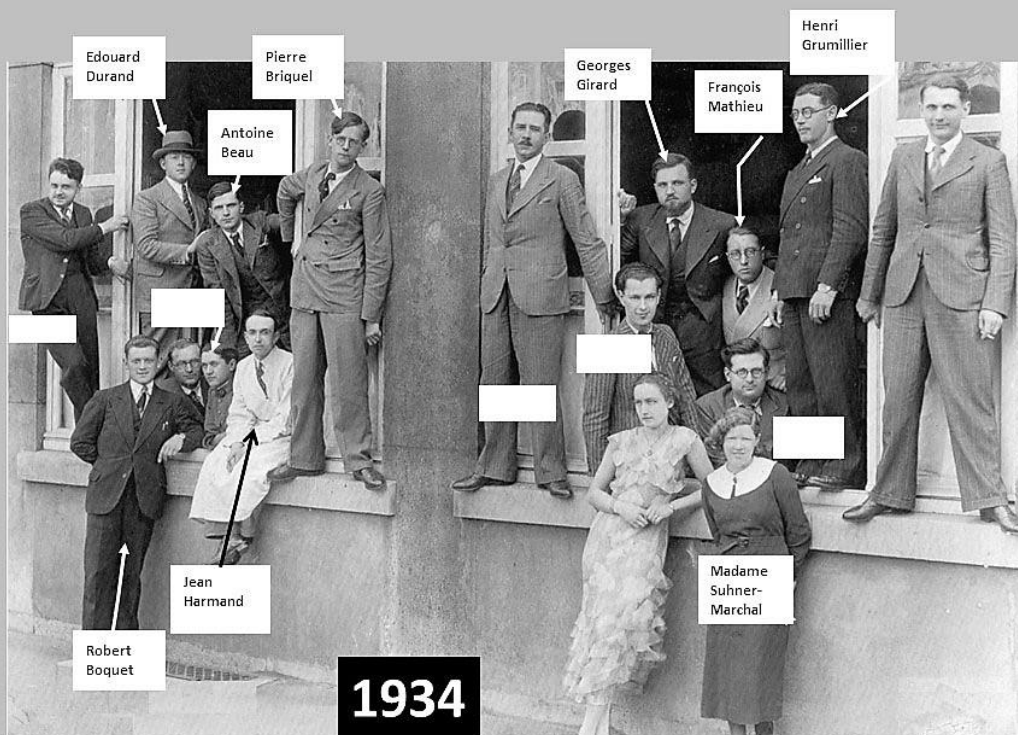


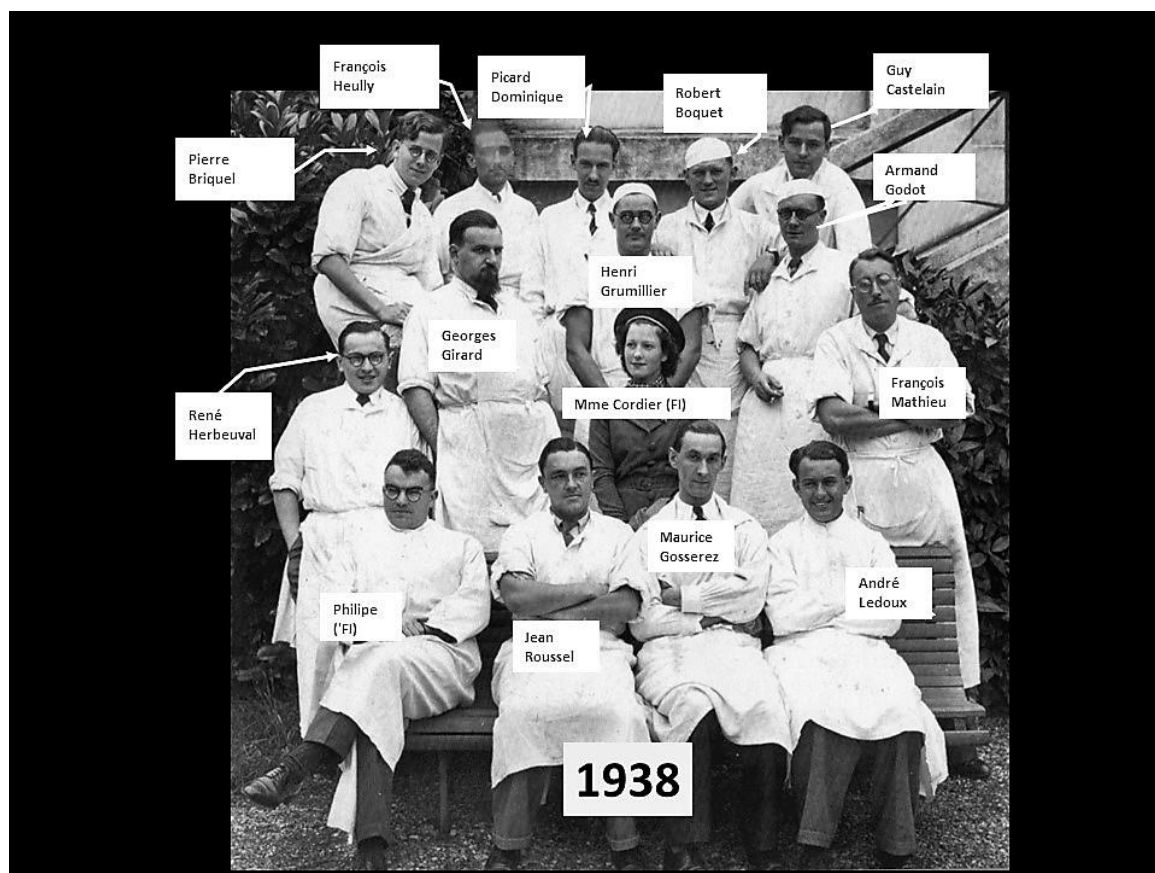


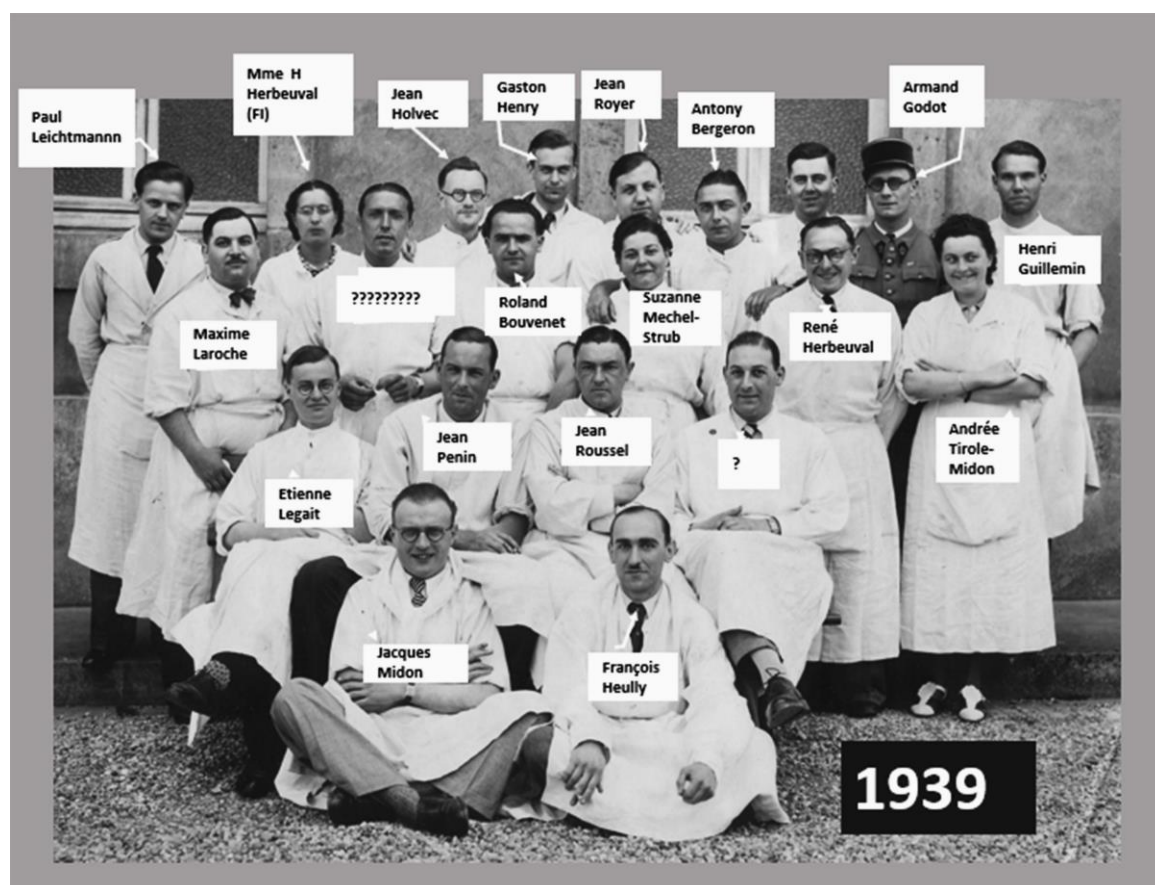


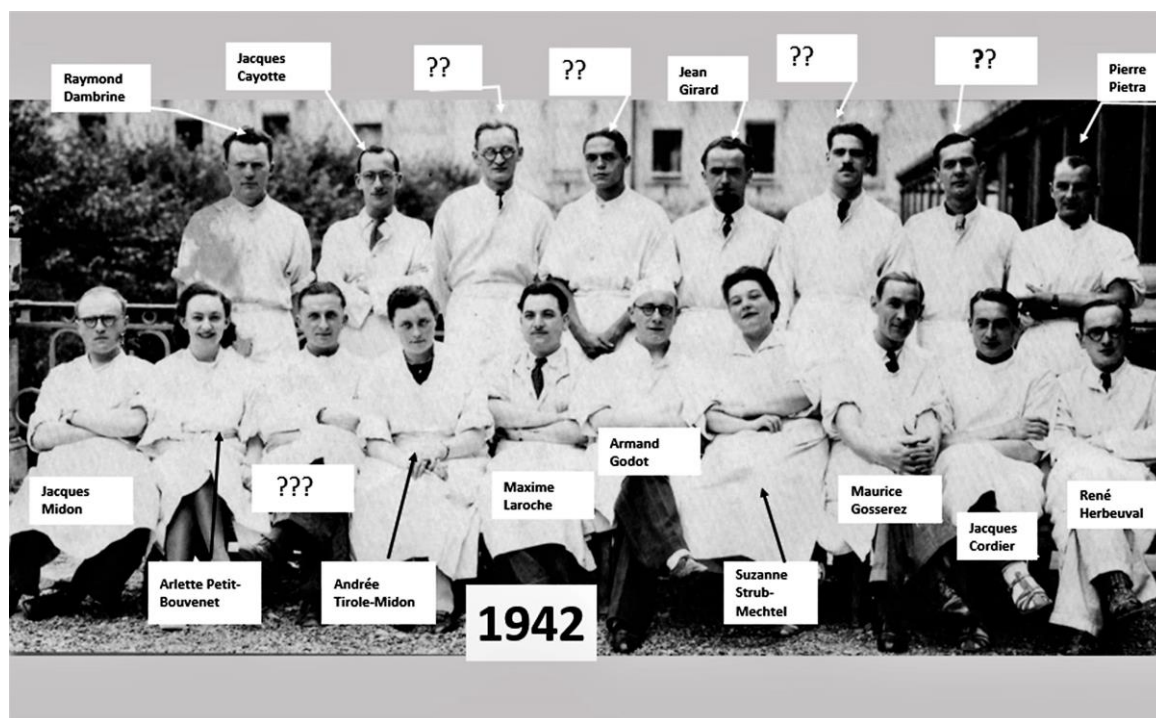


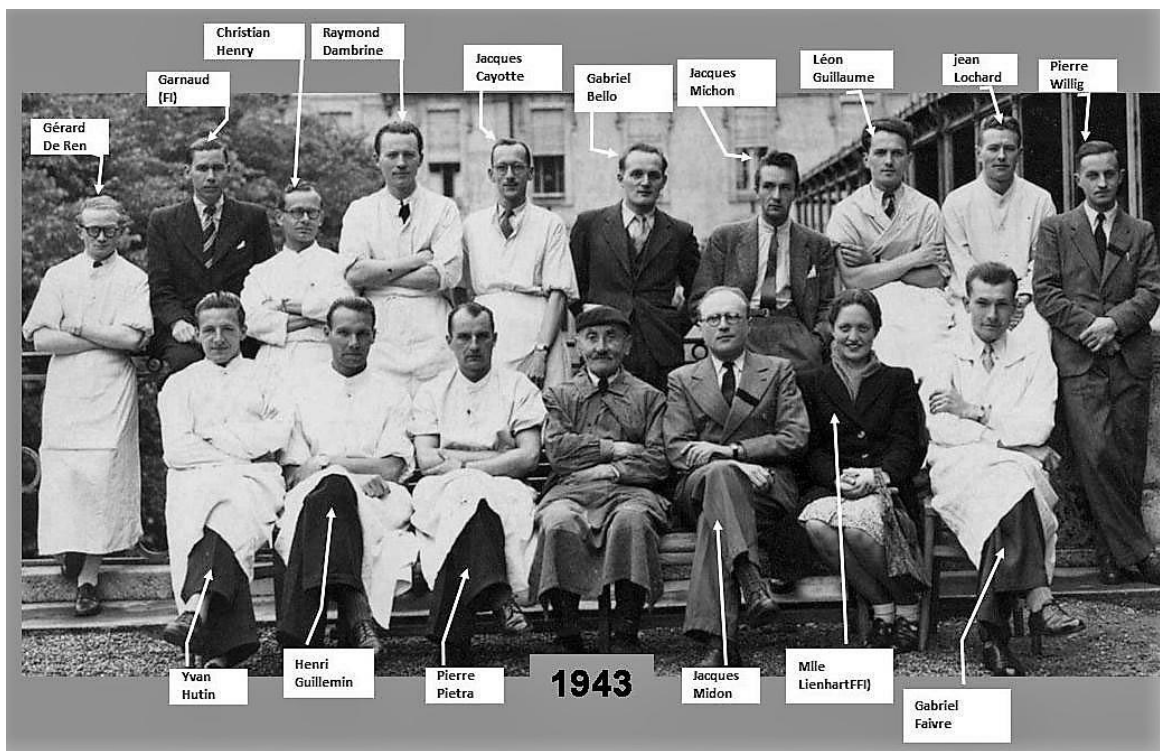


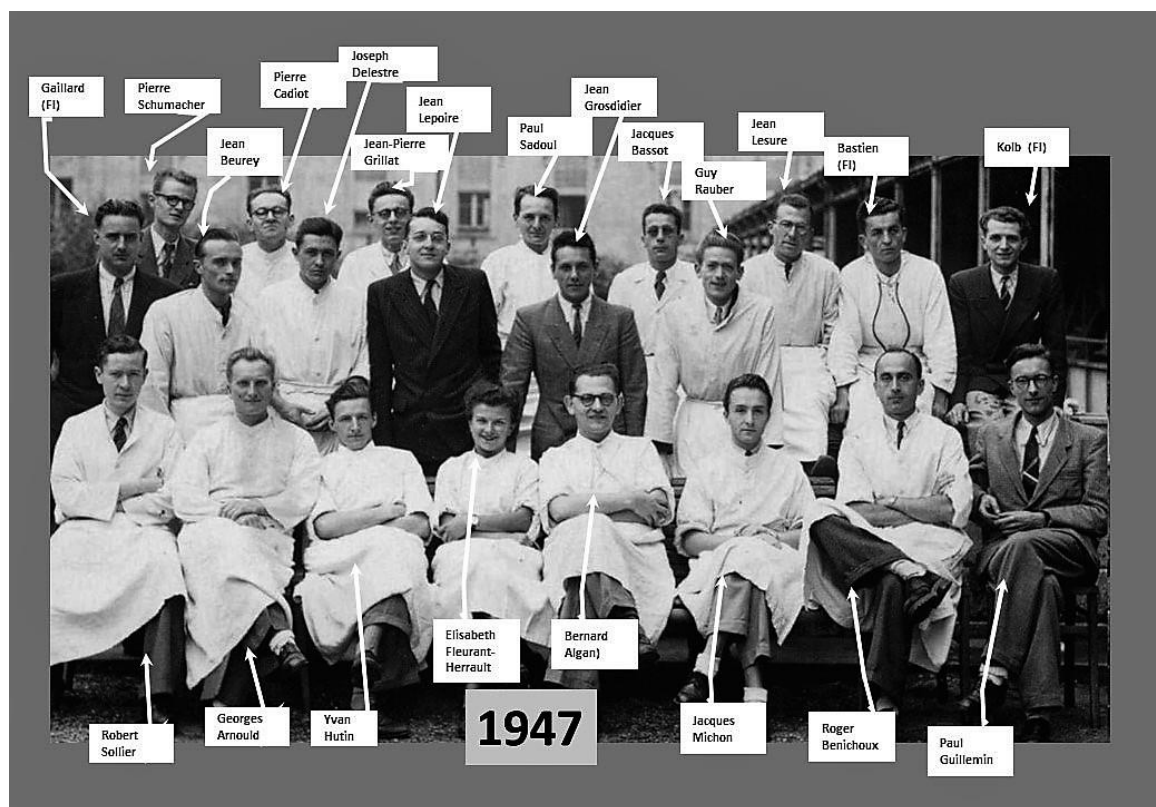


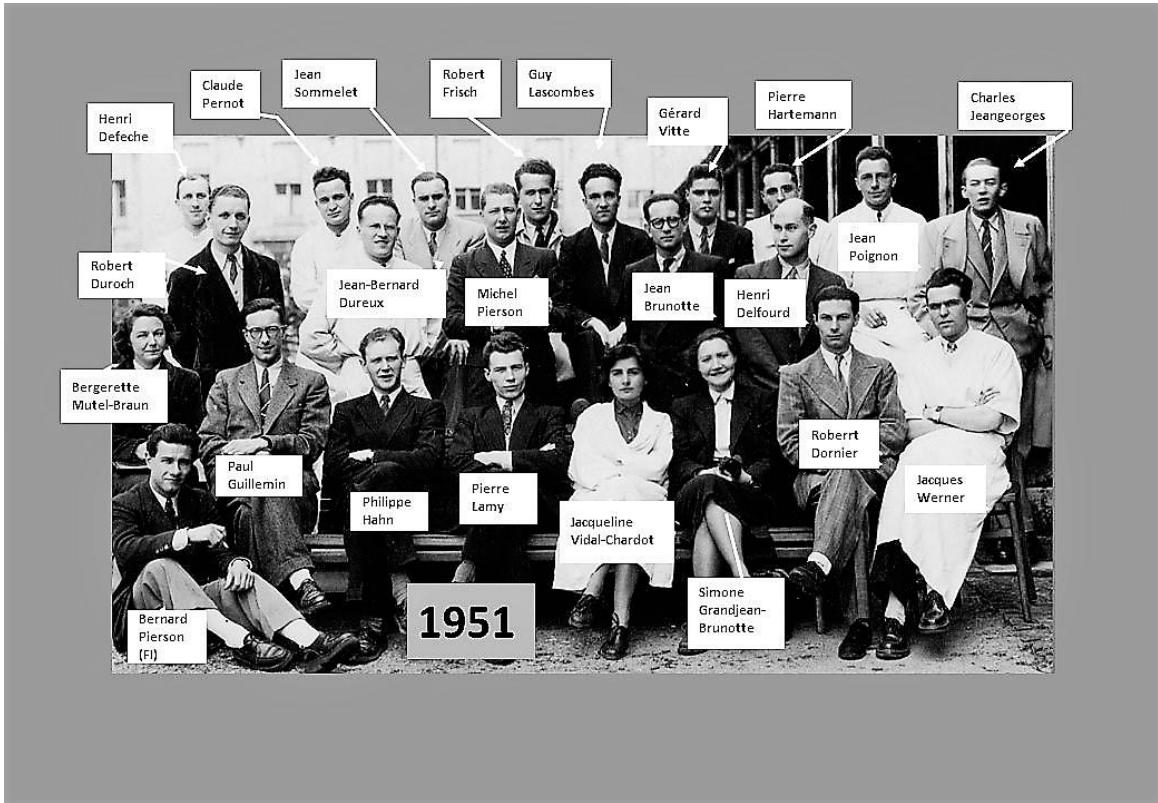


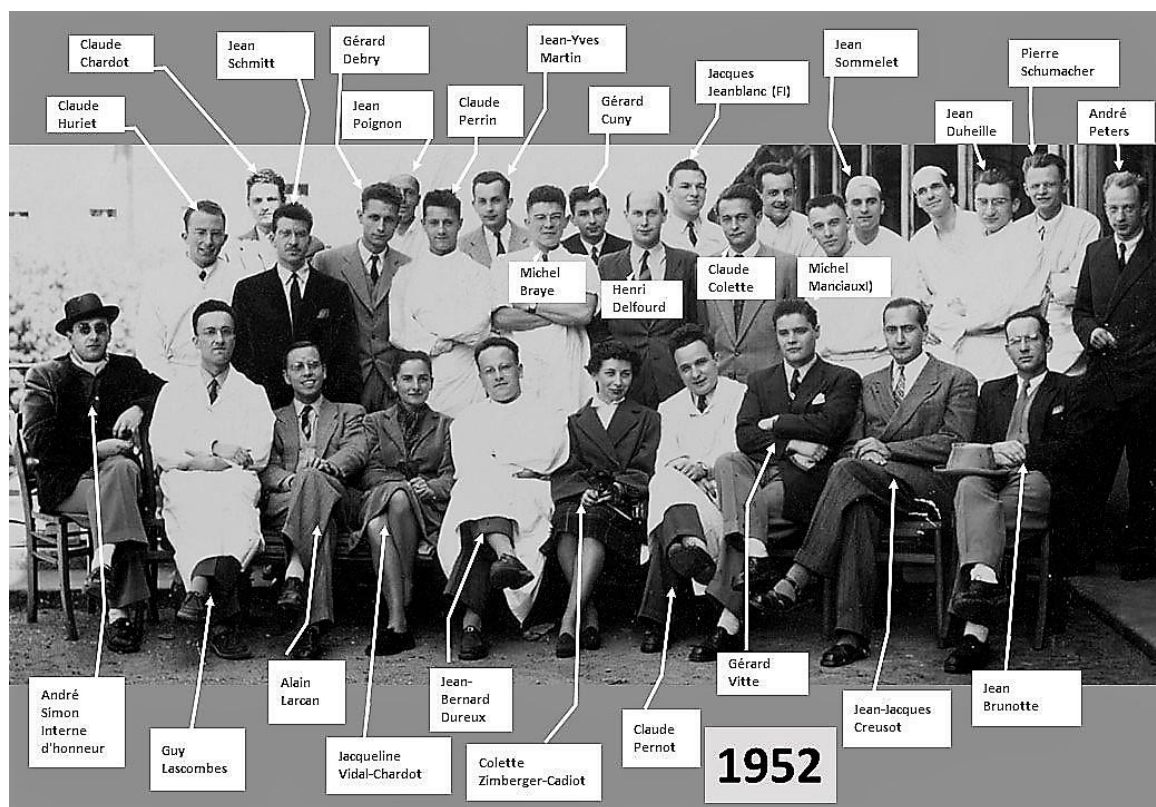


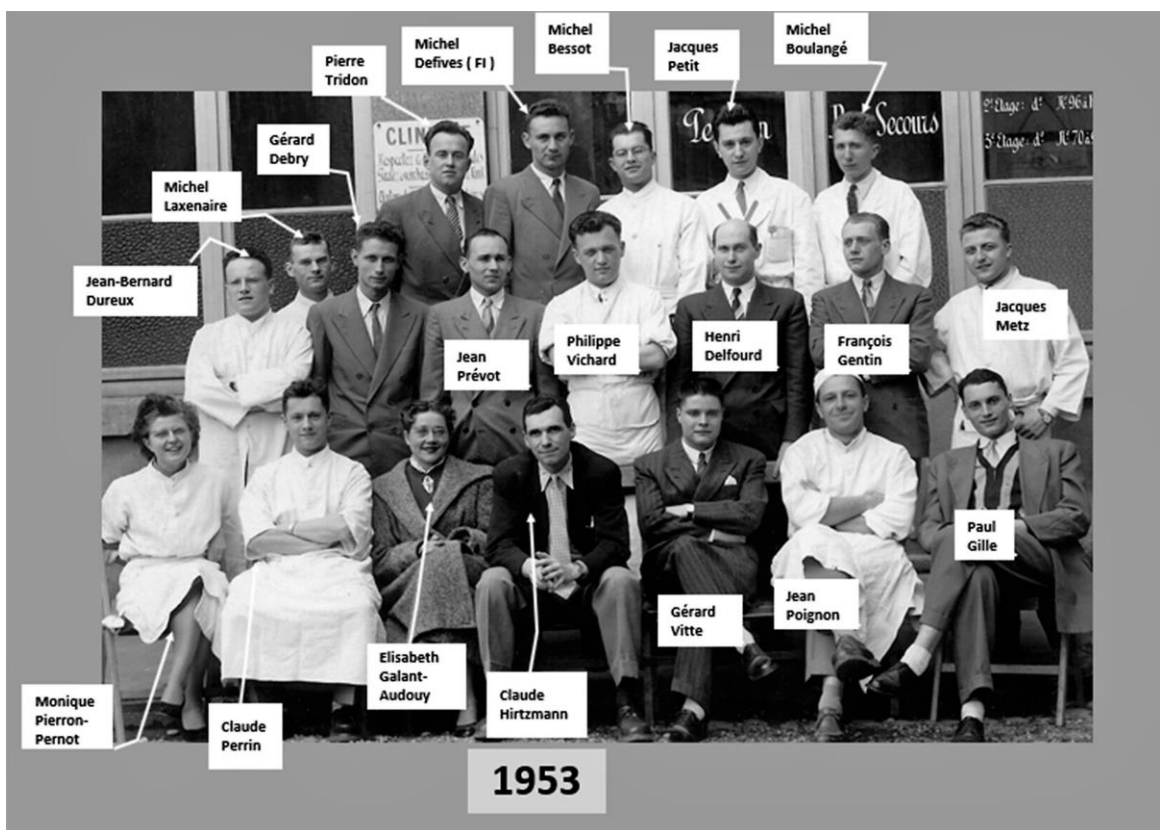


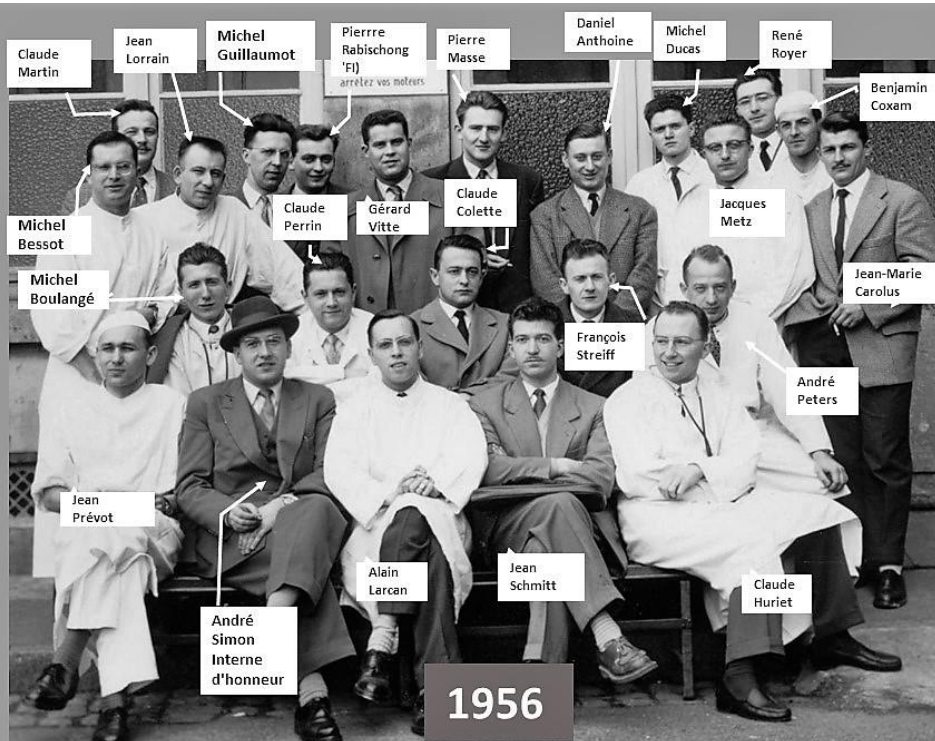


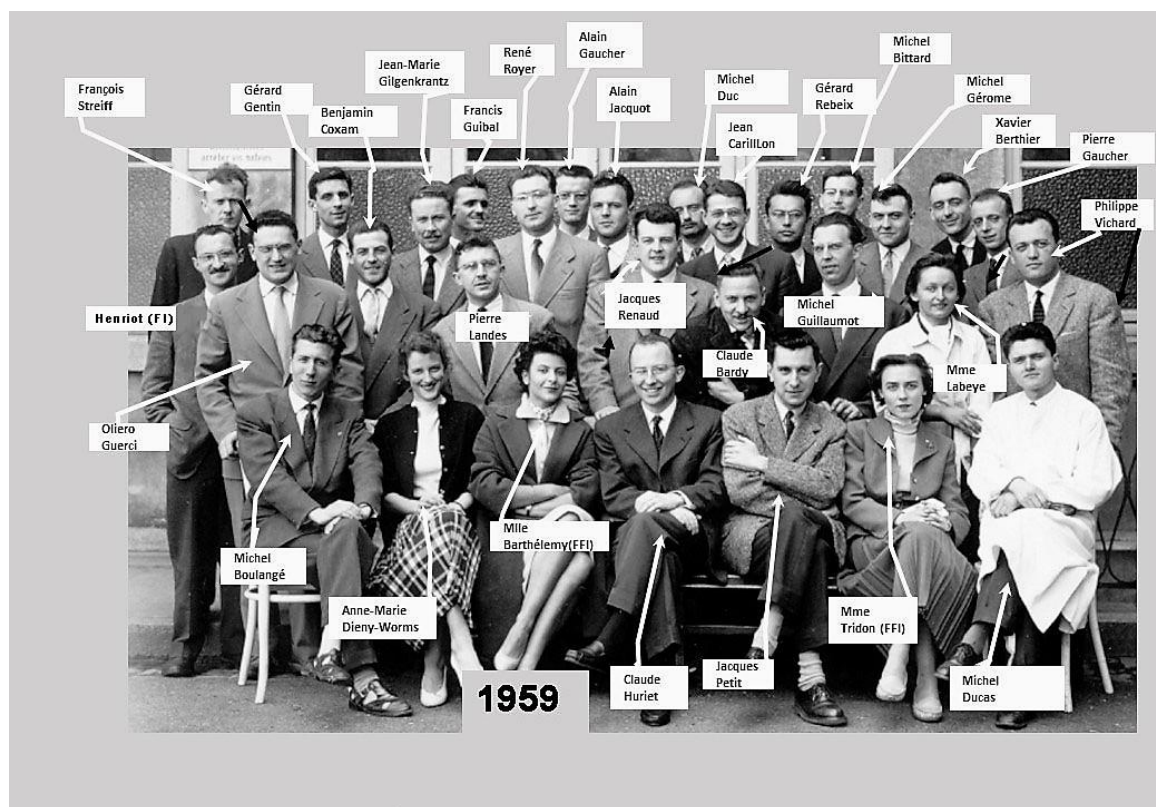


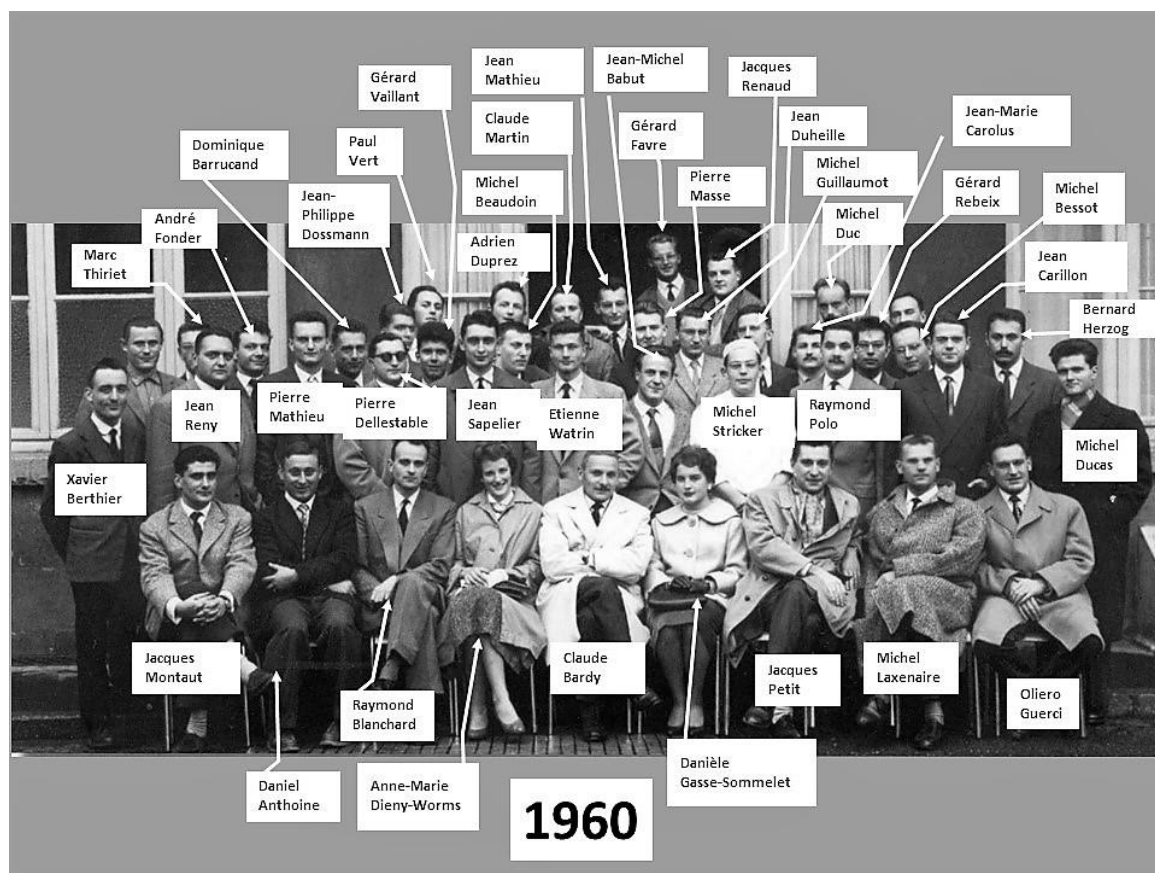


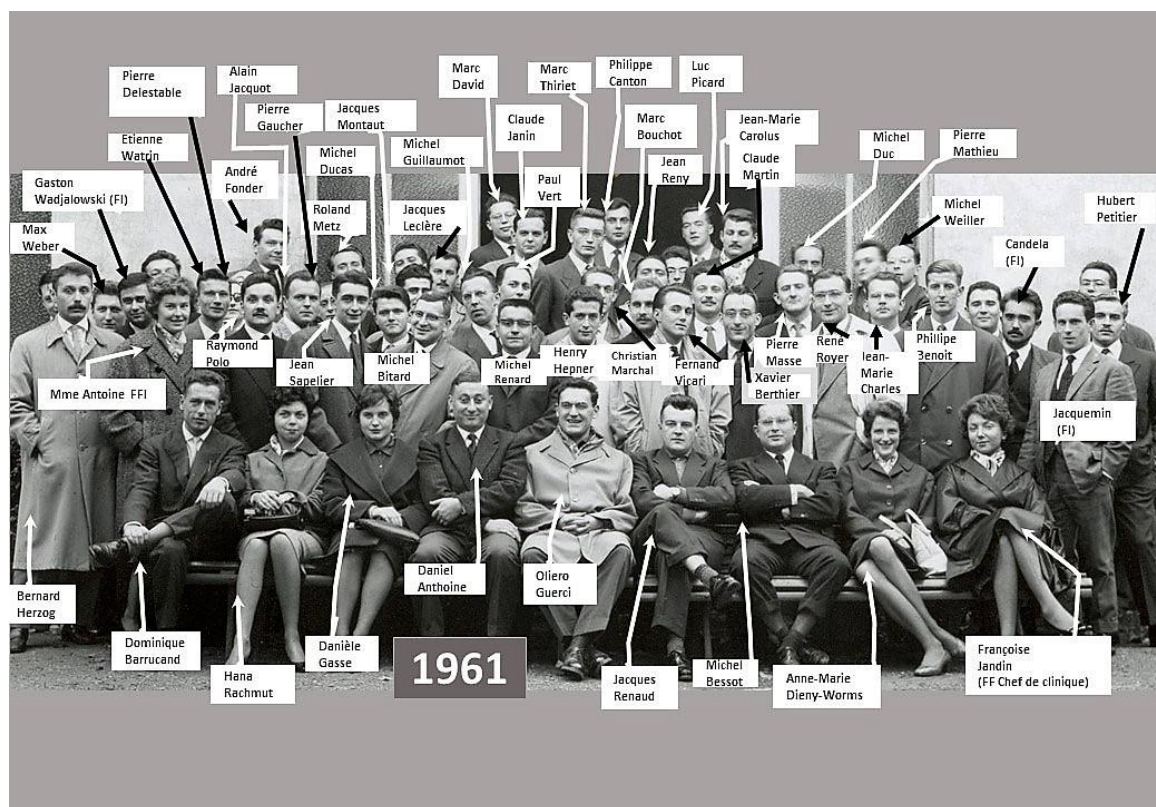


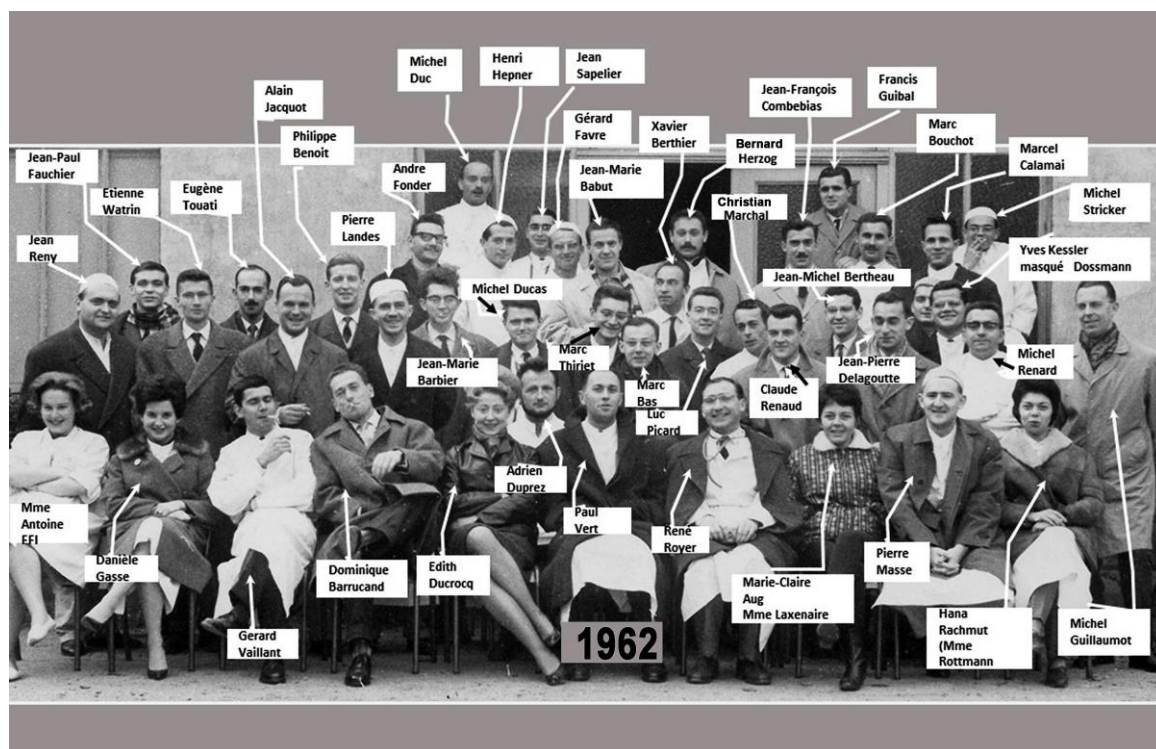


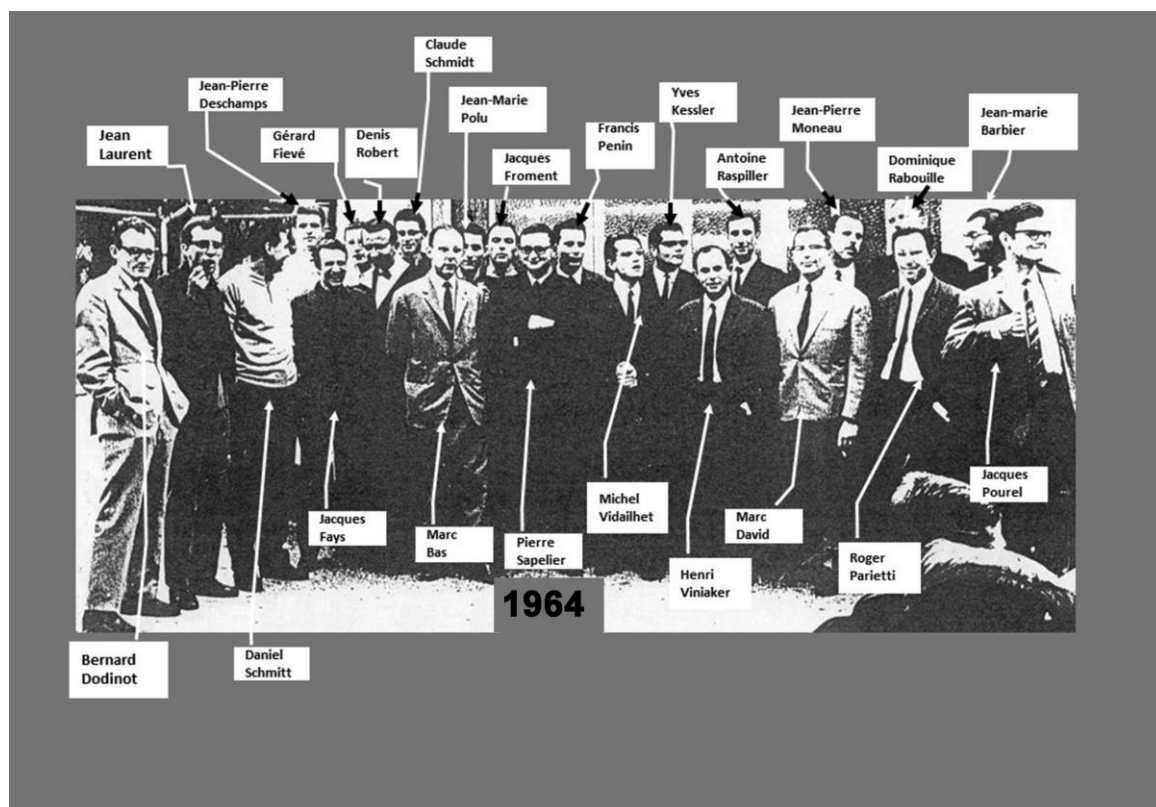


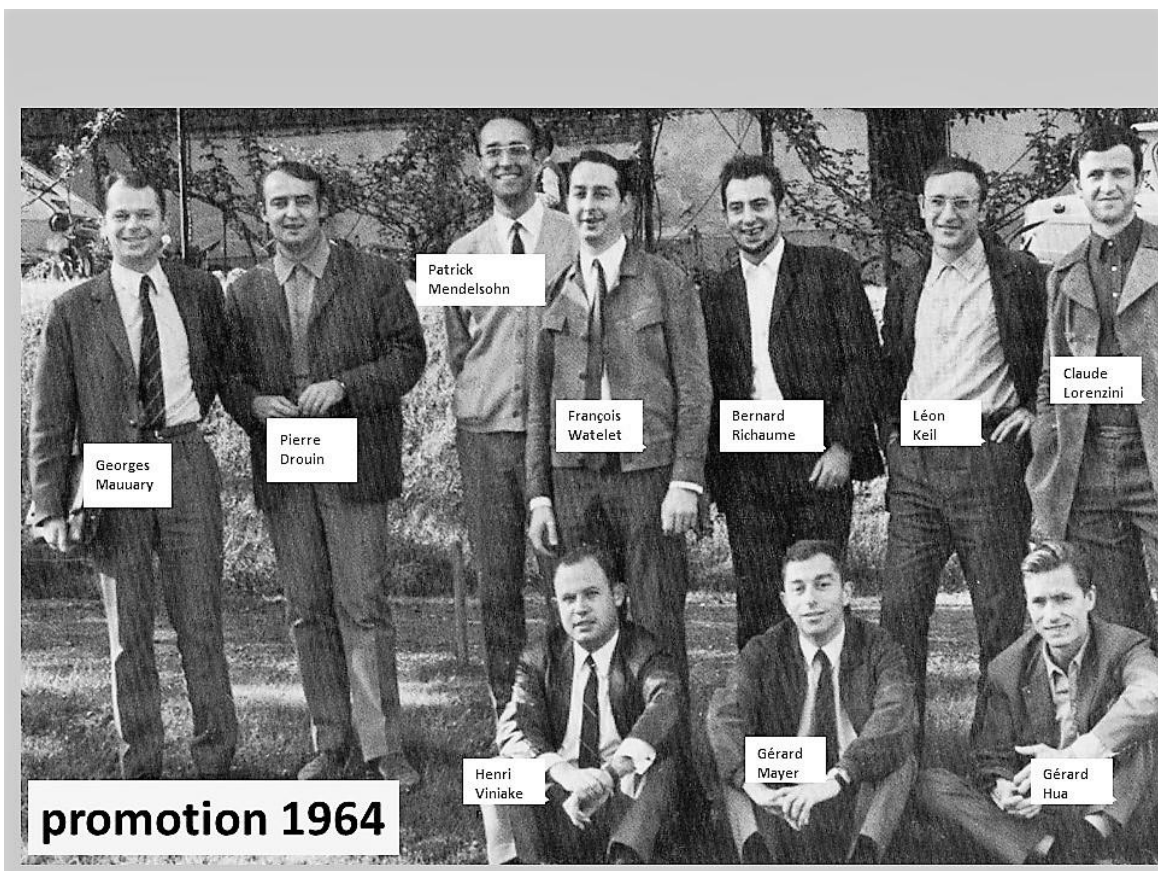


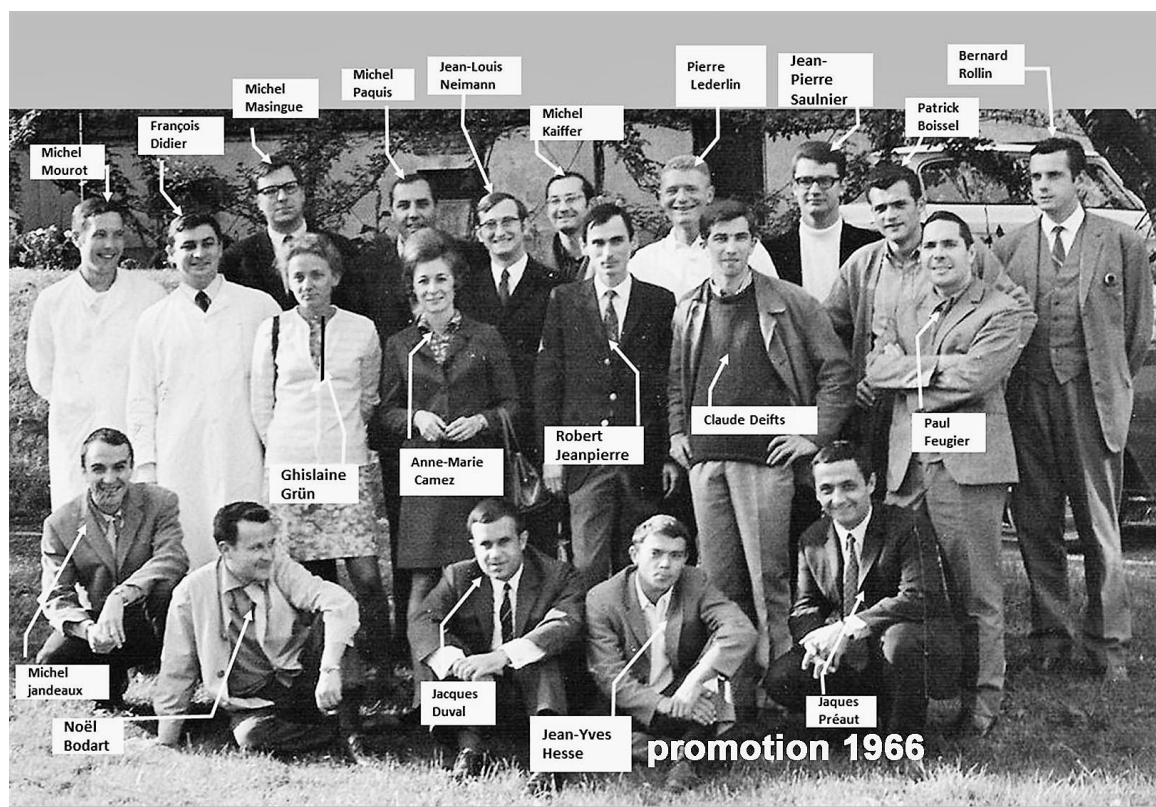


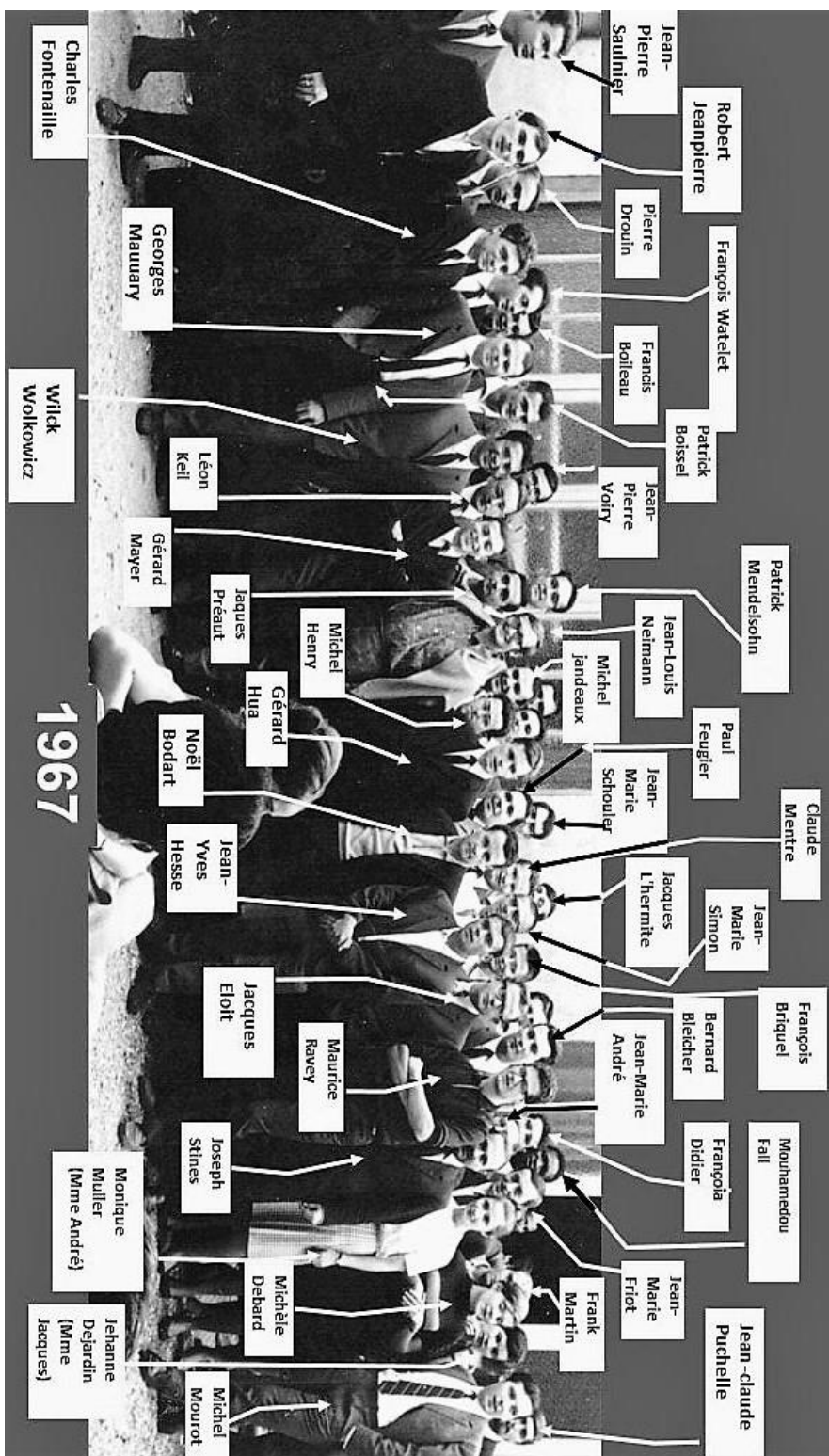






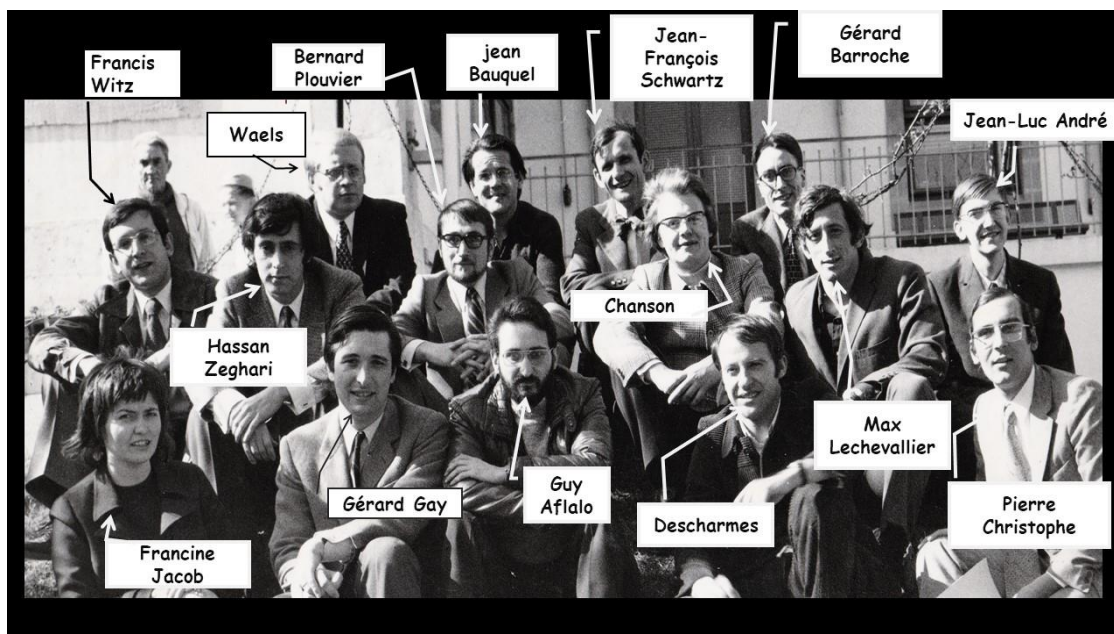








Promotion 1968 (une partie)



Promotion 1969 (une partie)



LES CARICATURES DE FRANCOIS JABOT

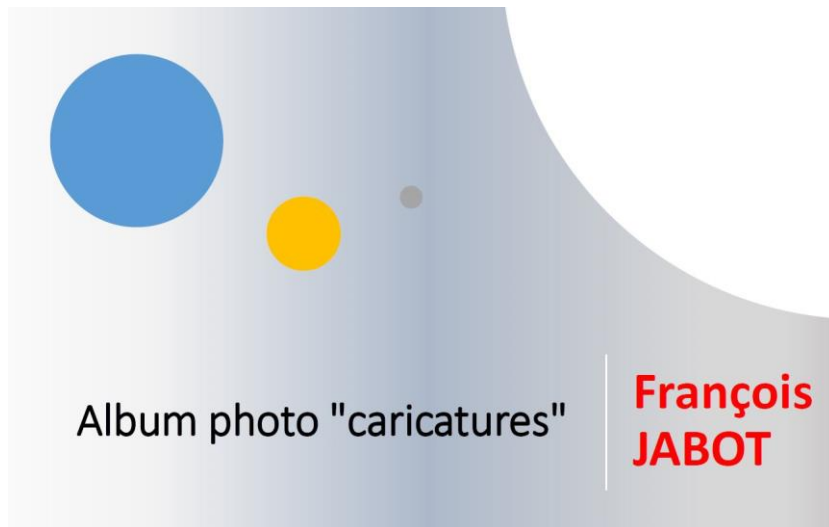
Faculté de Médecine
NANCY 1968-1999



Préfacé par Le Ministre

Caricatures sélectionnées

26 croquis de Professeurs décédés - par ordre alphabétiques





Professeur Pierre ARNOULD
1968



jean beurey
dermatologie



Professeur Michel BOURA
1968



pierre bouverot
physiologie

Bouverot

CRAVATOGRAPHIE VASEUSE FRACTIONNÉE -1



hypertrophie maniaque



poussée nationaliste aiguë



hypotrophie dyschromatique

Professeur Jacques-Léon CAYOTTE
1968



Professeur Pierre CHALNOT
1969

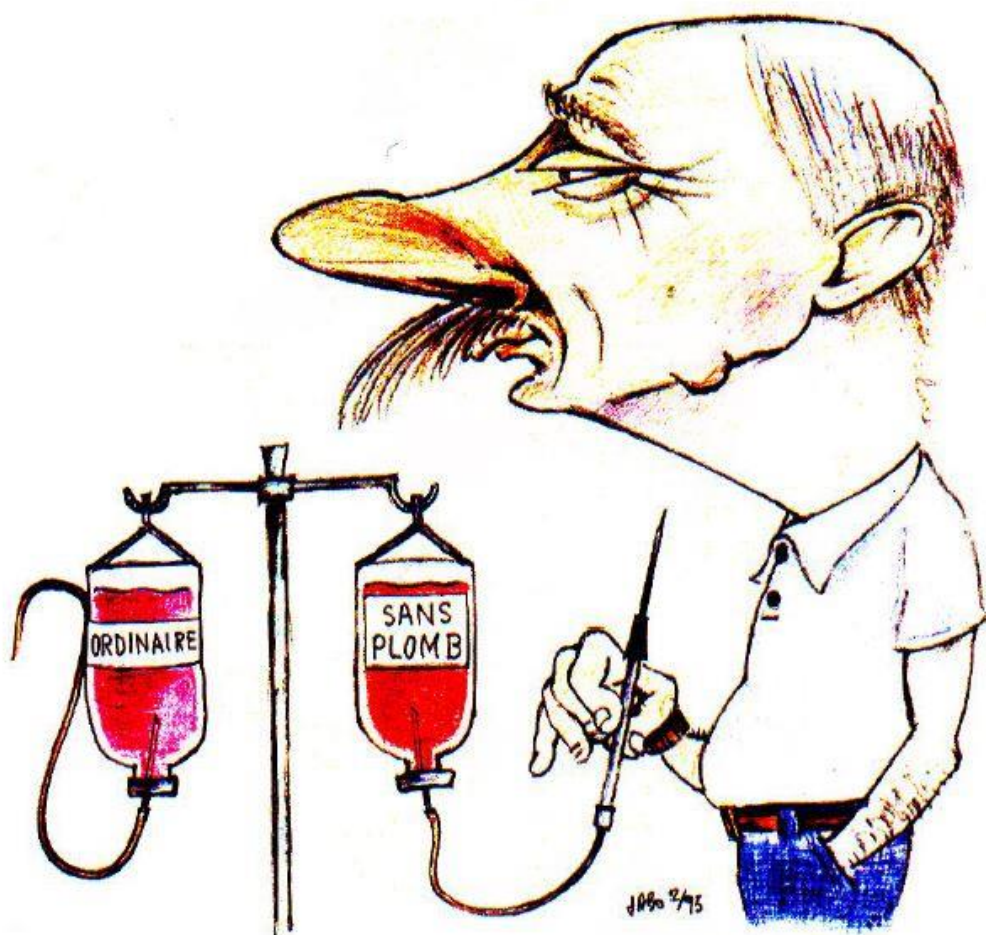


Professeur Alexis DOLLANDER
1968

“ Vous faites pas d' noeud au cerveau
avec des maladies de chercheurs de papillons!
Avec ma mayonnaise au yaourt vous allez
transformer vos types IV en IIB en moins de deux! ”



Professeur Pierre DROUIN
1999



Professeur Michel DUC
1993



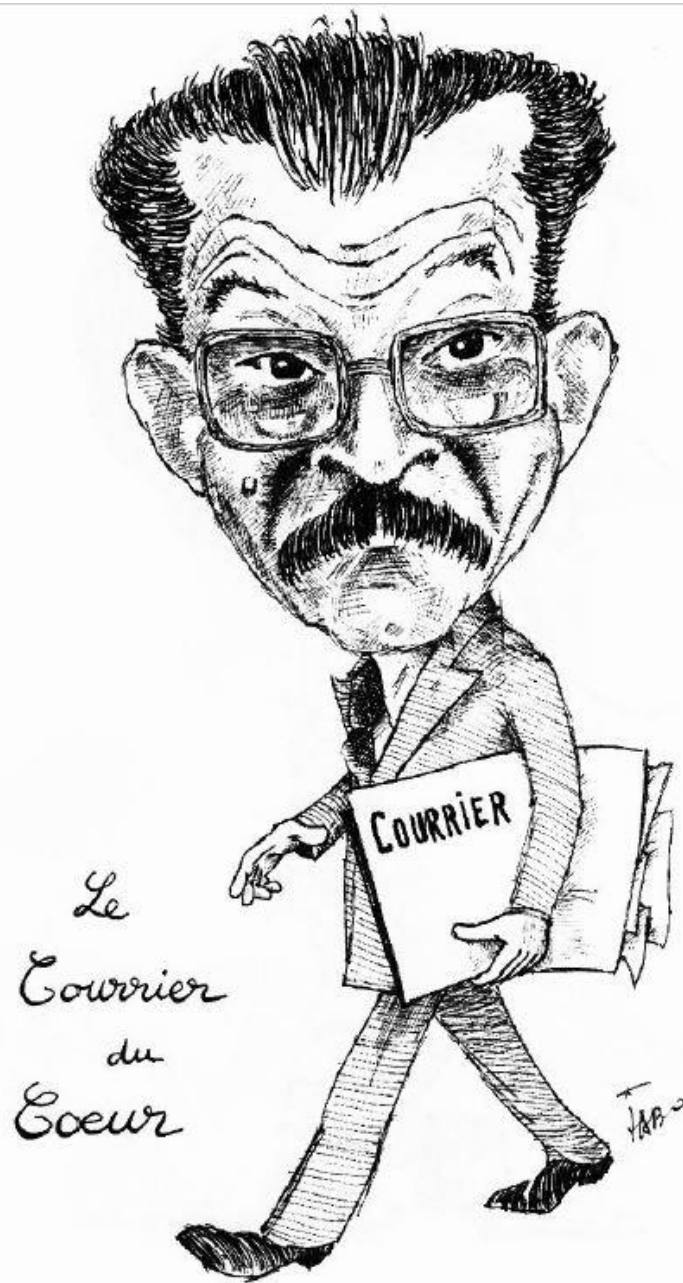
Jean DUHEILLE

“ J’espère que, de la sorte, vous avez compris mes explications. ”



Professeur Adrien DUPREZ

1968



Professeur Gabriel FAIVRE
1970

“ Salut les potes! qui c'est qu'on saigne ce matin? ”



Professeur Robert FRISCH
1969



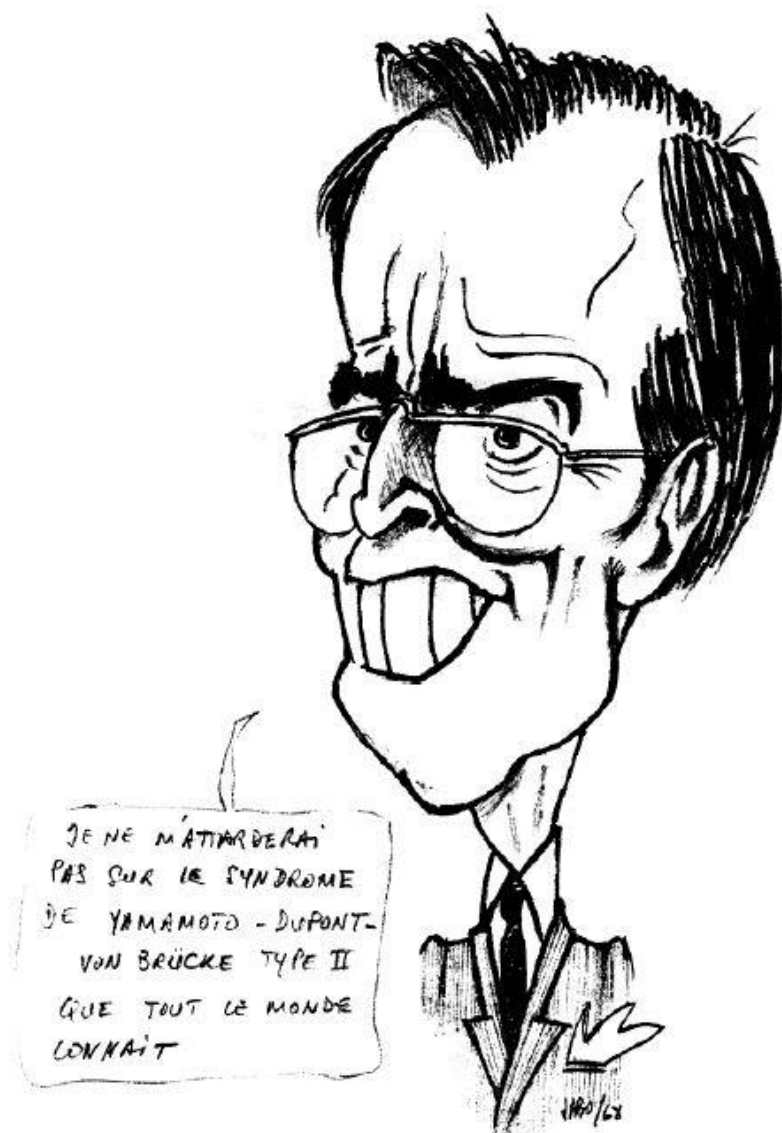
Professeur Maurice GOSSEREZ
1974



Professeur Georges GRIGNON
1999



pierre hartemann
endocrinologie



Professeur Alain LARCANE
1969



Professeur Pierre LOUYOT
1970

“ Jé vais vous parler dé l'alimentation dou pétit dé l'homme ”

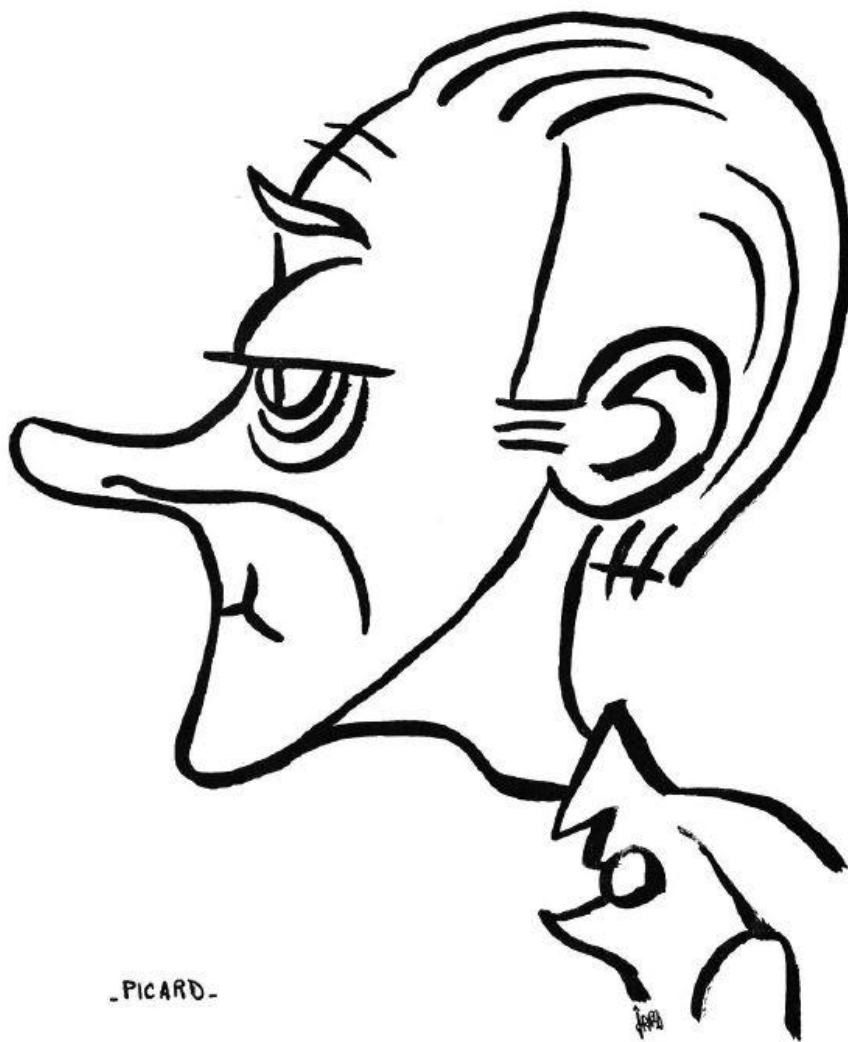


Professeur Nathan NEIMANN
1968

“ Qu'est-ce que vous voulez que j'vous dise ?....
Voyez avec Marie-Thérèse.”



Professeur Guy PETIET
1999



..PICARD..

luc picard
neuroradiologie



Professeur Michel PIERSON
1969



Professeur Marcel RIBON
1974



Profeseur François STREIFF
1968

“ J’aime bien jouer avec mon pédo-psychiatre ”



Professeur Pierre TRIDON
1970



Professeur Gérard VAILLANT
1970

LA FRESQUE “CARABINE” DE L’INTERNAT

En 2023, une directive ministérielle a demandé de supprimer dans les hôpitaux toutes les fresques à caractère sexiste¹¹.

Cette requête que nombre de PU, MCU et PH d'un certain âge et des deux sexes trouvent aberrante concerne notamment l'internat de l'hôpital de Brabois.

En effet, sur le mur de cet internat, on peut voir une fresque de grande taille qui pour beaucoup a une valeur patrimoniale, représentant une époque où des illustrations « carabines » ne choquaient personne, et qui est menacée.

Cette fresque présente aussi un caractère historique car les personnages représentés que l'on reconnaît aisément pour la plupart sont des personnalités décédées ou vivantes du CHU de Nancy¹².



¹¹ Fresque supprimée « en catimini » en mai 2024.

¹² On peut retrouver les noms sur le site Internet de l'auteur : www.bernard-legras-nancy.fr

UNE COURTE SELECTION DE TEXTES PRESENTS SUR LE SITE DE MEDECINE DE L'AUTEUR

Articles généraux et leçons inaugurales (textes sélectionnés dans le numéro spécial des *Annales Médicales de Nancy* : 1874-1974) par A. LARCAN

L'œuvre de Bernheim : sommeil hypnotique et suggestion par P. KISSEL

Bernheim et l'école de Nancy par M. LAXENAIRE

Naissance de l'Ecole de Nancy : Liébeault et Bernheim par D. BARRUCAND

Un grand serviteur du Pays - Le Doyen Jacques Parisot par G. RICHARD

Naissance de l'école chirurgicale lorraine (1872-1919) par P. VICHARD

Quarante ans de réanimation et de médecine d'urgence - Jubilé du Pr. A. LARCAN

Retrospective sur l'Internat des hôpitaux universitaires de Nancy (150ème anniversaire) par D. ANTHOINE

L'école gérontologique nancéienne (1878-1913) par R. HERBEUVAL et A. LARCAN

L'Association des morphologistes a 100 ans par G. GRIGNON

Les débuts de la sérothérapie à Nancy par G. PERCEBOIS

Les premières étudiantes étrangères à Nancy par S. GILGENKRANTZ

L'Ecole de chirurgie de guerre de la Faculté de Médecine de Nancy par A. LARCAN

L'Ecole morphologique de Nancy par G. GRIGNON

1895-1995 ; cent années de radiologie hospitalo-universitaire au service central de radiologie de l'Hôpital Central de Nancy par D. REGENT

Beaunis et le laboratoire de psychologie de la Sorbonne par S. NICOLAS

Quelques textes parus dans *La Lettre du Musée*

Le transfert de la Faculté de Médecine de Strasbourg à Nancy en 1872 (no 5-1998) par G. GRIGNON

Pol Bouin et l'essor de l'endocrinologie expérimentale (no 15-2001) par G. GRIGNON

A Nancy, une découverte prophétique, un nom oublié : Charles Garnier (no 16-2001) par G. GRIGNON

Le docteur Louis Senlec et le docteur Louis Lucien (no 75-2016) par H. GRANGE

La collaboration scientifique entre la faculté de médecine et l'école supérieure de pharmacie de Nancy pendant la Grande Guerre (no 82-2017) par P. LABRUDE

